

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1963.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

ANNÉE 1963



IMPRIMERIE RAYMOND SILLE
21, Avenue du Maréchal-Maunoury
BLOIS

M. Lacroix

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

Reconnue d'utilité publique par décret du 15 Mars 1877

ANNÉE 1963

SOMMAIRE

	Pages
Assemblée générale du 30 mars 1963	3
Assemblée générale du 23 novembre 1963	4
L'excursion de la Société : Talcy, Ménars, Beaugency, Cléry ..	5
Admissions prononcées en 1963	8
Distinctions	8
Au Musée	9
Compte financier de l'année 1963	10
Bibliothèque de la Société	11

Communications :

— Le monument de la Sainte-Larme à la Trinité de Vendôme, par M. René Crozet	17
— Les anciennes routes autour de Vendôme, par M. le Professeur Denizot	28
— La découverte d'un instrument de musique ancien, par Mme Philippe	61
— Notes sur un « violon d'amour », par M. Norbert Dufourcq	69
— Les origines vendômoises de La Bruyère, par M. Couallier	74
— La nécropole mérovingienne de Saint-Lubin-des-Prés, par M. Claude Leymarios	84
— Etude du squelette supérieur de la sépulture n° 5, par M. le Docteur Lacroix	99

AVIS IMPORTANTS

— L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, Cloître de l'Abbaye à Vendôme (Loir-et-Cher) ».

— Compte de Chèques postaux de la Société : Orléans 665-33.

— La cotisation annuelle, donnant droit au Bulletin de la même année est de **4 F. minimum**, recouvrable au début du 1^{er} trimestre (**5 F. au 1^{er} Janvier 1955**).

— Pour compléter ses collections, la Société accepterait avec reconnaissance le don d'exemplaires anciens du Bulletin (depuis 1862).

— Les opinions émises au cours des communications, ou publiées dans le Bulletin, n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.

SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

102^e ANNEE — 1963

284^e Assemblée Générale

Séance Publique du 30 Mars 1963

La grande salle d'honneur de la Porte Saint-Georges était à peine suffisante pour contenir, samedi soir, tous les membres de la Société archéologique venus assister à la 284^e assemblée générale.

Les « actes de la Société » devaient être réduits au strict minimum. M. le Dr Dattin, président, se bornait en effet à complimenter M. le chanoine Gaulandau, vice-président, qui se trouvait à ses côtés, à qui la croix de chevalier de la Légion d'honneur avait été remise la veille, puis à saluer la mémoire des membres disparus depuis la dernière réunion.

M. Chrétien donnait ensuite le compte rendu financier, la liste des nouveaux adhérents et quelques détails pratiques sur la sortie du 26 mai vers Talcy, Menars, Beaugency et Notre-Dame-de-Cléry.

L'assemblée, au premier rang de laquelle se trouvaient M. Lavigne, sous-préfet, et Madame, M. Yvon, député-maire, M. Martin-Demézil, directeur des archives départementales, allait alors entendre Mme Philippe, une jeune Vendômoise, lui parler d'un bien curieux instrument découvert par elle et son mari chez un brocanteur de Quiberon. Viole ? violon ? du XVI^e, du XVII^e, du XVIII^e siècle ? œuvre de quel luthier ? Autant de questions que Mme Philippe traite avec aisance et compétence.

Son exposé devait être illustré de façon magistrale par M. Norbert Dufourcq, archiviste paléographe, professeur d'histoire de la Musique au Conservatoire national, qui a des attaches vendômoises et fait partie de notre Société. Grâce à ce maître éminent nous avons pu pénétrer dans le secret des instruments « nobles » et « non nobles » et faire connaissance avec les plus célèbres luthiers du XVI^e au XVIII^e siècle.

C'est alors que Mme Nicole Lepinte, premier prix de violon du Conservatoire national, accompagnée au piano par M. Dufourcq, nous donna sur le « violon d'amour » une audition qui provoqua l'enthousiasme unanime, avec deux mouvements d'une sonate d'Antoine Dornel et deux passages de « Concert Royal » de Couperin. Les assistants purent ensuite s'approcher et voir de près l'instrument dont la découverte leur avait valu de si délicats plaisirs.

*
**

285^e Assemblée Générale

Séance Publique du 23 Novembre 1963

L'Assemblée qui se tenait comme à l'ordinaire à la Porte Saint-Georges, avait attiré une nombreuse assistance venue de tout le Vendômois, de la Sarthe, de l'Indre-et-Loire, de l'Eure-et-Loir, M. Lavigne, sous-préfet, M. Yvon, député-maire, M. Lafontaine, proviseur du Lycée Ronsard, honoraient cette fois encore la société de leur fidèle présence.

M. le docteur Dattin, président, dressa d'abord le bilan de l'activité depuis la précédente réunion, rappela ensuite le succès de la sortie d'études aux bords de la Loire, rendit compte des interventions en faveur de la Chapelle du Lycée Ronsard, des fresques de Rhodon et du dolmen de Langot (1), évoqua la mémoire des sociétaires défunts et enfin fit procéder à l'élection de quatre membres du bureau : MM. Denizot, Renard, Proust et Weelen furent proclamés élus.

Deux communications allaient suivre : la première de M. Raymond Couallier sur les « origines vendômoises de La Bruyère ». Vendômoises et non point parisiennes comme l'ont cru ses biographes : les archives parisiennes et les registres de la région de Mondoubleau appuient cette affirmation fort bien étayée.

La seconde communication traitait des découvertes faites dans la nécropole mérovingienne de Saint-Lubin-les-Prés, près de Fréteval. M. Claude Leymarios parla au nom de toute l'équipe des chercheurs. Il remercia tous ceux qui les ont aidés, et souligna avec raison les encouragements reçus de M. Charles Picard, membre de l'Institut, directeur de la circonscription archéologique de Paris-Sud, de M. l'abbé Nouel, de la Société préhistorique française, de M. Edouard Salin, membre de l'Institut, auteur de « La Civilisation Mérovingienne », et de M. le professeur Denizot.

Le docteur Lacroix, de Blois, fit ensuite un saisissant exposé au sujet du squelette d'une jeune femme trouvé dans l'un des sarcophages et dont les méthodes scientifiques actuelles permettent d'affirmer qu'elle était autochtone, et âgée de 25 à 30 ans.

Le docteur Colemonts compléta l'ensemble en projetant sur l'écran de nombreuses vues de la nécropole dont certaines furent prises à l'aide d'un cerf-volant. Chacun put ensuite examiner les premières trouvailles : anneaux, fibules, monnaies... etc. et complimenter comme ils le méritent la jeune et sympathique « équipe » dont l'ardeur et l'esprit méthodique n'ont certainement pas fini de nous étonner.

(1) Nous pouvons annoncer que le dolmen est consolidé, donc sauvé, grâce à l'action énergique de M. Denizot et à la compréhension de l'administration des Ponts et Chaussées.

Talcy, Ménars, Beaugency, Cléry...

(Variations poétiques et historiques sur l'air d'un certain carillon)

par M. Arnould

Parodiant notre bon roi Henri je dirai à ceux de notre compagnie retenus en Vendômois : « Braves amis, pendez-vous de n'avoir été ici, près de nous, dimanche dernier à la plus belle occasion qui se soit jamais vue et qui peut-être se verra jamais. Croyez que nous vous avons bien désirés ».

Pas plus que le brave Crillon ne vous pendrez mais n'opposerez que nous avons connu, déjà, des sorties « historiques », que nous aurons nombre d'heureux lendemains dans le siècle que notre société voit s'ouvrir devant elle, que, après tout, notre nouvelle remontée du temps n'est que digne de ses devancières. Peut-être ! Mais vous n'empêcherez pas, bonnes gens, les heureux participants de crier Noël ; Oyez plutôt.

Le rendez-vous beauceron

Talcy ! Devant l'imposant donjon aux élégantes tourelles, ce n'est point parti huguenot rameuté devant le château. Encore moins, à quatre siècles de distance, ne s'agit-il pas de quelques gardes veillant les précieuses vies du jeune Charles IX et de sa mère ainsi qu'il fut en un clair matin de juin 1562.

Ce ne sont que Blésois, Vendômois et Percherons accourus des vallées, des plateaux et des collines sans autre but que de retremper leur amitié dans l'atmosphère de leur vieille Compagnie. Ce ne sont qu'aimables retrouvailles cependant que veille déjà sur nous le Grand Ordonnateur, notre ami Chrétien. Son organisation souple et minutieusement préparée, comme toujours, nous épargne toute fatigue, tout souci matériel, mais au prix de quel labeur ! Grâce vous sont rendues, cher commissaire aux transports, mais ménagez-vous.

Et voici notre président. Si certains l'ont distancé tout à l'heure, c'est qu'il a sans doute salué Huchigny au passage : les Musset, déjà. Et pourquoi n'aurait-il pas rêvé à une journée Musset ?

M. le Maire de Talcy et le vice-président des « Amis de Talcy » sont à nos côtés lorsque M. Martin-Demézil, directeur des Archives de Loir-et-Cher, qui a bien voulu nous accueillir en voisins privilégiés, ouvre la journée en faisant revivre pour notre plaisir :

Talcy le château des deux amours

Ainsi nous l'a présenté d'une manière aussi attachante qu'érudite notre distingué cicérone. C'est avec peine qu'il nous arrachera en fin de matinée à ces murs, à ces arbres, à ces jardins. C'est qu'il nous a tenus sous le charme, littéralement envoûtés.

L'émouvant Talcy ! Parce que l'éternelle jeunesse y vit. Parce qu'on y attend toujours Cassandre à quinze ans, Ronsard à ving ans. Ils sont là, appuyés au vieux puits.

L'émouvant Talcy ! Parce qu'on rencontre Diane et Agrippa en parcourant l'antique demeure, et qu'on éprouve tous les affres de leur impossible rêve.

L'émouvant Talcy ! Parce qu'il est une maison « hantée par l'esprit », parce que Cassandre a marié sa fille, comme elle prénommée à ce seigneur de la Bonne Aventure, ce Guillaume de Musset, ancêtre d'Alfred de Musset.

Celui-là est bien le prédestiné, le poète, celui du cœur. N'est-ce pas lui qui a écrit : « Envoyez-moi un battement de votre cœur, je vous le rendrai » ?

Si l'immense pigeonier de Talcy ne bruit plus de l'immense palpitation de ses milliers de pigeons, il m'est souvenu que les Hindous font naître le rythme poétique de la palpitation d'un de ces gracieux oiseaux blessés. Quels poèmes plus que ceux de Musset pourraient faire croire à une telle origine ?

J'en ai trop dit et pas assez. Amis, il fallait entendre cette évocation magistrale. Nous ne pouvions avoir meilleur maître.

Cour-sur-Loire

Un touriste aérien, survolant le triangle Talcy, Mer, Suèvres, se serait amusé à voir toutes ces voitures convergeant vers la Loire poursuivies ou poursuivant un congénère fort obèse, si gros même que les difficultés ne lui manquèrent pas dans les petites rues de Mer. Mais car et voitures se retrouvent au pied du clocher roman de Cour.

Cour, ce sont ses vitraux, contemporains des verrières de notre Trinité. C'est la route de Compostelle évoquée par le thème du méchant aubergiste accusant faussement d'un vol un jeune pèlerin. Celui-ci, mal branché au gibelet, vit encore au retour de son père. Le juge édifié fait pendre le vilain hôte.

Et M. Martin-Demézil d'évoquer successivement ces merveilleuses « images » : la scène de l'enfant Jésus ; la mort de la Vierge ; l'arbre de Jessé, le plus remarquable, sur fond blanc ; la Sainte Famille et les Apôtres, en réalité la représentation du thème de sainte Anne et des enfants ; enfin une Crucifixion.

La Loire est à deux pas. Majestueuse, elle occupe ici un vaste bassin. Le vent est marin. On évoque, en foulant le sentier, ce chemin de Loire terrestre et fluvial, aux fastes évanouis. On pense à ces Charron, originaires de Saint-Dyé, enrichis dans les vins et vinaigres. On revoit la marquise de Sévigné faisant la dinette sur un ais, dans son carrosse voguant. Et cet indolent La Fontaine descendant en Limousin, par la levée de Sologne, louangeant ou gourmandant « ce pays favorisé des cieux » ; quel charmant reporter nous aurions et qui m'arrangerait fort !

Ménars

En deux tours de roues nous sommes à Ménars. M. Martin-Demézil nous en brosse l'histoire de sa manière toujours précise et agréable. Visite des communs, les cuisines, c'est tout indiqué vu l'heure, puis des appartements du rez-de-chaussée ; on termine par les magnifiques jardins en terrasse descendant vers le fleuve. Mais qui ne connaît Ménars et les efforts actuels de la compagnie de Saint-Gobain pour lui redonner tout son lustre ?

Le déjeuner servi dans une salle du pavillon de gauche flanquant la cour mérite les plus vifs éloges et notre traiteur, M. Autebert, nos compliments bien mérités.

Le président ayant salué ou remercié chacun des artisans de cette journée en tous points parfaite, la compagnie dont l'enthousiasme va

croissant avec la montée remarquée d'un soleil d'abord paresseux, regagne les voitures... et met le cap sur Beaugency.

Beaugency.

M. Vannier, conservateur, nous accueille fort aimablement et chacun de trouver dans ce musée matière à se féliciter d'une telle visite. Malheureusement le temps presse, mais qui n'a retrouvé au passage le souvenir qui fait rêver : le bonnet de dentelle, la robe de grand-mère, le châle de mariée, le vieux rouet ?...

Beaugency, ville-musée, riche d'histoire et d'archéologie, il nous faudra revenir. N'est-ce pas là d'ailleurs un des buts de nos promenades...

Ce n'est pas petite gloire.

Que d'être pont sur la Loire

et celui que nous franchissons est fort pittoresque. Il nous dirige sur Cléry.

Notre-Dame de Cléry

Nous sommes reçus par M. le doyen de Cléry, guide souriant, éloquent de cet édifice admirable. Les détails architecturaux, l'histoire des vicissitudes de Cléry sont dans tous les livres spécialisés. M. le Doyen y a mis pour nous en faire part toute sa fougue, tout l'amour qu'il porte à cette harmonieuse basilique.

Certains regrettent l'absence de vitraux dans cette longue et haute nef. L'extrême clarté qui tombe des verrières frappe au contraire l'arrivant ; la blancheur de la pierre, la pureté des lignes s'élançant droit vers le ciel ; tout semble donner une impression de gloire triomphante..

La visite de la chapelle Saint-Jacques, celles des Dunois-Longueville, la méditation devant le tombeau de Louis XI terminent cette journée enrichissante.

Et c'est après avoir chanté un peu mélancoliquement :

*Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry
Vendôme !
Vendôme !*

que nous en reprenons le chemin, les adieux faits, nous étant bien promis : « A l'année prochaine ».

NOUVEAUX MEMBRES

Admissions prononcées en 1963

M. Taguel André, Professeur, Montoire-sur-Loir.
M. Javay Jean, 18, rue de Bellevue, Boulogne-sur-Seine (Seine).
M. Christiaens, Directeur de la B.R.O., rue Guesnault, Vendôme.
M. Errard Michel, rue Parisienne, Vendôme.
M. Desœuvres Michel, Courtiras, par Vendôme.
Mme Philippe, 20, rue du Cheval-Blanc, Vendôme.
Mlle Hillemand Anne, 6, place Mexico, Paris.
M. Gillard Jacques, 27, faubourg Chartrain, Vendôme.
M. Vérité, Président du Comité des Fêtes, rue au Blé, Vendôme.
M. Alleaume, rue du Grand-Remenier, Blois.
M. et Mme Lepage Louis, à Meslay.
Mlle Lepage Marie, avenue Louis-Chaumel, Mondoubleau.
Mme Bouchicot, 16, impasse Guénard, Vendôme.
Centre Culturel de France, 6, rue du Mail, Paris.
M. Martin Demézi, Directeur des Archives Départementales, Blois.
Mme Thiercelin, « Frileuse », par Tourailles.
M. le Chef d'Escadron Montay « Les Cèdres », Vendôme.
M. Coispeau Jean, Bijoutier, 16, rue Poterie, Vendôme.
M. Mounier Emile, Directeur de l'Harmonie Municipale, Vendôme.
M. Gaillard R., Assureur-Conseil, 17, rue Berthelot, Suresnes (Seine).
M. Cour, à Villiers-sur-Loir.
M. Garrigue Philippe, 1, place de la République, Vendôme.
Mme Labbé, Institutrice, 31, faubourg Chartrain, Vendôme.
M. Chalopin G., Chef de service aux Charbonnages de France, Paris (17.)
M. le Docteur Pierre Colinet, 7, avenue Le Nôtre, Vaucresson (Seine-et-Oise).
Mme Favreau Suzanne, 10 boulevard de Trémault, Vendôme.
Mme Cuinier, place Caroline, Gisors (Eure).
M. le Docteur Mazières, La Ville-aux-Clercs.
Mme Bizot, Professeur au Lycée, Vendôme.
M. le Docteur Colemonts, à Morée.
M. Miguel Rivera, à Madrid, 15, Andres Mellado, 20.
M. Couallier Raymond « La Motte », Nogent-sur-Loir (Sarthe).
M. Leseq Maurice, colonel en retraite, Montoire-sur-Loir.
M. Fresneau André « La Maugerie », Morée.
M. Bouis Régis, Professeur honoraire, 2, rue de l'Armistice, Blois.
M. et Mme Lajoinie « Moncé », par Pezou.

DISTINCTIONS

M. le Chanoine *Gaulandeau*, président de notre société, a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur au titre du Ministère d'Etat aux Affaires culturelles.

M. *Tirlemont* a été nommé Officier du Mérite Social.

M. le Docteur *Gamard* a reçu la Médaille d'or de l'Académie de Médecine.

M. *Arnould* a été nommé Officier dans l'Ordre des Palmes académiques.

Mme le docteur *Emond*, M. le docteur *Gamard*, M. René *Dufer*, secrétaire général de la Mairie de Vendôme, ont été nommés Chevaliers du même ordre.

Tous nos compliments aux nouveaux décorés.

DÉCÈS PARMI NOS SOCIÉTAIRES

Nous avons enregistré avec peine le décès de MM. Georges *Javet*, à Neuilly-sur-Seine ; *Laplanche*, à Muides ; R.P. Gaston *Morin*, à Paris ; de *La Malène*, à Chauvigny-du-Perche ; de *l'Eprevier*, à Vendôme ; Docteur *Latron*, à Poncé ; *Savoureux*, à Montoire ; Mgr Louis *Robin*, évêque de Blois.

Nous offrons à leurs familles nos sincères condoléances.

*
**

MUSÉE

Dons reçus en 1963

— Du commandant et Mme de *Verneuil* : Eléments de collection de préhistoire.

— De M. de *Bodard de la Jacopière* : Collection de préhistoire.

— De M. *Blais* : une enseigne ancienne.

— De Mlle *Bonvallet*, à Marcilly : un coq de clocher.

— De M. *Boulon*, à Villeneuve-Frouville : un coq de clocher.

— De Mme *Patureau* : quatre gravures anciennes de Vendôme.

— De Mme *Laurent* : Un buste d'enfant et des maquettes, œuvres de M. Laurent.

— De Mme *Baroux* : un herbier, collection de M. Barrier.

— De Mme *Halgrin*, à Mondoubleau : Un herbier constitué par le Docteur Halgrin, son petit-fils et son arrière-petit-fils, mort pour la France.

— De M. *Javary*, à Danzé, une faucheuse-lieuse en réduction, très curieuse, en état de marche.

— De l'équipe de chercheurs de *Morée* : photographies et plans des fouilles de Fréteval.

— De la famille *Maury*, ancienne voiture d'enfant (folklore).

— De Mme *Pasquier*, à Sargé, ancienne voiture d'enfant (folklore).

— De Mme *Werler*, à Sargé, ancienne voiture d'enfant (folklore).

— De Mme *Gagneux*, à Vendôme, ancienne voiture d'enfant (folklore).

et divers objets de la part de Mme *Mariet*, à Souday, de M. *Colas*, au Temple de Vendôme, de Mme *Deshayes*, à Montoire.

Que tous les donateurs veuillent bien agréer l'expression de notre gratitude.

COMPTE FINANCIER

(ANNEE 1963)

RECETTES :

Cotisations	1.978,58
Ventes d'ouvrages	777,05
Subventions	510
Recettes (Sortie de la Société)	1.031
Intérêts, livret de Caisse d'Epargne	51,89
Recettes diverses	1.835,13
Total	6.183,65

DEPENSES :

Impression du bulletin	1.394,50
Frais de Bureau	605,57
Abonnements à publications	130
Achat de matériel, reliure, etc..	965,58
Dépenses (Sorties de la Société)	715
Dépenses diverses	2.449,25
Total	6.259,90

BALANCE :

Dépenses	6.259 90
Recettes	6.183,65
EXCEDENT DE DEPENSES	76,25
Reliquat de l'exercice précédent	2.639,41
Avoir de la Société au 31-12-1963	2.563,16
se décomposant comme suit :	
Avoir au C.C.P.	713,78
Livret de Caisse d'Epargne	1.781,83
Espèces	67,55
Total	2.563,16

Le Trésorier,
B. CHRETIEN.

N.B. — Nos Sociétaires voudront bien noter que la cotisation annuelle (donnant droit au Bulletin) sera de CINQ FRANCS à partir du 1^{er} janvier 1965.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ

Liste des ouvrages entrés à la bibliothèque
pendant l'année 1963

I. — DONS D'AUTEURS

— *Association des Sociétés françaises d'investissement, annuaire 1963.*

— J. COYAU et C. LEYMARIOS, nos si actifs confrères de Morée, *courbes démographiques de Morée de 1575 à 1960 et Fiefs et blasons de Morée.*

— René CROZET, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, directeur du centre d'études supérieures de civilisation médiévale, *Le monument de la Sainte Larme à la Trinité de Vendôme*, extrait du Bulletin Monumental, 1963, 2^e fascicule. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire ce travail dans le présent bulletin.

— L. DROUELLE et J. HAIRIE, *Les retranchements vitrifiés de la Courbe (Orne)*, offert par l'un des auteurs, M. Jean Hairie, pharmacien à la Chapelle Moche (Orne).

— J. E. WEELEN, lauréat de l'Académie Française, conservateur du Musée Dunois, *En Italie du Nord : Sur les pas de Balzac.*

II. — AUTRES DONS

— De notre ancien président, M. G. DENIZOT, professeur honoraire à la Faculté des Sciences de Montpellier, bulletins de la *Société Préhistorique Française* ; Michel Philipponneau, *La baie du Mont Saint-Michel.*

— De notre président, le Docteur DATTIN, cahiers 1 et 2 de l'Académie de l'Art de vivre.

— De notre vice-président et ancien président, M. le Chanoine GAULANDEAU :

L. F. Garreau, *Cour-sur-Loire, Paris 1913.*

Abbé Paul Guillaume, *Le Prince-Evêque de Münster, Christophe Bernard de Galen, allié de Louis XIV ; Les ecclésiastiques français réfugiés à Münster en 1794.*

Musée de Valence. *Exposition d'art profane ancien (1962), catalogue.*

— De la DIRECTION DES ARCHIVES DE LOIR-ET-CHER, *Le Conseil général de Loir-et-Cher (1790-1962)*, par M. Jean Dupuy, introduction par M. Jean Martin-Demézil, directeur des services d'archives de Loir-et-Cher.

Répertoire de la presse et des publications périodiques de Loir-et-Cher, sous la direction de Mademoiselle Thérèse Burel, conservateur aux archives départementales.

— De M. BAILLY, à Melun :

Prince Sixte de Bourbon, *Chambord et la Maison de France*, Paris, 1920.

P. Moulard, *Notice sur Souday, Mamers, 1884.*

Pasteur Paul de Félice, *Mer, (Loir-et-Cher), son Eglise réformée*, Paris, 1885.

Alfred Franklin, *Dictionnaire historique des arts, métiers et professions exercées dans Paris depuis le treizième siècle*. Paris, 1906.

Ronsard, *L'Hymne de Henri II*, texte de 1578, première édition critique par Hugues Vaganây, exemplaire numéroté. *Œuvres poétiques, index alphabétique I*, par le même.

Diverses brochures.

— De M. BEAUCOUR, à Amiens, délégué régional du *Souvenir Napoléonien*, six cartes philatéliques avec oblitération spéciale, émises à l'occasion du bicentenaire impérial de Joséphine et du 160^e anniversaire de son voyage en Picardie.

— De M. JUHEL, à Blois, *Bien vivre, Loir-et-Cher*, ouvrage contenant en particulier *Rencontres et Renaissances*, par M. Jean Martin-Demézil.

— De Mme LAURENT, *L'Art décoratif aux expositions des Beaux-Arts*, 1903.

— De M. Daniel VANNIER, conservateur du Musée de Beaugency, qui nous a reçus si aimablement lors de notre visite du 29 mai 1963, le numéro spécial du *Val de Loire* consacré à Beaugency.

— De M. de VERNEUIL, à Cour-Cheverny, *British Museum, A guide to the antiquities of the Stone Age in the département of british and mediæval antiquities*, 1902.

Nous prions tous les donateurs d'agréer nos sincères remerciements.

III. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

— *Actes du quatre-vingt-sixième congrès national des Sociétés savantes*, Montpellier, 1961, section d'histoire moderne et contemporaine. P. 451, *Les grèves des tisserands et fileurs de coton à Bessé-sur-Braye, (1845-1869)*, par M. H. Boullier de Branche, directeur des services d'archives de la Sarthe.

IV. — ENVOIS DES SOCIÉTÉS SAVANTES — ÉCHANGES

1^o France

— *Académie des Beaux-Arts*, année 1961-1962.

— *Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, comptes rendus, 1961.

— *Académie des Sciences*, comptes rendus hebdomadaires.

— *Cahiers de l'Alpe*, revue culturelle, économique et sociale des activités dauphinoises, savoyardes, provençales et vivaroises, fondée par l'Association des Amis de l'Université de Grenoble et la Société des Écrivains dauphinois. Numéros 1 à 6. Dans le numéro 6, *Au pays des Ancêtres d'Honoré de Balzac dans le Ségalatarnais*, par Pierre Antoine Perrod.

— *Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts d'Angers*, mémoires, 8^e série, T. IV à VI, années 1960 à 1962.

— *Société nationale des Antiquaires de France*, bulletin 1961.

— *Société de Borda* (Dax), numéros 307 à 309.

— *Société spéléologique et préhistorique de Bordeaux*, T. XI, 1960.

— *Société scientifique et littéraire de Cannes et de l'arrondissement de Grasse*, T. XV, 1957-1961.

— *Revue de l'Académie du Centre* (Châteauroux), année 1963 ; p. 73, notre Société est qualifiée de « très vivante et en pleine croissance ».

— *Société archéologique et historique de la Charente*, mémoires, année 1961-1962.

— *Les Amis du Vieux Chinon*, tome VI, numéro 6, consacré à Jeanne d'Arc.

— *Institut d'histoire et d'archéologie de Cognac et du Cognacais*, tome II, numéro 1.

— *Congrès archéologique de France*, publié par la Société française d'archéologie, CXIX^e session, Maine (en 1961), p. 195, le Château de Poncé, par notre confrère M. Norbert Dufourcq.

— *Société Dunoise* (Châteaudun), numéro 265. De notre confrère M. J. E. Weelen, *Balzac en Italie du Nord* (avec trois lettres inédites) et *Le père d'Honoré de Balzac, Bernard-François Balzac, (1746-1829)*.

— *L'Eduen*, bulletin de la Société d'histoire naturelle d'Autun, numéros 25 à 28.

— *Société archéologique d'Eure-et-Loir*, 3^e et 4^e tr. 1962, 1^{er} et 2^e tr. 1963.

— *Société archéologique et historique du Limousin*, T. LXXXIX et XC.

— *Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher*, 33^e volume des mémoires entièrement consacré à la magistrale étude du Docteur F. Lesueur sur *Thibaud le Tricheur*.

— *Revue Mabillon* (Ligugé), numéros 210 à 213. Mademoiselle Odile Gantier, *Recherches sur les possessions et les prieurés de l'Abbaye de Marmoutier du X^e au XII^e siècle*. A signaler en particulier la carte des possessions de l'abbaye en Vendômois.

— *Revue historique et archéologique du Maine*, numéro 97, p. 181 et 182, compte rendu de la visite de cette société en Vendômois (19 mai 1962).

— *Société d'histoire et d'art du diocèse de Meaux*, numéro 13.

— *Société archéologique et historique de l'Orléanais*, Tome II, numéro 15 ; numéro 16, p. 248, *quelques aperçus sur une civilisation peu connue : la civilisation tardenoisienne*, par notre confrère M. le Chanoine Nouel ; numéro 17, p. 5, *Meule-polissoir portatif de Baigneaux (Eure-et-Loir)*, par le même.

— *Le Pays Bas-Normand* (Flers), bulletin de la Société Ornaise d'histoire et d'archéologie, numéro 116, nouvelle série, numéros 1 à 3.

— *Société des Antiquaires de l'Ouest et Musées de Poitiers*, bulletins 2^e et 3^e tr., 1962, mémoires 4^e série, tome 5, tables générales des mémoires et bulletins, 3^e série, 1907-1948.

— *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 3^e série, tome XXIII.

— *Société des Antiquaires de Picardie*, 3^e et 4^e tr. 1962, 1^{er}, 2^e et 3^e tr. 1963 ainsi que : *Picquigny, le château-fort, la collégiale, la ville*.

— *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, numéros 367 à 376.

— *Sites et Monuments*, bulletin de la Société pour la protection des paysages et de l'esthétique générale de la France, numéros 20 à 23.

— *Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, années 1961 et 1962.

— *Société archéologique de Touraine*, bulletins années 1961 et 1962, p. 166, *Note sur un buste d'homme du XVIII^e siècle offert par M. Georges Wildenstein, au Musée des Beaux-Arts de Tours*, par notre confrère M. J. E. Weelen.

— *Société Honoré de Balzac de Touraine* (Saché), *Balzac à Saché*, numéro 8.

— *Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 99^e volume, années 1961 et 1962.

2^e Etranger

— *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, Tome LXXV, 1962.

— *Chronique archéologique du Pays de Liège*, 1962.

— *Smithsonian Institution* (Washington), Annual reports of the Board of Regents, 1961 et 1962. Annual report of the U.S. National Museum, 1962. Index of Smithsonian annual reports 1849-1961.

V. — ABONNEMENTS

— *Bulletin Monumental*, publié par la *Société Française d'Archéologie*. Tome CXX, 3^e et 4^e fascicules 1962. Dans le 3^e fascicule, p. 304, liste des immeubles classés monuments historiques au cours de l'année 1961. On y relève le château du Fresne à Authon et les peintures murales (XVI^e siècle) de l'église de Bonneveau. Tome CXXI, 1^{er}, 2^e et 3^e fascicules. Dans le 1^{er} fascicule, compte-rendu par M. Marc Thibout de l'étude de Mlle Trocmé sur *les peintures murales de l'église de Villers*, commune de la Chapelle-Saint-Martin (Loir-et-Cher). (1). Dans le 2^e fascicule, p. 171, *Le monument de la Sainte-Larme, à la Trinité de Vendôme*, par M. R. Crozet. Ce travail est repris dans ce bulletin.

— *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mensuel, année 1963 complète.

— *Association des Amis du Château de Talcy*, bulletin intérieur numéro 1.

— *Société Préhistorique Française*, tome LIX, fascicules 7-8 à 11-12. Page 838, *Quelques moules de l'Age du Bronze provenant de la Touraine et du Berry*, par notre confrère M. Gérard Cordier. Tome LX, fascicules 1-2 et 3-4.

— *Histoire locale, Beauce et Perche*, publication trimestrielle éditée par la Coopérative Scolaire des élèves-maîtres de l'école normale d'instituteurs d'Eure-et-Loir, numéros 10 à 12.

— *L'Année balzacienne*, 1963 et *Armorial de la Comédie Humaine* présenté par Fernand Lotte.

— *Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray*, bulletin numéro 13.

(1) En vente chez l'Auteur, 7, rue Renarderie, à Vendôme.

VI. — ACQUISITIONS

— Giorgio Vasari, *Les vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*, traduction par Charles Weiss, troisième édition, 2 volumes, Paris s. d.

— Lucien Millet, *Notre-Dame de Cléry*.

— Don Henri Leclercq, *Saint-Benoît-sur-Loire*.

— Chanoines Bataille et Vaucelle, *Saint-Martin de Tours*.

— André Secrétin, *Renaissance économique entre Loir et Cher*, Paris, 1961.

— R. Gessat, *L'Agriculture solignote*.

— L. Depardon et P. Buron, *Contribution à l'étude des sols de Loir-et-Cher*.

— F. et A. Perraud. *Préhistoire et archéologie*, dictionnaire — lexique. Paris, 1963.

— Docteur Robert Gamard, *Lavardin, Montoire, Saint-Jacques*, extrait de la *Touraine Romane*.

— Henri-Paul Eydoux, *La France antique*, Paris, 1962.

— Paul Deschamps et Marc Thibout. *La peinture murale en France au début de l'époque gothique*, Paris, 1963. Nombreuses références aux travaux de l'Abbé Plat et de Mlle Trocmé.

Ph. POULTEAU.

Composition du Bureau pour l'année 1964

- Président* : Chanoine GAULANDEAU, Conservateur du Musée.
Vice-président : Docteur DATTIN.
Secrétaire : M. Paul COUV RAT, avoué.
Trésorier : M. CHRETIEN, instituteur honoraire.
Bibliothécaire-archiviste : M. POULTEAU, professeur au Lycée Ronsard,
à Vendôme.
- MM. ARNOULD, Directeur d'Ecole Publique, à Sargé-sur-Braye.
DENIZOT, Professeur honoraire, faculté des Sciences de Mont-
pellier.
LEGENT, pharmacien, à Vendôme.
MENANT, propriétaire, à Montoire.
PROUST, professeur au Lycée Ronsard, à Vendôme.
RENARD, négociant, à Montoire.
WEELEN, homme de lettres, à Tours.
-

LE MONUMENT DE LA SAINTE-LARME A LA TRINITÉ DE VENDÔME

René CROZET

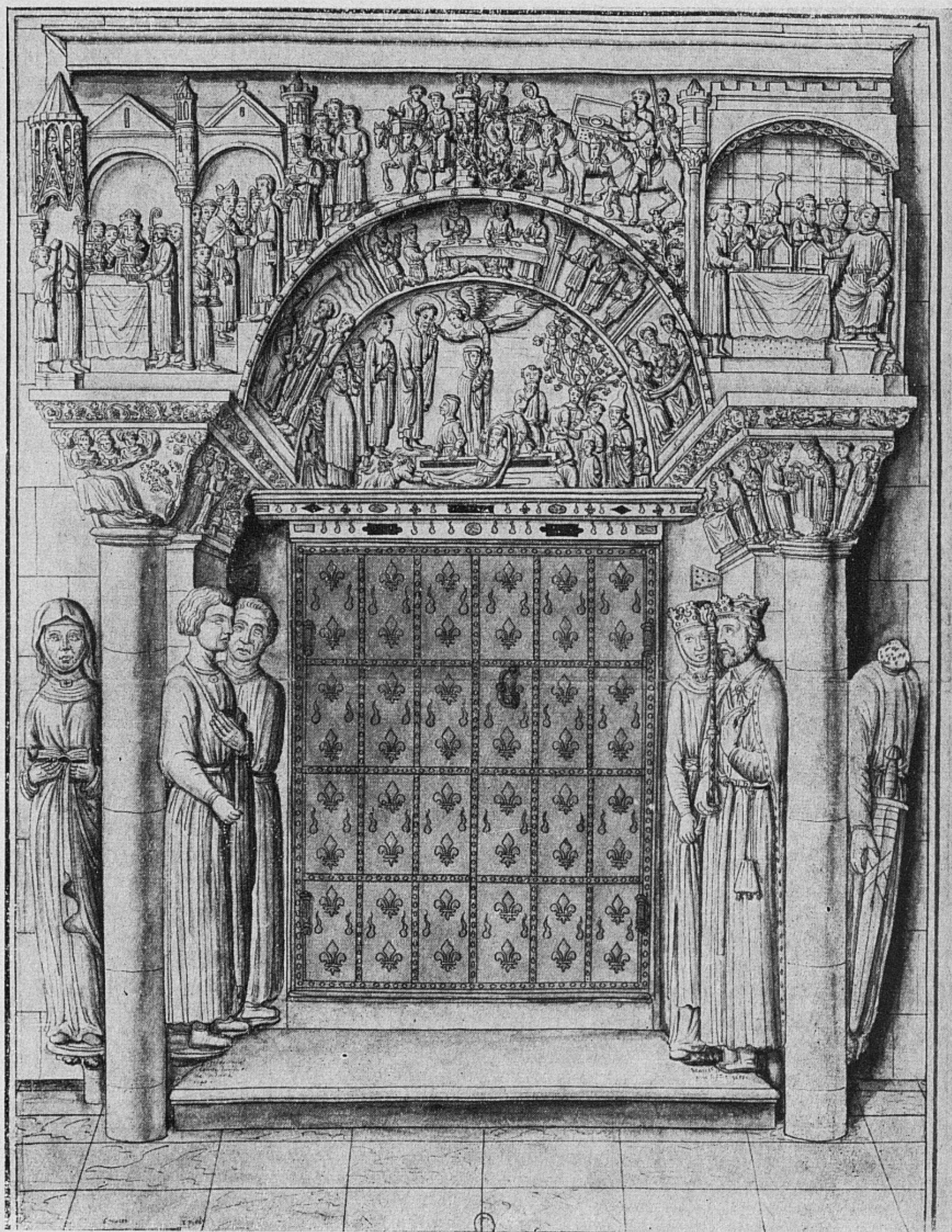
Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir publier dans notre bulletin de l'année 1961 une étude de M. René Crozet sur *le clocher de la Trinité de Vendôme*. L'éminent professeur de la Faculté des lettres et sciences humaines de Poitiers, directeur du *Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de cette Université*, et M. Francis Salet, conservateur du Musée de Cluny, directeur scientifique de la *Société Française d'Archéologie* et directeur du *Bulletin monumental* ont bien voulu, une fois de plus, nous autoriser à reproduire ce nouveau travail qui a paru, lui aussi, dans le *Bulletin monumental* édité par la *Société Française d'Archéologie*, tome CXXI, année 1963, 2^e fascicule. Nous leur exprimons ici toute notre gratitude.

N. D. L. R.

**

On sait que, depuis le x^e siècle jusqu'à la fin de l'époque révolutionnaire, l'abbaye bénédictine de la Trinité de Vendôme prétendait posséder une relique exceptionnelle dite la Très sainte Larme et, dans le langage populaire, Madame Sainte-Larme. On rapportait qu'il s'agissait d'une larme — ou de l'une des larmes — versée par le Christ en apprenant la mort de Lazare. Elle aurait été recueillie par sainte Madeleine, sœur du défunt appelé à être miraculeusement ressuscité par le Christ. Dès la fin du xvii^e siècle, son authenticité avait soulevé de vives polémiques ; nous n'avons à en tenir compte ici que dans la mesure où les publications qu'elles ont provoquées nous apportent des éléments d'information, textes ou illustrations (1).

(1) Abbé J.-B. Thiers, *Dissertation sur la sainte Larme de Vendôme*, Paris, 1699 ; D.J. Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti*, t. IV, Paris 1707, p. 531-534 ; Id., *Lettre d'un bénédictin à Monseigneur l'évêque de Blois touchant le discernement des anciennes reliques au sujet d'une dissertation de M. Thiers contre la sainte Larme de Vendôme*, ouvrages posthumes, t. II, Paris, 1724, p. 361-381 ; Id., *Mémoire pour servir d'éclaircissement à l'histoire de la sainte Larme de Vendôme*. Ibid., p. 383-394. Qu'il nous suffise de dire que Mabillon défendait vigoureusement l'authenticité de la relique contre le scepticisme de l'abbé Thiers.



(Dessin de Roger de Gaignières).

*Armoire de la relique de la Sainte-Larme
dans l'église de la Trinité de Vendôme.*

Trois faits essentiels demeurent : la présence d'une relique ainsi désignée, l'organisation d'un pèlerinage et les incidences artistiques qui en découlent. La réalité du pèlerinage ne fait pas de doute, encore que, en divers autres lieux, on ait vénéré d'autres saintes larmes dont la tradition en quelques points n'est pas tout à fait perdue (1). Les incidences artistiques les plus notables sont constituées par l'existence ancienne, dans l'abbatiale, d'une armoire à reliques dont la porte était encadrée par une remarquable composition sculptée. Détruite en 1803 par le clergé concordataire, elle n'a retenu l'attention ni des historiens de la sculpture médiévale ni des spécialistes de l'iconographie. Son souvenir peut cependant être évoqué grâce à un important dessin aquarellé de Roger de Gaignières conservé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale (2). Ce document a servi de point de départ à des gravures plus ou moins fidèles ; l'une d'elles illustre la description fournie par Mabillon dans le tome IV des *Annales ordinis Sancti Benedicti* (3).

Resterait à expliquer la présence de la Sainte Larme à Vendôme. On se trouve devant plusieurs thèses concurrentes dont la connaissance est nécessaire à la compréhension des scènes sculptées. La plus cohérente a été exprimée par Mabillon. Elle est fondée, d'une part, sur l'analyse de ces scènes et, d'autre part, sur celle du reliquaire que contenait l'armoire. La relique était placée, en effet, dans un petit coffret d'or grossièrement décoré de scènes de la Résurrection de Lazare. Ce coffret était lui-même le dernier d'une série de quatre emboîtés les uns dans les autres. Le plus

(1) A. de Rochambeau, *Voyage à la sainte Larme de Vendôme*, dans *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*, t. XII, 1873, p. 156-212, ill. L'auteur de cet article, de valeur très inégale, signale d'autres pèlerinages comparables à l'abbaye des Prémontrés de Saint-Pierre de Sélincourt (Somme), à Thiers (Puy-de-Dôme), à Chémillé (Maine-et-Loire), à l'abbaye cistercienne de Foucarmont (Seine-Maritime), à Saint-Maximin (Var), à Saint-Pierre-le-Puellier d'Orléans ; ajoutons Allouagne, près de Béthune ; qu'on me permette de signaler ici une émouvante inscription relevée à la façade de la petite église de Saint-Etienne, commune de Saint-Ouen-Domprot (Marne) : « Ci-gît Antoine le tanneur de cuir de la cité de Metz qui mourut au retour de la Très Sainte Larme et du Mont-Saint-Michel le 22 août 1507. Priez Dieu pour lui. » S'agit-il du pèlerinage de Vendôme ? On ne peut que le présumer : mais l'inscription champenoise est une preuve, entre autres, du culte rendu à l'une ou à l'autre de ces reliques.

(2) Va 81. Topographie de la France, Loir-et-Cher, Vendôme.

(3) P. 533. Voir également N.-X. Willemin, *Monumens français inédits pour servir à l'histoire des arts*, t. I des planches, An 1806, in-fol., pl. 56 ; texte par André Pottier, Paris 1839, in-folio., p. 39.

grand et le plus orné portait la marque évidente d'une origine germanique, plus exactement bavaroise. En effet, on y voyait quatre saints désignés par une inscription comme étant les saints patrons protecteurs de Freisingen : Tertullin, Corbinien, Maurice et Georges. Le second de la liste a été le premier évêque de la ville, personnage historique du premier quart du VIII^e siècle, lié à l'évangélisation de la Haute-Bavière. Sur l'un des petits côtés du coffret était figuré un œil de grande taille se détachant sur une plaque de cristal. On lisait, en dessous : *Heinricus rex, Nitkerus episcopus*. Or, on connaît un Nitker ou Notger, évêque de Freisingen de 1039 à 1052. Qui est le roi Henri associé à l'exécution du coffre et sans doute à la donation de la relique ? Le savant bénédictin envisage deux hypothèses. Ce pourrait être le roi capétien Henri I^{er} (1031-1060), avec lequel l'évêque Nitker aurait été en relations. Ce pourrait être aussi Henri III, roi de 1026 à 1039, empereur du Saint Empire de 1039 à 1056. Cette seconde hypothèse serait renforcée par les liens de famille qui unissaient ce souverain aux fondateurs de l'abbaye vendômoise. Rappelons, en effet, que celle-ci devait son existence à Geoffroi Martel, comte de Vendôme, puis comte d'Anjou ; la dédicace de l'abbatiale avait été célébrée en 1040. Depuis janvier 1032 Geoffroi Martel était marié avec Agnès de Bourgogne, elle-même veuve, depuis 1030, de Guillaume le Grand, comte de Poitou. Or, de ce mariage était née une fille également nommée Agnès qui, en épousant Henri III, était devenue impératrice. On restituerait ainsi la filiation. La relique venant d'Orient aurait été acheminée vers l'Occident par l'Europe centrale et la Bavière. Elle aurait fait l'objet, de la part de l'évêque de Freisingen et de l'empereur, de soins exceptionnels. L'impératrice l'aurait finalement fait donner à sa mère et à son beau-père, le couple angevin-poitevin fondateur de l'abbaye (1).

Cependant, il semble qu'il se soit constitué dans les milieux vendômois une explication concurrente soulignant complaisamment les mérites de Geoffroi Martel et faisant apparaître le rôle du roi de France, Henri I^{er}. Cette version est rapportée sous une forme romanesque par Rochambeau ; mais elle doit être connue pour comprendre certains détails de la description qui va suivre, ainsi que les interprétations transcrites par Gaignières ou par son dessinateur. Il s'agis-

(1) Je ne fais ici, bien entendu, que résumer l'explication fournie par Mabillon, assez vraisemblable, mais il faut le dire, dépourvue de preuves décisives.

sait de démontrer que la relique avait été présente à Vendôme dès la fondation même de l'abbaye. Vers 1036, le jeune comte avait été délégué par le roi Henri I^{er} pour aller aider en Sicile les armées byzantines en lutte contre les Sarrasins. L'empereur Michel IV le Paphlagonien l'aurait invité à venir auprès de lui ; il lui aurait donné la sainte Larme et un bras de saint Georges. La première relique était destinée à l'abbaye naissante, la seconde à la collégiale Saint-Georges du château (1).

Il a paru nécessaire de rapporter ces diverses traditions avant de procéder à la description du monument en partant du dessin de Gaignières, des annotations qu'il comporte et des remarques de Mabillon. Les auteurs du XVIII^e siècle situent l'armoire à droite de l'autel, côté de l'évangile. Ils se placent au point de vue liturgique face aux fidèles, nous dirions aujourd'hui côté nord. L'abbé Gabriel Plat, qui fut à la fois le desservant et l'historien de l'abbatiale, précise bien qu'elle était comprise dans la clôture du chœur, à gauche, adossée à un mur plein entre deux piliers. Au reste, son emplacement est encore marqué de ce côté par un panneau d'époque Renaissance décoré de larmes sculptées ; il porte deux inscriptions, l'une grecque, l'autre latine, celle-ci complétée par le millésime 1528 ; l'une et l'autre font allusion aux larmes versées par le Christ au moment qui avait précédé le miracle (2).

(1) L. Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, t. II, Paris, 1957, p. 14, rapportait une autre tradition aussi dépourvue d'historicité ; c'est en Provence que Geoffroi Martel se serait procuré l'extraordinaire relique apportée par la Madeleine. La sainte Larme de Chemillé fait, elle aussi, l'objet de deux explications légendaires ; la première met en cause Foulques Nerra, père de Geoffroi Martel, et l'empereur Henri II le Saint ; l'autre ferait de la relique de Chemillé une partie de celle de Vendôme donnée par Geoffroi Martel à l'un des membres de la famille féodale angevine à laquelle a appartenu Pétronille de Chemillé, première abbesse de Fontevrault au commencement du XII^e siècle. La sainte Larme de l'abbaye Saint-Pierre de Sélincourt, de l'ordre des Prémontrés, au diocèse d'Amiens, aurait été donnée par Henri de Hainaut, empereur latin de Constantinople en 1206, à Bernard, seigneur de Moreuil, en Picardie ; celui-ci, mû par l'inspiration divine, l'aurait offerte en 1209 à l'abbaye : le R.P. J. Le Merchier, *Histoire de la Larme sainte de N.-S.J.C. révéree dans l'abbaye de Saint-Pierre-lès-Sélincourt*, Amiens, 1707.

(2) Abbé G. Plat, *Vendôme*, dans *Congrès archéologique de France*, Blois, 1925, p. 269 ; Id., *L'église de la Trinité de Vendôme*, Paris 1934 (*Petites monographies des grands édifices de la France*), p. 72-74. Chose curieuse, l'abbé Plat ne semble pas avoir jamais porté grand intérêt à l'objet de notre étude ; la phrase dans laquelle il signale que les inscriptions portent la date du monument est même équivoque ; le millésime

Le monument que nous allons décrire comprenait un ouvrage de pierre encadrant les vantaux de l'armoire ornés d'un semis de fleurs de lis et de larmes. Cet encadrement se présentait comme l'image réduite d'un portail d'église avec un gâble, un tympan, des voussures, des chapiteaux historiés et des jambages à statues. Il était, nous dit-on, assez petit. L'échelle en pouces et en pieds qui accompagne le dessin de Gaignières permet de préciser la taille du monument. Converties en mesures métriques, ces données conduiraient à évaluer une hauteur totale de l'ordre de 2 m. 30, sans le gâble, et une largeur voisine de 2 mètres. Les colonnes mesuraient 1 m. 65 de la base jusqu'au tailloir des chapiteaux ; les statues ne dépassaient pas 1 mètre de hauteur. L'ouverture de l'armoire était de l'ordre de 1 mètre sur 92 centimètres. Faute d'avoir tenu compte de cette échelle, Rochambeau imaginait que les statues des jambages étaient de grandeur naturelle ; renchérissant sur cette opinion, l'abbé Métais était allé jusqu'à écrire qu'il ne s'agissait de rien moins que de l'ancien portail de l'abbatiale transféré vers 1530 à l'intérieur de l'église (1).

Comme on peut s'y attendre, le tympan était consacré à la scène essentiellement explicative de la destination de l'édifice, c'est-à-dire à la Résurrection de Lazare. On voyait le défunt allongé en dehors de son tombeau ouvert et soutenu par deux assistants dont la tête avait été cassée. Encore drapé dans son linceul, il se redressait à demi, mains jointes, regardant le Christ debout au-dessus du sarcophage dans l'attitude d'un homme qui pleure. « Jésus pleura », dit le texte de l'évangile selon Saint Jean (2). Juste dans l'axe de la composition, la Madeleine, debout, élégamment vêtue et coiffée, tendait les mains vers la larme qu'un ange volant venait de cueillir sur les doigts du Christ. Sa présence et sa participation active montraient que, dans la tradition vendômoise, on avait opté, conformément à l'évangile selon saint Jean, pour l'identification de sainte Madeleine avec Marie, sœur de Marthe et de Lazare (3). L'autre femme

1528 ne concerne évidemment que l'encadrement d'époque Renaissance ; on trouvera dans l'étude de Rochambeau une médiocre reproduction de l'inscription grecque, *loc. cit.*, pl. II, et, dans la revue *Plaisir de France*, octobre 1962, p. 23, une photographie de la partie de la clôture du chœur qui encadre les deux cartouches portant les inscriptions latine et grecque.

(1) D. Germain Millet, *Histoire de la sainte Larme de Vendôme*, avec une préface et des notes par l'abbé Ch. Métais, Avignon, 1891.

(2) Évangile selon saint Jean XI, 1-44, pour tout le récit de la Résurrection de Lazare.

(3) *Ibid.*, XII, 3 et XI, 2.

visible à mi-corps de l'autre côté du sépulcre devait être Marthe. Le miracle se déroulait devant une assez nombreuse assistance.

Les Juifs, dit l'évangile, qui étaient venus en quantité visiter Marthe et Marie en leur maison, les avaient suivies au sépulcre. Effectivement, on distinguait, à droite, un juif coiffé d'un haut bonnet à pointe recourbée ; des enfants montés dans les branches d'un arbre observaient curieusement la scène. Dans le groupe de gauche, on reconnaissait saint Pierre à sa clef, présent au miracle, bien qu'il ne soit pas question de lui dans le récit évangélique ; mais on sait qu'il a été introduit relativement tôt dans les interprétations plastiques du récit.

Les scènes réparties dans les voussures étaient d'une lecture assez facile, encore que certains commentateurs s'y soient, semble-t-il, trompés. C'est ainsi que Rochambeau interprétait la première scène de gauche, où l'on voyait une femme agenouillée devant le Christ entre deux personnages comme représentant la Guérison de l'hémorroïsse. N'est-il pas plus logique d'y voir la Madeleine se jetant aux pieds du Christ et lui disant : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort » ? Toute la partie haute de la voussure était meublée pour le Repas chez Simon le Pharisien. On sait que, dans l'évangile selon saint Jean, cet épisode succède à la Résurrection de Lazare, bien qu'il soit déjà dit dès le début de ce récit que Madeleine avait répandu sur le Seigneur une huile de parfum et lui avait essuyé les pieds avec ses cheveux. On voyait donc Jésus assis entre deux convives, la Madeleine prosternée sous la table, un serviteur agenouillé à gauche et des témoins marquant des signes d'étonnement. La partie centrale de la scène se déroulait sous une arcature surbaissée. La scène de droite paraît moins claire. On voyait trois personnages debout, celui du centre nimbé, celui de gauche coiffé d'un bonnet juif et celui de droite jeune et imberbe, tête nue ; devant eux se déployait un linceul. Serait-ce le Christ lui-même ou un apôtre montrant à deux témoins le suaire de Lazare, vide ?

Au-dessus de l'arcade proprement dite se développait une composition sculptée divisée par des motifs d'architecture en trois compartiments. Il faut, au surplus, en chercher l'aboutissement iconographique sur les chapiteaux de droite. En haut, à droite, sous une arcade surmontée d'un parapet crénelé et flanquée d'échauguettes, on assistait à la donation des reliques. Un personnage assis, tenant un sceptre, désignait trois châsses posées sur un autel drapé à un groupe de témoins ; parmi ceux-ci, on reconnaissait une femme cou-

ronnée, un homme coiffé d'une toque, un autre portant le bonnet juif. D'après Mabillon, il s'agissait de l'empereur faisant choisir des reliques aux chevaliers venus d'Occident. Rochambeau, dont les vues sont parfois empreintes de quelque romantisme, discerne, dans la femme couronnée, l'impératrice et, dans le personnage à bonnet oriental, le patriarche de Constantinople. Dans la partie centrale se déroulait un cortège de sept ou huit cavaliers en costume de guerriers ou de clercs transportant des coffres ; l'un de ceux-ci était ouvert ; un cavalier semblait y déposer — ou en tirer — un petit plateau circulaire. La composition était coupée en deux parties inégales par une tour enveloppée de feuillages ; en haut de la plate-forme crénelée se tenaient deux spectateurs. Vers la gauche, les cavaliers, ayant mis pied à terre, présentaient les objets précieux et les coffrets dont ils étaient porteurs à un évêque assisté de clercs tenant des cierges ou des encensoirs. La scène se situait à l'entrée d'une église schématisée par deux arcades et deux pignons flanqués d'échauguettes crénelées et, tout à fait à gauche, d'un clocher à toit pyramidal. Plus à gauche, toujours dans l'église schématisée, un évêque encensait un coffret déposé sur un autel par un chevalier portant la panetière en bandoulière. Le clocheton de gauche abritait deux personnages, dont un sonneur.

Sur les chapiteaux de droite, on voyait l'évêque, accompagné de clercs, remettre une châsse à un personnage couronné, puis celui-ci, accompagnée d'une femme également couronnée, la déposer sur un autel. Des anges thuriféraires sculptés sur les tailloirs planaient au-dessus de ces scènes. Dans une première rédaction, Mabillon interprétait cette scène comme l'acte de transmission de la châsse au roi Henri I^{er} et comme l'offrande de la relique par Geoffroi Martel et sa femme, Agnès de Bourgogne, à l'abbaye vendômoise. En se fondant sur les inscriptions de la châsse, il désignait le prélat comme ayant été Nitker, évêque de Freisingen. C'était déjà lui qui, dans la partie supérieure du monument, avait recueilli la relique dans son église (1). La seconde interprétation du même savant bénédictin a substitué au couple angevin-poitevin le couple impérial Henri III - Agnès de Poitiers (2). Cela expliquerait mieux les couronnes portées par les donateurs, attributs trop riches et trop éminents pour être portés par un comte angevin et une comtesse poitevine.

(1) *Annales ordinis...*, p. 531.

(2) *Mémoires pour servir d'éclaircissement...* etc.

La disparition totale du monument nous interdit de prendre parti. Remarquons que le dessin de Gaignières ne nous révèle, et pour cause, que la face antérieure des chapiteaux, ce qui complique encore ces exercices d'exégèse posthume. Même embarras pour les chapiteaux de gauche. Mabillon n'en dit rien. Pour Rochambeau, ils auraient illustré les circonstances miraculeuses dans lesquelles Geoffroi et Agnès se seraient vu indiquer par la chute de trois étoiles l'endroit marqué par une fontaine où ils devaient fonder l'abbaye (1). Le dessin de Gaignières ne semble montrer sur la face antérieure, que trois bustes d'anges au-dessus d'un tombeau drapé d'une grande étoffe ; des arbustes séparent cette face de celles de droite ; sur celles-ci, on distingue un couple ; la femme est couronnée ; on comprend mal l'attitude des deux ou trois personnages qui se trouvent plus à droite. Peut-être puisaient-ils de l'eau avec des cruches. Le dessin ne montre rien des faces latérales de gauche.

Quant aux statues des jambages, elles étaient assez indépendantes des colonnes en délit porteuses des chapiteaux que nous venons de décrire pour échapper à la désignation classique de statues-colonnes. Elles étaient simplement posées sur de petits socles. Elles étaient taillées presque en ronde bosse. Gaignières en figure trois de chaque côté. A gauche, on croit voir une religieuse tenant un livre ouvert. Serait-ce Agnès de Bourgogne, dont on nous dit qu'elle portait l'habit des moniales bénédictines de l'Abbaye-aux-Dames de Saintes, qu'elle avait également fondée ? De l'autre côté de la colonne, on voit deux hommes assez sobrement vêtus, tête nue. Sous l'un d'eux, le plus jeune, Gaignières a écrit : « Geoffroi Martel, comte d'Anjou et de Vendôme, 1040 ». Mais quel nom donner à son voisin ? En face, on distingue sans peine un couple royal. Gaignières a écrit sous le roi, porteur d'un sceptre : « Henri I^{er} et Anne sa femme, 1052 ». Ce millésime est effectivement celui du mariage du roi de France avec Anne de Russie. Ainsi, Gaignières avait recueilli la tradition qui prête un certain rôle au roi de France dans la transmission de la fameuse relique. Notons qu'il faisait exécuter ses dessins à peu près au moment où Mabillon formulait, dans les *Annales*, ses premières interprétations. Malheureusement, celles-ci ne nous sont d'aucun secours pour les statues ; mais nous avons vu que, pour les chapiteaux de droite, elles vont un peu dans le même sens. Rochambeau a peut-être vu clair en proposant d'identifier le couple couronné avec l'em-

(1) Abbé G. Plat, *L'Eglise de la Trinité de Vendôme...* p. 8-10.

pereur Henri III et l'impératrice Agnès, fille d'Agnès de Bourgogne, fondatrice de l'abbaye ; il propose aussi de voir dans les deux hommes jeunes qui leur font vis-à-vis les deux autres enfants de cette dernière, les frères de l'impératrice, qui furent successivement comtes de Poitou sous les noms de Guillaume Aigret et de Gui-Geoffroi-Guillaume (1). Allant plus loin, je me risquerais à voir Geoffroi Martel non pas là où Gaignières l'a situé, mais dans le chevalier décapité qui, tout à fait à droite, fait pendant à la présumée Agnès de Bourgogne, son épouse, vêtue en religieuse. Cette comtesse habillée en moniale, ce comte portant la lourde épée exprimeraient très éloquemment un aspect bien connu de la société médiévale. Nous aurions ainsi deux fondateurs de la Trinité de Vendôme, trois enfants de la fondatrice et l'empereur Henri III, son gendre, lointain bienfaiteur de l'abbaye, révélé par l'inscription du coffret.

Reste à proposer une approximation chronologique à l'insertion de cet ouvrage dans l'histoire de la sculpture médiévale française, tâches à première vue décourageantes. En effet, elles ne s'appuient que sur un dessin précieux, certes, au point de vue iconographique, mais qui interdit tout jugement stylistique. Ne nous attardons pas à rappeler les dates, XI^e ou XV^e siècle, lancées par les érudits ou par les polémistes du XVIII^e siècle, l'abbé Thiers ou Mabillon. Beaucoup plus près de nous l'abbé Plat avait proposé le début du XIII^e siècle. M. Jacques Vanuxem, évoquant incidemment notre monument, le faisait descendre à la seconde moitié du même siècle (2). Plus récemment encore, le Dr Frédéric Lesueur pensait pouvoir aller jusqu'au début du XIV^e siècle. L'armoire de la sainte Larme aurait été, selon lui, contemporaine de la construction du chœur de l'abbatiale. Le savant érudit blésois se fondait sur le décor du gâble décrit par D. Germain Millet : anges porteurs d'instruments de la Passion et scènes du Jugement dernier, dont nous n'avons, il faut le dire, aucune représentation graphique (3). Je retiendrais plus volontiers les approximations de l'abbé Plat en tendant de replacer l'ouvrage dans l'évolution générale de la sculpture médiévale.

(1) A. Richard, *Histoire des comtes du Poitou*, t. I, Paris, 1903.

(2) J. Vanuxem. *The Theories of Mabillon and Montfaucon on French Sculpture of the Twelfth Century*, dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. XX, 1957, p. 47.

(3) Dr Frédéric Lesueur, *Deux monuments de la sculpture vendômoise du début du XIV^e siècle* dans *Mémoires de la Société des Sciences et Lettres du Loir-et-Cher*, 32^eme vol., 1958, p. 119-121.

En effet, quelle que soit la date qu'on lui assigne, il s'enchaîne à des conceptions relativement anciennes. Certes, les petites dimensions du monument et la facture des statues interdisent d'évoquer à proprement parler la lignée des portails à statues-colonnes de type courant issue de Saint-Denis et de Chartres. On notera cependant la tradition du tympan, des voussures et, bien plus encore, des chapiteaux historiés, tradition appelée, pour ces derniers, à disparaître ou à évoluer vers d'autres tendances à mesure qu'on s'éloigne des conceptions romanes. Disposer des anges thuriféraires allongés sur le biseau d'un tailloir, c'est beaucoup plus une pratique romane qu'une pratique gothique, à plus forte raison qu'une manière de faire du début du ^{xiv}^e siècle. Cependant, le style des dais d'architecture qui abritent les scènes de la partie supérieure semble interdire de remonter au-delà du début du ^{xiii}^e siècle ; ce jugement semble pouvoir se fonder aussi sur des détails vestimentaires féminins, particulièrement les voiles formant mentonnière. Il ne paraît pas invraisemblable d'imaginer ce petit édicule existant dès avant la reconstruction du chœur, datée, elle, assez sûrement, des premières années du ^{xiv}^e siècle ; mis à l'abri provisoirement, il aurait été incorporé à la nouvelle décoration du chœur ; nous admettons fort bien des opérations de ce genre pour des ensembles beaucoup plus encombrants tels que les portails royaux de Chartres, le portail Sainte-Anne de Notre-Dame de Paris ou les portails latéraux de Saint-Etienne de Bourges. Au point de vue iconographique, enfin, le monument de la sainte Larme de la Trinité de Vendôme accordait une place considérable à des événements en partie légendaires et à des personnages appartenant à une histoire relativement récente et de caractère local bien défini. En cela, il se séparait nettement des sources d'inspiration presque exclusivement scripturaires qui dominent la plupart des productions sculptées de cette époque. Les raisons en sont aisées à comprendre ; mais, d'une façon plus générale, il venait s'inscrire tardivement dans la série des sculptures médiévales inspirées par les pèlerinages au sujet desquelles Emile Mâle a écrit des pages décisives que nous ne cessons de relire.

LES ANCIENNES ROUTES AUTOUR DE VENDÔME

GEORGES DENIZOT

La grande route N° 10, venant de Paris par Chartres et allant à Tours et vers l'Espagne, est croisée dans Vendôme par la route N° 157, de Blois au Mans, et par celle venant d'Orléans par Beaugency, la N° 817, allant à Montoire et Baugé. Passe en outre, à dix kilomètres au nord, le raccord d'Orléans au Mans, N° 826. C'est le réseau des *routes royales* institué en 1719 et mis en œuvre par les Intendants de l'Ancien régime, mais qui ne put s'achever qu'après la Révolution. Cela est réalisé sur la carte d'Etat-Major, vers 1840, mais pas encore sur celle de Cassini vers 1760 : celle-ci est un document essentiel, d'échelle peu inférieure au 80.000^e, elle porte les routes royales suivant un figuré spécial, superposées aux anciens chemins ou créant des tracés nouveaux (1).

En la confrontant avec de petites cartes dressées autour de 1720, on voit que notre route de Paris date de ce temps, le passage était auparavant par la Ville-aux-Clercs ; que la route de Tours est nouvelle. On allait au Mans par le Gué-du-Loir, à Mondoubleau par la Garde ; il y a une route d'Herbault.

Le réseau antérieur aux routes royales avait déjà été rendu carrossable. L'usage des carrosses remonte vers 1550 : les chemins utilisables furent portés au minimum de 14 pieds,

(1) Ce figuré est parfois un projet : ainsi la route de Tours est tracée par la Grand-Vallée à un kilomètre trop haut. La route du Mans n'est que par tronçons.

4 m. 55 (1). Nous avons dans Vendôme trois départs qui sont restés tels : le Tertre de la Glacière, ancienne route de Montoire ; la Vieille-route de Blois, montant au village du Temple, et la Vieille-route d'Orléans entre la Chappe et Huchigny, toute dégradée aujourd'hui.

Nous remontons ensuite à travers le Moyen-Age, celui-ci ne pouvait se passer de voies de circulation. Le fameux pèlerinage de Compostelle faisait traverser notre région aux gens venus du Nord. Nous reconnaissons de ces routes médiévales, elles ont très généralement une largeur réduite, soit 10 pieds, 3 m. 25. De telles routes ne correspondent ni aux besoins modernes, ni aux normes antiques : en l'état d'abandon, on les reconnaît à leurs empièvements dégradés, aux reliefs qu'elles font sur les champs cultivés.

Nous remontons ensuite aux voies romaines : elles ont été recherchées par les érudits de tous les temps. Certaines sont reprises par la route d'aujourd'hui, d'autres sont réduites à l'état rural, d'autres enfin n'ont été révélées que par des sondages sous la terre arable. Les principales nous sont connues par des documents des II^e-IV^e siècles de notre ère : « Itinéraire d'Antonin » et « Table de Peutinger » (2). On reconnaît de grandes voies s'irradiant, au temps de l'Empire romain, de la *Provincia* au versant atlantique : dans nos environs, d'Autun vers Sens (*Agedincum*) et Paris (*Lutetia*) ; vers Orléans (*Cenabum*) et Chartres (*Autricum*) ; vers Tours (*Caesarodunum*) et le Mans (*Vindinum* ou *Subdinum*), ou Angers (*Juliomagus*). Elles sont croisées par un système transversal, et les quatre villes de Chartres, le Mans, Tours et Orléans, qui sont toujours les principales de nos environs, dessinent un quadrilatère dans lequel Vendôme (*Vindocinum*) et Châteaudun n'apparaissent qu'au VI^e siècle, et par leurs seules forteresses ; également Blois, sur un côté du quadrilatère. L'Histoire ne donne d'ancienne voie à l'intérieur de celui-ci que par tradition : Voie romaine, abusivement dite « de Jules-César » (3), entre Chartres et Blois et dans le nord de notre arrondissement. Ailleurs, « Chemin

(1) N. Bergier, Grands chemins... 1662, rééd. 1736 p. 596 Le premier coche public fut Paris-Orléans en 1571. La largeur de 14 pieds était selon la coutume d'Anjou et du Maine qui régissait le Vendômois, pour les « chemins péageaux », 16 pieds en Touraine. Auparavant des chemins, censés entretenus par les riverains, étaient soumis à péage : cela revient, de nos jours.

(2) Documents reproduits et interprétés au tome IV de la Géographie de la Gaule romaine de E. Desjardins.

(3) Cette désignation est une fantaisie d'érudits des XV^e - XVI^e siècles : par le nom *César*, il faut comprendre un empereur romain quelconque.

de Brunehaut » ou « de Charlemagne », réserve faite de ces noms, sont confirmés anciens par l'Archéologie.

Des empièvements se retrouvent, quand ils n'ont pas été absorbés par la route moderne ou dispersés par la culture. Des voies antiques abandonnées se maintiennent à l'état rural : on les voit s'aligner à grande distance, sans maintenant desservir aucune localité. D'autres ont été ensevelies, reconnues en sondages sous la terre végétale (1).

Ces routes antiques peuvent avoir 5 et 6 mètres de large, leurs empièvements font 2 et 3 décimètres, parfois en encaissement entre des dalles dressées et alignées. Nous ne connaissons nulle part la stratification des voies romaines classiques, au plus distingue-t-on le *statumen* de grosses pierres, portant une *rudratio* ou blocage pilonné mais non bétonné, souvent incorporé de tessons et scories de forges. Il n'est pas autour de Vendôme, ou du moins il n'est pas conservé de *summa crusta* ou pavage. Parfois, l'empierrement s'épaissit, c'est une reprise contre l'enfouissement dans les terres.

La recherche des anciennes routes est guidée par la toponymie. La Chaussée, le Perray sont de bons indices ; le Gué est un passage de route avant qu'on ait fait un pont. Le nom Estre ou Etre vient de *strata*, également passage de route fort ancienne : mais il fait doublet avec Aitre, dérivant de *atrium* (2) avec le sens de demeure isolée, comme la Chaise, *casa*. Maison ou Maisons vient de *mansio*, le gîte d'étapes sur la route, et Bazoches de *basilica*, un marché construit à proximité de celle-ci. A l'ouest de Montoire, Fins qui dérive de *fines* a été placé à la frontière commune des Cénomans et des Turones, et probablement aussi des Carnutes. Enfin, des camps de mercenaires, installés lors des troubles du III^e siècle pour contrôler la route, ont laissé des noms : ainsi Sermaise près Oucques avait un camp de Sarmates.

Il n'est pas dans notre région de lieu plus typique, au point de vue des voies anciennes, qu'Allaines, entre Orléans et Chartres. Neuf voies, dont plusieurs sûrement romaines et les autres probables, s'articulent en étoile et permettent toutes les relations. Elles étaient surveillées par un canton-

(1) De nombreux sondages furent faits dans l'Eure-et-Loir par De Boisvillette, *cit. infra*, qui avait la direction des Ponts et Chaussées du département.

(2) Au NW. et SW de Montoire, les Etre, Aitre, ou par mauvaise écriture Hêtre, sont trop nombreux et dispersés pour satisfaire à l'étymologie *strata*.

nement d'Alains. Chacune des voies allant à Châteaudun, à Blois et à Pithiviers passe contre un Bazoches, de part et d'autre de la frontière de la *Civitas aurelianorum*. La voie d'Ablis comporte un Maisons, c'était une très grande voie à travers la Beauce, de l'autre côté elle passait à Saint-Peravy-la-Colombe, *columna* ou borne frontière entre Orléans et Chartres. Cette route, encore suivie au xv^e siècle, est délaissée mais subsiste, c'est une route fossile.

Peut-on restituer des routes avant les Romains ? Bien sûr qu'il y en avait, les légions de César les ont empruntées, et telle voie impériale peut n'être que l'entretien d'une route gauloise. Mais il y a exagération à les prendre toutes pour telles : en tous cas, nous n'avons pas le moyen de reconnaître une route qui serait pré-romaine. Bien entendu, nous considérons ici la voie de grande communication, *via*, où l'on s'engageait sans risque de se fourvoyer dans des fourrés ou des marécages, où les troupes se déplaçaient à la vitesse de nos armées avant la motorisation. Il y avait en outre de nombreux chemins de traverse, *semita*, des sentiers plus ou moins arrangés pour aller d'un lieu à l'autre. Bien avant la conquête romaine, la vallée du Loir était très peuplée, et cette conquête a couvert la Beauce de domaines agricoles, la *villa* : ce nom se retrouve en affixe très fréquent : Ville-romain près Vendôme, Romainville près Cloyes. Ces toponymes n'impliquent pas la proximité d'une grande voie.

Nous avons donc, malgré le mutisme de l'Histoire, des documents pour chercher à rétablir les anciennes grandes routes. Nous dirons « antiques » celles qu'on a des raisons de faire remonter à l'Empire romain, et « anciennes » celles de dates diverses, mais sans doute antérieures au temps « moderne ». Nous prenons d'ailleurs l'état des routes en 1945, avant les travaux qui s'intensifient de nos jours et vont bouleverser notre viabilité.

Nous utilisons les cartes du xviii^e siècle : la Généralité d'Orléans par Guillaume Delisle, 1718 et celle d'Hubert Jaillot, 1719 ; le Gouvernement d'Orléans par B. Jaillot, 1721 : ces cartes, à petite échelle, sont aux archives d'Orléans. La carte de Cassini au 86.400', dressée vers 1760. La carte d'Etat-Major au 80.000^e : feuilles Beaugency, 1844, et le Mans, 1846.

BIBLIOGRAPHIE

J. DE PÉTIGNY, *Histoire archéologique du Vendômois*, 1845. Réédition 1882, avec corrections et notes : nos références sont à celle-ci.

DE BOISVILLETTE, *Statistique archéologique d'Eure-et-Loir*, 1864 : voies antiques jusqu'au-delà de Vendôme.

Alex. DE SALIES, *Histoire de Foulques-Nerra*, 1871 ; et XXXIX^e Congrès archéologique, Vendôme 1872, p. 97.

Gervais LAUNAY, notes au même congrès et dans les premières années de notre *Bulletin*. — *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Vendôme*, 1889.

Raoul DE SAINT-VENANT, *Dictionnaire archéologique et historique du Vendômois*, 1912-17.

Eug. FLORANCE, *L'Archéologie préhistorique et protohistorique en Loir-et-Cher*. Soc. Hist. nat. L.-et-Ch. XIX et XX, 1926-28.

Jacques SOYER, *Les voies antiques de l'Orléanais*, 1938 : le Vendômois en fait partie.

A. BOUTON, *Les Voies antiques du Haut-Maine*, 1947 : cette étude englobe le Bas-Vendômois.

Bulletin de la Société archéologique du Vendômois, désigné : S.A.V.

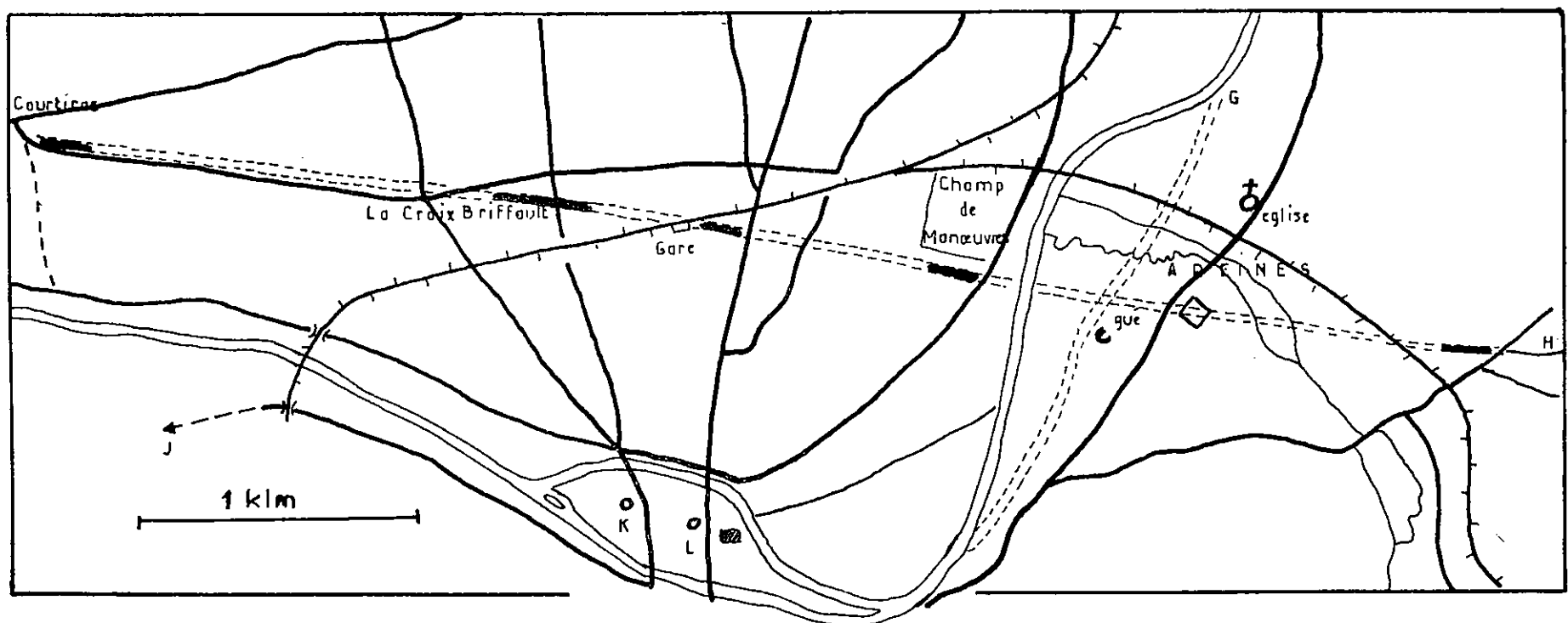
La carte donnée par le Marquis DE ROCHAMBEAU, A.F.A.S. XIII p. 39 pl. II, 1884, ne fournit pas de précision topographique.

VOIE ANTIQUE DE VENDOME

En 1863, Gervais Launay (1) décrit une « Voie romaine du Mans à Orléans », passant sur la terrasse alluviale au nord de Vendôme. Sous un peu de terre, il reconnût la chaussée avec empièchement sur 4 mètres, au long de Courtiras, à l'est de la Croix-Brifaut, sur l'emplacement de la Gare alors en cours d'installation, enfin au sud du Champ-de-Mars. Ces vestiges sont bien en ligne, et cette ligne passant le Loir arrive à la ferme du Gué, nom bien significatif sur le plan cadastral d'Areines. Cette ferme a été récemment détruite, remplacée par l'actuelle ferme Riverain (2) qui tient la place de son ancienne Bergerie. Juste avant d'atteindre ce point, la voie passe contre le lieudit : la Poulitte, où l'on

(1) G. Launay, SAV II p. 24. Congr. p. 84. Repert. p. 135. De Petigny, p. 233.

(2) Ecrit « La Borde » sur l'Etat-Major, c'est simplement une erreur, redoublant le nom dont la situation réelle est plus au sud.



Voie antique de Vendôme-Areines

Traces signalées : A. Courtiras — B. La Croix-Briffault — C. Gare. — D. Champ de manœuvres.

Areines : E. Le Gué, ferme détruite ; à droite, la Bergerie, ferme actuelle ; à gauche, emplacement du théâtre antique — F. Eglise d'Areines — G. La Grande-Passée — H. Départ du « Chemin d'Oucques ». — On a silhouetté le passage possible d'un ancien cours du Loir.

J. Direction de Naveil-Tourteline.

Vendôme : K. Saint-Pierre-Lamotte. — L. Saint-Martin.

découvrit, à l'époque, les restes du théâtre gallo-romain dit d'Areines. Aux alentours, on a recueilli pas mal d'objets antiques.

Si l'on en croit la carte de Cassini, ces lieux ont bien changé en moins de 80 ans : car cette carte aligne le Loir entre la Croix-Bedin et Meslay, proche du chemin d'Areines et du théâtre, alors que maintenant il s'en éloigne de 500 mètres. Ce lit de Cassini borde donc le site archéologique et l'ancien lieu du Gué. Or, l'examen des lieux n'est pas défavorable, on distingue ce tracé, et le plan cadastral représente une bande de terrain un peu déprimée. Pour expliquer un tel changement en si peu de temps, car la carte d'État-Major porte l'état actuel, on peut supposer qu'il y avait en réalité deux bras, comme c'est en aval autour des Grands-Prés : le bras de droite aura été méconnu par l'ancien géographe, pourtant il devait rester seul après que l'autre se sera atterri.

Ainsi donc, du temps gallo-romain, on passait à gué près du théâtre, c'est peut-être le Gué-de-Charré dont il est parlé (1). Mais au Moyen-Age, il paraît qu'on traversait plutôt à la Grande-Passée, que le plan cadastral porte au nord d'Areines, à 900 mètres en amont du Gué.

La voie va au-delà : juste dans l'alignement, Launay a reconnu un autre fragment d'empierrement devant le tertre de Brulaine. En définitive la voie, tout à fait rectiligne, a été suivie sur plus de cinq kilomètres. Elle traverse la totalité du fond de vallée, très obliquement. Avec peu de déviation de part et d'autre, elle se prolonge soit vers Orléans, soit vers Blois.

Cette voie desservait des établissements antiques : à l'ouest, sur Naveil, celui de la Courtille ou Tourteline, exhumé par Neilz, qui serait relié par un gué de la Villa ; à l'est, celui d'Areines précité. Nous n'avons par contre aucun indice de ce que pouvait être, en ce temps, un premier site de Vendôme occupant Saint-Pierre-Lamotte et Saint-Martin (2).

Nous allons maintenant prendre les diverses routes rayonnant de Vendôme, qui ont pu se brancher sur la voie antique.

(1) Toutefois A. Habert, *S.A.V.* XXXIX p. 9, pense que le Gué-de-Charré doit être situé à la Grande-Passée.

(2) G. Launay a donné une restitution idéale du premier état de notre ville, reproduit dans *l'Histoire de Vendôme*, de G. Chanteaud : ce plan n'a pas de valeur archéologique.

ROUTES DE VENDÔME A MEUNG ET A ORLÉANS

Cette voie antique arrive au lieudit le Dévaloir, 0 km 4 au N.-E. du carrefour actuel de Tournebride sur la N° 817. Elle continue avec peu de déviation sur la gauche, par un vieux chemin que le cadastre d'Areines désigne : Chemin d'Oucques, et le choix de cette localité lointaine montre une ancienne importance. On y retrouve le vieil empierrement dégradé, contrastant avec les chemins voisins qui, ou bien n'ont jamais été empierrés, ou bien portent un revêtement tout moderne. C'est une vieille route qui passe au sud du Haut Fontenay, allant et se dirige au sud de Rocé.

Or, c'est le tracé des cartes de 1718 et 1719, par Rocé et Faye, tandis que la route actuelle passe par Coulommiers et Villetrun : celle-ci est celle figurée, et seule, sur la carte de Cassini, réserve faite du départ de Vendôme. L'ancienne route est portée au cadastre de Rocé, par le bord sud du village et de Faye par le bord nord, allant vers la Chevinère.

E. Florance (1) trace ensuite la vieille route par Villegomblain, où il y a une enceinte qu'il croit gauloise, les vestiges d'un château détruit au précédent siècle ; de là atteint-on l'entrée sud d'Oucques. En tout, un tracé d'une vingtaine de kilomètres totalement abandonné mais jalonné par ses empierrements, remplacé au milieu du XVIII^e siècle par une autre route, qui devint la N° 817.

A quand remonte cette vieille route ? Ses vestiges n'ont guère que l'apparence médiévale, mais les auteurs ne doutent pas que cela ait succédé à une voie antique, joignant Vendôme, par Oucques et Marchenoir, à Meung et à Orléans. A vrai dire, ils ne fournissent pas d'élément archéologique.

Avant de quitter ce tronçon de Vendôme à Oucques, voyons ses changements modernes. Pour atteindre Coulommiers, on a d'abord coupé droit sur Huchigny et c'est ainsi sur la carte de Cassini. Le départ n'était pas du carrefour de la Chappe, qui est postérieur, mais un peu plus loin, par la montée de la Corbinière. La traversée, Chemin de Selommes sur le cadastre, est encore appelée « Vieille-route d'Orléans », bien que maintenant parfaitement impraticable. Au cours du XIX^e siècle, on aménagea le détour longeant le coteau, par Baumé.

(1) Florance, XIX p. 301 et XX p. 237. Il s'agit du Grand Villegomblain, dont les bâtiments chevauchent la limite communale Epiais et Oucques : l'auteur y voit un signe d'ancienneté.

C'est vers le même temps qu'on a changé le tronçon d'Oucques à Marchenoir, qui sur la carte de Cassini est encore tiré droit sans traverser aucune localité. La modification, qui ajoute la mauvaise traversée d'Oucques et une déviation par Saint-Léonard, n'est pas appréciée des usagers qui n'ont pas affaire en ces deux localités.

Au-delà de Marchenoir : la suite est donnée par deux voies importantes, J. Soyer (1) ne met pas en doute leur antiquité.

La voie de Meung, la plus centrale, coupe la pointe extrême de la Forêt de Marchenoir, où naguère Pellieux l'a reconnue ; elle passe à Briou et, par un long chemin aujourd'hui rural, mais figurant encore comme route sur Cassini, elle arrive à Meung, *Magdunum*, une des plus vieilles localités qui soient dans notre région.

Partant à gauche, l'autre voie traverse Poisly, Baccon, Huisseau, toutes localités antiques, pour entrer dans Orléans par le Faubourg Madeleine. On pouvait poursuivre sur Sens, *Agedincum*, ou sur Decize, *Decetia*, par la rive droite de la Loire : réseau routier bien connu, donné par l'Itinéraire comme par la Table de Peutinger. Il est donc parfaitement justifié de conférer le caractère antique à la branche qui, venant du Mans par Vendôme, constitue une liaison routière essentielle.

Route de Beaugency. — Celle-ci n'a aucun titre d'antiquité, mais elle a dû exister dès le x^e siècle, où le seigneur de Beaugency, associé à celui de Vendôme, avait des biens jusque dans cette ville. Partant de Marchenoir, Cassini détache cette route à Fontenailles, par Cerqueux et Rougemont. Non seulement la route actuelle est différente, passant par Josnes, mais on ne retrouve plus le passage de celle qui l'a précédée.

En définitive, la viabilité ancienne était mieux conçue que l'actuelle. Elle desservait Orléans de façon bien plus directe, et dans un pays fort peu accidenté, sans imposer le détour incommode et l'allongement par Beaugency.

ROUTES DE VENDÔME A CHATEAUDUN ET CHARTRES

Par la vallée du Loir. — Très peuplée dès le temps préhistorique, cette vallée ne pouvait manquer de communications. Nous allons voir notre route jalonnée de dolmens,

(1) Soyer, p. 37 et p. 83.

dont plusieurs ont à ce jour résisté à la rage destructrice d'aujourd'hui ; les établissements gallo-romains d'Areines, Pezou, Fréteval, Cloyes étaient nécessairement reliés, et la fréquence des gués dans la toponymie montre le besoin de passer d'une rive à l'autre, avant qu'il y eût des ponts. Dans quelle mesure les chemins s'ordonnaient-ils en une voie continue, qui devient la voie de Châteaudun et par suite de Chartres : l'antique métropole des Carnutes, dont dépendait le territoire de Vendôme.

Une telle route s'affirme en tous cas au Moyen-Age. Son départ a été retrouvé par G. Renault (1), venant de la Croix-Bedin au bout du Faubourg Saint-Bienheure et passant contre l'ancien théâtre d'Areines, à 25 mètres à gauche de la route actuelle, donc longeant le lit supposé de l'ancien Loir. Traversant Areines, cette route va sur Meslay où elle est signalée (2) dans un encaissement, elle serait large de 5 mètres.

Passant à Gué le Reveillon sous le point 89 de l'Etat-Major, on suit un chemin rural par le milieu du val de Saint-Firmin : le cadastre de cette commune le désigne « Ancien chemin de Vendôme ». Passant ensuite devant Chêne-Carré, lieu important et carrefour que nous reprendrons, l'ancien chemin a été coupé en 1839 par le parc de Chicheray (3), et remplacé par la route actuelle, à flanc de coteau.

Toujours à rive gauche, on arrive devant Pezou, au lieu de Saint-Ouzille : site antique reconnu, avec vestiges gallo-romains. Les auteurs pensent que c'est le lieu d'un fait d'armes rapporté par l'Histoire de France, sous le nom de « Bataille de Fréteval » en 1194. Le fait mérite de nous y arrêter. Le roi Philippe-Auguste se repliait de Vendôme sur Châteaudun, quand sa troupe tomba dans une embuscade tendue par son adversaire Richard d'Angleterre : il y perdit ses bagages. L'événement est rapporté dans le poème de Guillaume-le-Breton et deux chroniques du temps : De Pétigny (4) analyse ces textes et conclut que le lieu, dit *Belfogia* ou Beaufou, localité antérieurement ruinée par la guerre, était devant Pezou sur la rive gauche, où le coteau se projette comme un cap, entaillé de ravin des Caves, qui est tout à fait propice à une embuscade.

A cette implantation, deux critiques. D'abord le texte situe le combat *inter Fractam vallem Blesenseque castrum* : que vient faire Blois dans cette bagarre ? Or, cela s'explique,

(1) G. Renault, S.A.V. XLVII p. III.

(2) D'après A. Habert, *id.* XXXIX p. 9.

(3) R. de Saint-Venant, *cit. infra.*

(4) De Pétigny, p. 81 et p. 505.

Fréteval au XII^e siècle n'était pas vendômois mais possession du comte de Blois, l'architecture de son château en fait foi (1). On parlait donc de route de Fréteval à Blois plutôt qu'à Vendôme et cette route passait effectivement devant Pezou avant de bifurquer au lieu de Chêne-Carré, importante seigneurie (2) ayant droit de haute et basse justice, avec poste de péage : l'Estre-aux-Fisseaux (3), ce dernier mot dérivé de *fiscus*, le panier à recueillir les contributions (4) ; avec un gibet, qui au siècle dernier était encore bien en vue sur la colline. Au carrefour, laissant la route de Vendôme, celle de Blois filait à gauche par Saint-Vrin, vers Rocé et Selommes. Ce trajet de Fréteval à Blois apparaît un peu détourné, c'est qu'on voulait éviter les collines boisées au sud de Fréteval, de parcours assez dangereux.

Gervais Launay et R. de Saint-Venant ont adopté la leçon de Pétigny (5). St. Neilz au contraire (6) a posé la seconde objection : le toponyme Beaufou évoque la présence du hêtre, qui se trouve, mais peu fréquent, dans la Forêt de Fréteval ; or il est, contrairement à ce qu'on a écrit, inconnu à Pezou. Il se trouve au contraire de l'autre côté de la forêt, sur l'ancienne route de Paris qui est maintenant la D. 24, en limite communale de la Ville-aux-Clercs et de Fontaine-Raoul : il est porté sur le cadastre de cette dernière commune. Ici cependant, les restes archéologiques sont bien moindres et n'ont pas le même cachet d'antiquité : et surtout, il faudrait que cette fois, parlant d'une route « de Fréteval à Blois », les chroniqueurs eussent commis une faute grossière : tant vaut alors rejeter tout le récit. Nous conserverons donc le combat autour de Pezou, sauf réserve de son emplacement précis.

Jusqu'ici la route est à rive gauche, elle passe à droite par le Gué de Repusse, porté sur l'ancien Etat-Major à 800 mètres

(1) Le donjon, du X^e siècle, a la forme ronde, au lieu de la tour rectangulaire angevine, alors de règle dans le comté de Vendôme. - Neilz, S.A.V. III p. III, dit qu'il y avait un gué à Courcelles pour desservir ce château, nous allons voir qu'en effet, la route était passée sur la rive opposée.

(2) De Saint-Venant, S.A.V. XXXIV, et XXXV, 1908. Voir aussi *Dict.*, aux articles .

(3) L'inscription : Trois-Fisseaux sur la carte d'Etat-Major est une cacographie ; Cassini écrit correctement.

(4) Littré, *Dict. langue française* 1 p. 1685. De là vient le terme de « fisc ».

(5) Nous allons voir plus loin un autre emplacement possible. On a aussi proposé le « Pré du Fou », à Saint-Lubin de Fréteval : Bonnin A.F.A.S. XIII p. 301.

(6) Neilz, S.A.V. III p. 104 Cette interprétation a été sitôt combattue par Martellière-Bourgogne, *id.* p. 115.

en amont du pont de Pezou. On l'a vue traversant la plaine, faisant saillie sur celle-ci avant d'être couverte par le chemin de fer (1) ; elle passe à côté de trois dolmens, dont l'un, assez bien conservé, près du moulin de Fontaine. Dans ce parcours, cette route longe un coteau naguère très boisé, le Bois-Jargault que l'Abbé Simon (2) nous présente comme étant, au XI^e siècle, un « repaire de voleurs qui égorgeaient les passants qui venaient de Chartres à Vendôme » : à tel point qu'on abandonna cette route, pour passer par la Ville-aux-Clercs. L'auteur ajoute qu'on y revint au XVIII^e siècle, nous verrons l'intérêt de cette indication. Mais l'insécurité persista, si bien qu'en 1805, après un crime retentissant, le Duc de Luynes fit éclaircir ce bois, dont il était propriétaire (3).

Ce Bois-Jargault sur la route du XI^e siècle, proche lui aussi de sites gallo-romains, conviendrait autant que Saint-Ouzille au combat de 1194.

La route traverse la plaine de Fréteval, avec à sa gauche la Tour de Grisset, le meilleur reste gallo-romain du Vendômois et à droite l'ancien fort des Boulets. Elle arrive au quartier de Saint-Lubin, où était une paroisse du X^e siècle, où subsiste un cimetière encore plus vieux ; où maintenant il n'y a plus rien, qu'un étang créé par l'exploitation du gravier. Au nord, le coteau s'avance jusqu'au Loir et la plaine alluviale se reporte de l'autre côté de la rivière, devant Morée.

Il y avait un gué, dit de Saint-Lubin, à la limite communale en-dessous du pont qui conduit, aujourd'hui, de Morée à sa gare. Par ce gué, De Pétigny fait passer (4) une voie antique, vers le début du XIX^e siècle on y voyait en basses eaux « les traces des piles d'un pont ». Nous croyons plutôt des pilôts pour franchir ce gué.

Vers l'amont il y a de vieux chemins sur les deux rives. Avant le gué, un d'eux porté sur le cadastre de Saint-Hilaire, serré entre le coteau et le Loir où passe maintenant le chemin de fer, passant ensuite contre le château ruiné des Etrès, nom paraissant significatif et par Claire-Fontaine ; probablement ensuite devant le dolmen du Langot, comme fait l'actuelle D. 19. Quant au chemin de rive gauche, il

(1) De Pétigny, p. 79. L'auteur raccorde les anciennes routes autrement que nous.

(2) Abbé Simon, *Histoire de Vendôme* (rédigée vers 1780) III p. 233-239.

(3) De Saint-Venant, *Dict.* II p. 146.

(4) *Cit.* p. 73.

subsiste après Villeprovert entre le coteau opposé, où G. Launay (1) signale comme d'époque romaine le « Vieux château de la Barrière », et le val où se tient le dolmen du Breuil. Ces deux chemins arrivent également à un lieu dit Vernouillet, réparti sans doute autour d'un gué. Après la plaine de Saint-Jean, un long chemin vicinal va de Bouches-d'Aigre aux Truhennes, et s'aligne avec l'actuelle route nationale du passage à niveau vers Châteaudun.

De tels chemins permettaient d'aller à Châteaudun ; mais il en est un autre qui paraît plus direct, et mieux caractérisé comme médiéval. On a rencontré, à plusieurs reprises, des vestiges d'ancienne chaussée sous les rues de Morée, et les auteurs ont vu le passage d'une voie qu'ils croient dirigée vers Orléans. Nous reviendrons sur ce tracé pour nier son existence avant le ^{xix}^e siècle. Au contraire, s'alignant sur son départ au gué de Saint-Lubin, on retrouve la vieille route qui se dirige, non à l'est, mais E.-N.-E. par le chemin de la Croix-Guizon (2). Cette voie est tout à fait caractérisée, large de 10 pieds ou 3 m. 25, elle porte les restes d'un vieil empièchement entre blocs d'encaissement, dont plusieurs ont été ripés sur le côté ; elle fait saillie sur les champs. Ce chemin passe à droite de la Haute-Filière, puis fait limite administrative et arrive à Charray. De là sur Châteaudun, par un chemin aujourd'hui rural passant à l'est de Bapeaume, toujours avec des restes d'empierrement. Il rejoint, à Maslinville, la N^o 824, que l'on sait établie sur une voie antique.

Nous pensons donc restituer la route qu'a pu prendre Philippe-Auguste : remontant la rive gauche pour passer au gué de Pezou, c'est près de ce point qu'aura eu lieu le combat. Cette route revenant à droite devant Morée, et de là filait droit sur Châteaudun, où de toutes façons le roi de France trouva refuge. Tel est, en tous cas, le chemin qui apparaît le plus court.

Par la Forêt de Fréteval. — Mais c'était aussi le plus dangereux, nous avons appris que les voyageurs, excédés des sévices endurés au Bois-Jargault, prirent une autre route vers l'ouest, traversant plus ou moins la Forêt de Fréteval.

Maintenant, le départ est sur la rive droite : au ^{xii}^e siècle on quittait Vendôme, non par notre Faubourg Chartrain et Bel-Air, mais par l'Islette (3) et Saint-Ouen, passant sous la Montjoie. La route s'élève hors de la vallée par Nioche et

(1) Launay, *Rep.* p. 68.

(2) Sur ce chemin est le nouveau château d'eau de Morée. Les « Croix » sont en général sur des routes d'une certaine importance.

(3) De Pétigny, p. 79. De Saint-Venant, *Dict.* III p. 331.

Haie-de-Champ, un tronçon a subsisté jusqu'à l'installation de la voie ferrée. Alors, deux routes s'offrent à nous.

La plus ancienne sans doute, maintenant toute perdue, a été reconnue par Neilz (1), j'ai suivi, complété et parfois rectifié le tracé : rien ne justifie l'attribution romaine, au contraire, l'aspect est tout à fait d'un chemin médiéval. Il part dans le Bois de l'Epau, passe au Désert et c'est aujourd'hui un petit chemin rural, mais qui contraste avec ses voisins. Avec la largeur des 10 pieds, il conserve par place d'assez gros empièvements, ailleurs démantelés. Pris pour limite communale, ce chemin arrive à l'Essert ; il montre au-delà des traces en gardant sa direction, par le point 151 de l'Etat-Major. Il arrive à la chapelle Sainte-Radegonde, E. de Corbigny, où j'ai également retrouvé ses traces.

Alors, la vieille route entre en Forêt, et Neilz dit avoir suivi son empièvement, faisant saillie, par la Madeleine et près de l'Aumône. Je n'ai pu retrouver ces observations : depuis leur temps, la forêt a été aménagée et sillonnée de chemins grossièrement empièrés, on ne s'y reconnaît plus. Toutefois, je considère comme fragment probable l'élément de chemin forestier au N.-W. du Bois des Tafforeaux, tracé hors quadrillage et pris pour limite communale près de la Brûlerie : ce chemin se perd dans le bois avant d'atteindre la route D. 19, mais justement il se prolonge jusqu'à celle-ci par un petit tronçon d'empièvement, maintenant inutile.

On arrive ainsi au quartier de l'Estriverde, plus précisément la direction va sur Bellande ; de là directement sur Cloyes. Nous verrons que cette section appartient à un autre vieux chemin, passant par la Ville-aux-Clercs. En tous cas, l'arrivée sur Cloyes est par le Gué de Saint-Martin et l'antique lieu du Vivier : partie sud de la ville. Dès 1114 il y avait un pont à Cloyes (2).

Une telle route, à travers la forêt, ne devait pas non plus être très sûre. De bonne heure sans doute on fît une déviation, celle-ci passant par la Ville-aux-Clercs : elle rejoignait une autre route que nous croyons très ancienne, qui, venant de Montoire par la vallée du Boulon, allait ainsi vers Cloyes. Ce nœud routier a été conservé, et de Vendôme par la Ville-aux-Clercs ce devint la vraie route de Chartres et Paris, nous

(1) Neilz, S.A.V. p. 105 (1864) : « route construite selon le système romain ». Nous réservons cette datation, et ne suivons pas le détour proposé, sans raison, par Pont-l'Ane. - G. Launay, *Rep.* p. 88 : voie antique d'après lui, à 5 km N.E. de La Ville-aux-Clercs, ce qui porte à l'Aumône.

(2) A. Peschot, Cloyes-sur-le-Loir (1911), p. 80.

dit l'Abbé Simon. Ce jusque vers 1720 où l'on revint au passage par Pezou, d'ailleurs pas mal modifié. Mais la route par la Ville-aux-Clercs a été conservée comme secondaire. Il semble que la réunion à la route venant par la vallée du Boulon se faisait au nord du village, où les lieux la Grande et la Petite-Borne sont significatifs : on ne sait pas de quoi, cependant. La route devenue commune passe ensuite à Beaufou, lieu dont nous avons déjà parlé et qui a pu être proposé pour celui du combat de 1194, bien que non conforme à l'indication des chroniques. Et l'Estriverde, également nom caractéristique, nous proposons de traduire *Strata viridis*, un « Chemin vert » comme il en est plusieurs, et tous anciens, dans notre région (1). De là par Bellande sur Cloyes, commun avec la première route de la Forêt.

Voie de Chartres. — Signalons seulement, étant hors de nos limites, que l'ancienne route passait très à gauche de l'actuelle, par la plaine de Boisgasnier (2) et coupant la colline de la Boudinière pour entrer à Châteaudun près de la Madeleine. Qu'elle sortait de cette ville, probablement par Périgondas, allant droit au confluent de la Conie dans le Loir, où l'on peut supposer un gué.

Jusque-là son antiquité n'est nulle part établie : par contre, au-delà la voie antique est bien connue, qualifiée de « romaine » sur l'Etat-Major et passant entre Marboué et Saint-Christophe ; après Bonneval, reconnue par sondages auprès de l'actuelle N° 10.

Nous disposons donc de trois anciens chemins, utilisés simultanément ou successivement et ce sans doute dès avant les Romains, entre Vendôme et Châteaudun et donnant accès à Chartres. Le chemin par Pezou est caractérisé au XII^e siècle, celui de la Ville-aux-Clercs par la suite avant qu'on revint au précédent modifié, la route actuelle de Paris, établie vers 1720.

Déjà, avant cette date, le départ avait été reporté au Faubourg Chartrain et montant la côte de Bel-Air.

ROUTE DE MONDOUBLEAU

Secondaire sans doute, cette route avait son importance sur le plan local ; dès le XI^e siècle l'histoire de Mondoubleau est liée à celle de Vendôme. Jusqu'au XVIII^e siècle inclus, elle

(1) Bouton, p. 35. - Boisvillette, p. 218, parle d'un « pavage de 6 mètres » sur la route de Cloyes à La Ville-aux-Clercs : impossible de situer ce vestige.

différait de la route actuelle : partant par la Garde où elle grimpe une côte raide, elle traverse la Forêt de Vendôme qui l'a conservée et va sur l'amont d'Azé par la Roulière où se passe le Boulon qui, ici, est généralement à sec. Elle est ensuite remplacée par des chemins vicinaux, par le Temple elle va sur Mondoubleau.

Ce tracé est donné par Cassini, c'est plus tard qu'on a remplacé cette route par le raccord tiré d'Epuisay sur la route venant de Vendôme, dont elle épouse d'ailleurs la direction. On dirait que c'est pour Mondoubleau qu'on a entrepris la nouvelle route, et que le branchement du Mans serait postérieur.

ROUTES DE VENDÔME AU MANS

Nous avons décrit la voie antique passant au nord de Vendôme, passant à Courtiras et au pied du tertre d'Huchepie. Pris dans ce sens, un embranchement, par le Gué de la Villa, pouvait atteindre le site gallo-romain de Tourteline : la Conditia décrite par Neilz. Sa direction l'engage dans une légère dépression apparemment aménagée, et mène, évitant le détour de Montrieux, droit sur Villiers. Ici, les auteurs signalent sans préciser (1), le passage d'empierrement chargé de scories : ils disent que c'est antique. En fait, il paraît inévitable qu'il y ait eu passage entre le Loir et le coteau de Saint-André, où il y avait un vieux fort, pour arriver au Gué-du-Loir. C'est ici la limite historique du Haut et Bas-Vendômois, naguère celle des Carnutes et des Cénomans.

C'est d'ailleurs au vrai le gué du Boulon (2), on ne connaît pas d'aménagement sur le Loir qui serait d'une route transversale, et le gué devait se situer juste en-dessus de la Bonaventure, lieu historique où nous faisons croiser deux routes : celle-ci allant au Mans, et l'autre descendant le Boulon pour aller à Montoire. Ces deux routes sont tracées à égalité sur la carte de Cassini, la première dite « Chemin du Mans » alors que la route actuelle par Epuisay était en début de construction. Cette route du Mans au XVIII^e siècle passait à l'ouest de Mazangé et de Fortan, par la Poulinière elle atteignait Savigny et Saint-Calais. Elle est conservée à titre secondaire, notre D. 5. Est-elle primitive ? J. Soyer la donne

(1) Launay, *Rep.* p. 157. De St Venant, *Dict* IV p. 293.

(2) Remarque déjà faite par De Pétigny, p. 34. Jean Martellière, *S.A.V.* XLIV p. 256, 1905, admet l'ancienne route du Mans par Savigny, coupée en dessus de la Bonaventure par celle descendant le Boulon et allant aux Roches.

pour antique, sans préciser ; Bouton au contraire (1) n'y voit, venant du Mans, qu'un « Chemin de Saint-Jacques en Galice ». Il nous paraît tout aussi illogique de passer par Vendôme pour aller en Compostelle ; et antérieurement de se détourner par Sougé pour aller du Mans à Vendôme. Puisque tout le monde part de la « voie antique » de Vendôme et va de Saint-Calais au Mans par la *Via variciacensis*, non moins antique, il nous paraît inévitable de faire le raccord avec Soyer : seulement, on n'en connaît à ce jour pas de témoin, et la voie antique pouvait s'écarter plus ou moins de la route moderne. D'après Florance (2), la voie aurait passé contre l'enceinte du Châtelier et deux autres près de Savigny, toutes « gauloises » à ses yeux.

Un autre tracé apparaît possible, remontant sur notre droite le vallon de Mazangé qui aboutit à la Bonaventure. Sur le coteau, à 300 m. N.-E. de l'église de Mazangé, il subsiste, détérioré, le « Château du Bignon » qui est décrit par Neilz et par G. Launay (3) : c'est un blocage de 4 mètres au carré, avec arases de briques dans le style gallo-romain. Ce monument pouvait baliser la frontière des Carnutes, qui devint celle du diocèse de Chartres et Mazangé était de celui-ci. Il se tient à une dizaine de mètres en-dessus d'un chemin creux, voie antique pour nos auteurs : il est orienté vers Villeguson, où l'on m'a dit qu'il y aurait des vestiges d'ancienne chaussée. Passant donc du côté est de Fortan, la direction file sur Sargé.

Sargé est la localité gallo-romaine de *Varacia*, d'où l'on connaît la *Via variciacensis* allant au Mans, en dernier lieu décrite par Bouton (4). La voie passe aux Mortiers et à Joncheray, franchit l'Anille au Gué-d'Ars peu en-dessus de Saint-Calais et court, à travers le Maine, pour joindre au Gué-d'Aulne la *Via turnacensis* venant de Ternay par le Pont d'Artins.

Nous avons donc deux tracés, par Savigny et par Sargé, celui-ci un peu détourné, pour aller au Mans. De toutes

(1) Bouton, p. 178 et carte.

(2) Florance, XIX p. 317 et XX p. 150. Le Châtelier est à 1 km au S. de la Poulinière : G. Launay n'y a pas vu de construction antérieure au XIV^e siècle.

(3) Neilz, S.A.V. I p. 28 (1882). Launay, *id.* 11 p. 56. *Congr.* 1872 p 88 (il est écrit : le lieu à l'ouest, lisez : à l'est). *Rép.* p. 138. De Pétigny, p. 34, p. 522.

(4) Bouton, p. 165 et carte. L'auteur résume, p. 173, la question de *Varacia*, nous souscrivons à ses interprétations.

façons la voie antique d'Orléans à Vendôme et au Mans ne paraît pas pouvoir être mise en doute.

Au XVIII^e siècle la route était encore par Savigny, et non par Sargé. C'est à partir de 1766 qu'on établit la route nouvelle, passant par Epuisay où elle fût jointe à une route venant directement d'Orléans, par Fréteval. Bouton nous dit (1) que « depuis 1780 le vieux chemin médiéval — qu'il dit de Saint-Jacques, passant à l'W. de Fortan — fût abandonné d'une manière définitive » : pas tellement, car il reste route secondaire vers Savigny.

ROUTES DESCENDANT LE VAL DU LOIR

La route venant d'Orléans à Vendôme, autant que vers le Mans, peut être prolongée suivant le Loir ; et c'est la viabilité actuelle, qui raccorde sous le n° 817 une Nationale de Beaugency, par Vendôme et Montoire, à Baugé. Ce fût aussi durant le Moyen-Age un parcours suivi : le Vendômois était aux X-XII^{es} siècles inféodé à l'Anjou, il resta jusqu'au XVI^e du ressort judiciaire de Baugé. Il n'y avait pas que des relations de châteaux, entre Vendôme, Lavardin et Montoire ; mais des communications usuelles, des deux côtés de la vallée.

Route de la rive droite. — Elle bifurque de la précédente au Gué-du-Loir : à ce départ, elle prend l'alignement de la route descendant le Boulon, que nous verrons plus loin. Ce n'est qu'un petit détour, imposé par la sinuosité de la rivière, sur l'itinéraire de Vendôme à Montoire et la Chartre.

Cette ancienne route est bien conservée, à droite de l'actuelle D. 24 et s'en éloignant jusqu'à plus d'un kilomètre : elle a tout le caractère médiéval, notamment la largeur de 10 pieds, ou 3 m. 25, qui se mesure en maint endroit. Son départ est à 200 mètres au nord-ouest de la Bonaventure, traversant un coteau pour arriver aux Vaux-Pillault : à la descente sur ce lieu, elle a été recreusée dans la craie, large au fond d'à peine 2 mètres, ce paraît une disposition ultérieure. Après traversée du vallon de Lunay, un beau tronçon montre sa largeur en tranchée dans la craie et son gros empierrement, dégradé jusqu'à disparaître par places, s'élevant sur le coteau. On suit la route par le point 131 de la carte, pour redescendre en traversant Chauffour, toujours entamant la craie. Elle passe ensuite sur la plaine alluviale,

(1) *Ibid.* p. 181.

faisant saillie sur celle-ci pour arriver à l'entrée du village des Roches.

Elle n'est pas moins belle au sortir de celui-ci, montant à flanc en forte rampe, ici encore taillée dans la craie et de largeur habituelle, avec restes d'empierrement. Mais les tracteurs agricoles, prenant l'habitude de passer par là, elle risque d'être défigurée.

Au sommet de la côte, deux directions : à gauche et plus dans l'axe de la route, vers Montoire où nous reprendrons cette branche comme route de Tours. A droite, l'autre branche va vers la Fosse d'où la plaine de Saint-Quentin. La route passe en bas de Trôo et sa suite, directe est sur Sougé et la Chartre par la rive droite.

Route de la rive gauche. — Celle-ci se manifeste plus tardivement, les auteurs toutefois l'admettent comme antique. Ce que nous en voyons au départ de Vendôme paraît être du ^{xvii}^e siècle : au bout de la rue de la Grève, elle monte le Tertre de la Glacière, avec les 14 pieds de l'époque, entaillant profondément la craie ; puis elle passe à la Chaise. Par la suite, selon le programme des routes royales, elle fût détournée sur le tracé actuel, par Villaria.

On ne peut rien dire ensuite, sinon que le Gué-Berger est probablement un passage ancien qui subsiste, sur la Brisse. Supposer une vieille route dont le tracé aura été repris est très plausible, sans plus.

Par contre, en débouchant du plateau sur Saint-Rimay, qui est dans un creux à gauche, on distingue un ancien chemin descendant sur ce village, coupant l'angle aigu de la disposition actuelle (1). Large de 10 pieds, il se creuse jusqu'à entailler la roche crayeuse. Sa direction le fait descendre à flanc contre le village et déboucher en un point, où est maintenant la halte du chemin de fer. Suivant ensuite la bordure du coteau, il passe au Chaussy, ou les Chaussées, nom significatif, et arrive devant l'imposant château de Lavardin. De Salies le continue sur Saint-Arnoult, une route de Tours bien admissible. Mais nous considérons surtout le prolongement sur Montoire, soit par les Reclusages, soit par le vieux pont et le faubourg Saint-Laurent. Aujourd'hui, ce parcours par Saint-Rimay subsiste, mais la route principale est celle des Roches, de date moderne.

Passé Montoire, laissant partir à gauche une autre route de Tours, les auteurs (2) admettent une vieille route rem-

(1) Ce chemin part du K. 54,06 de la N 817 pour rejoindre le V 7 de Saint-Rimay.

(2) De Pétigny, p. 50 et p. 85. De Salies, Congr. p. 97. Bouton, p. 183.

placée par la D. 10, naguère très importante. Il faut noter dans cette traversée l'abondance des sites archéologiques, à partir du Paléolithique et dans son centre le lieu de Ternay, *Villa turnaciensis*, qu'on atteint après avoir passé le lieudit Feins, sans doute une frontière antique. On tombe alors sur la *Via turnaciensis* (1), laquelle venant du Mans par Vieil-Artins, se poursuit en direction de Blois, comme nous verrons.

Quant à notre route de rive gauche, gardant la vallée ou un peu déviée par Ternay, nous la continuons sur les Estres (2) au sud-est de Couture, passant devant la Poissonnière et par Tréhet, jusqu'à la Chartre. Ici raccord avec la route de rive droite, et celle-ci sans doute continue par Vaas, qui est un autre *Fines*, cité par l'itinéraire et porté sur la Table, probablement *mansio* de la grande voie romaine du Mans à Tours. La route arrive ensuite au Lude, porte de l'Anjou.

ROUTE DE VENDÔME A TOURS

Contrairement à la route de Chartres, celle de Tours ne s'avère pas importante au temps passé. Elle ne figure pas sur les cartes de 1718 et 1719, et ce n'est pas oubli : car elle apparaît sur la carte de 1721, quand on venait de décider la création des routes royales ; et sur la même carte, la route de Chartres prend son tracé définitif. Après quarante ans, Cassini donne le tracé de ces nouvelles routes, et la divergence avec la réalisation, notamment à la Grande-Vallée, montre que notre route était en cours de construction, que la figure est plutôt la reproduction d'un projet. Sans doute y avait-il des chemins permettant de gagner Tours, et Château-Renault n'était pas isolé dans la nature, comme cela est sur les premières cartes : mais c'était du chemin très secondaire, et Mabille, considérant l'essentiel du réseau routier, a pu dire (3) que la route actuelle de Tours à Vendôme date de peu.

(1) Bouton, p. 174.

(2) Les Estres, sur une carte du diocèse du Mans de 1706 ; les Aitres sur Cassini ; les Hêtres sur l'Etat-Major : toute la gamme des variations onomastiques. Ces toponymes sont particulièrement abondants tout autour de Trôo, ce qui n'est pas sans gêner l'étymologie *strata*, que pourtant nous admettons comme la plus répandue.

(3) Mabille, *Bib. Ec. Chartes* 5-IV p. 413. - De Salies, Foulq. *Nerra* p. 305 et *Congr.* p. 98 critique à tort : il argue d'un pavage de Saint-Symphorien, qui est élément de la route, par l'Angennerie vers Montoire et Savigny plutôt que vers Vendôme.

En fait, Cassini superpose la nouvelle route à un chemin évidemment plus ancien, étroit et sinueux et qui mène à Tours. Ce chemin partant du pont Saint-Georges, au lieu de remonter le vallon Saint-Lubin s'élève à flanc du Tertre du Curé et passe à l'ouest de Bracueil tandis que la route passe à l'est. Se suivant par tronçons sous forme rurale, ce chemin arrive à Huisseau : son passage est signalé par G. Lannay (1) comme « voie antique », ce qui est exagéré. Continuant par la Simoneterie, il laisse à gauche le Plessis-Fortias et la nouvelle route ; il décrit une boucle autour de Villethiou et revient passer la Brenne aux Assis, par un gué d'après le figuré de la carte. Ensuite, il serpente autour de notre N° 10 pour entrer dans Château-Renault. Il ira franchir la Grand-Vallée en-dessous du passage actuel, puis, se portant très à gauche, arrive à Saint-Symphorien, le nœud routier devant le vieux pont de Tours, avant qu'on eût aménagé la Tranchée.

Les auteurs admettent qu'avant ce chemin ou route, comme on voudra l'appeler, il y en eût un autre allant, non par Château-Renault, mais par Saunay, localité plus ancienne. On rencontre en effet une remarquable enfilade de chemins ruraux, certains faisant limite administrative, depuis Saint-Lubin par Orgie vers la Monjoie de Nourray et passant en lisière est de Saint-Amand. De là vers Villeporcher et Saunay. On pouvait donc aller de Vendôme à Tours, par plusieurs chemins probablement plus mauvais l'un que l'autre. nous n'y pouvons voir de la grande communication. Et nous verrons plus loin qu'il y avait d'autres routes, notamment par Montoire, ce qui, tenant compte de la sinuosité du chemin précité, n'était guère plus long, et devait être plus sûr.

Si l'on considère le Vendôme primitif, autour de Saint-Martin et Saint-Pierre-Lamotte, sa ceinture de murs du XIII^e siècle, on voit que cette ville n'a pas été fondée sur le passage d'une voie préexistente ; qu'au contraire, on a tracé après coup des routes pour la desservir. Et cela explique le tracé absurde de notre Nationale 10, qui arrive sur le Pont-Chartrain pour ressortir par la Porte Saint-Georges, au prix de deux angles aigus honnis des usagers de cette route si fréquentée.

Nous le répétons, il y avait d'autres voies pour aller à Tours, et le meilleur pouvait être par Montoire : nous reviendrons sur ce sujet.

(1) Rep. p. 96 (E église Huisseau), p. 137 (Marcilly), p. 157 (Villera-ble) : il ne donne pas de précision.

ROUTES DE VENDÔME A BLOIS

Blois n'était pas plus que Tours une ville des plus intéressantes pour les Vendômois, et les relations étaient souvent peu cordiales. Il n'est guère, avant le temps moderne, de grande communication ; mais des chemins, qui ne sont plus aujourd'hui que des alignements de caractère rural, quand ils n'ont pas disparu.

D'abord, partant du haut de Saint-Lubin vers Sainte-Anne, non suivant notre D. 16 mais, comme porte Cassini, par l'église de cette commune très dispersée, un ancien chemin de Crucheray qui traverse le fond de Tarché. Laissant ensuite à droite la route de Pray, *Pereium*, nom ancien et d'Herbault, notre vieux chemin court par Migneray, Grand-Bennes et traverse Landes : chemin bien restitué par l'Abbé Plat (1), dont le passage à Landes a été reconnu par A. Couette (2) qui rapporte le nom local « Chemin des Romains ». Florance (3) l'a suivi ensuite jusqu'à Blois : c'est, dit-il, une voie antique, bordant à l'ouest le bois de Saint-Bohaire et traversant la Sourdière, large de 3 m. 6 en encaissement. La voie passe à l'Ardoise pour entrer à Blois, rue des Gallières.

Un autre chemin précède l'actuelle N° 157 : celle-ci est l'arrangement, selon le programme des routes royales, de la viabilité préexistente donnée par la carte de 1718. Le vieux cadastre porte ce chemin à droite de la nouvelle route et l'appelle « chemin de Blois », il fait limite communale jusqu'après le ravin de Villemalin, et nous pensons le retrouver aux Murats. De Pétigny (4) le signale bordé de restes gallo-romains, notamment à Villebazin. Certainement cette route passait au Breuil, et plus loin contre le beau dolmen de la Chapelle-Vendômoise — que notre vieil historien du XVIII^e siècle croyait construit par le comte Foulques, alors qu'on le prit pour limite entre Vendôme et Blois.

Mais le chemin le mieux apparent du Moyen-Age s'offre à l'est. Partant en bout de la voie antique, par laquelle commence notre exposé, il traverse le Bois de Brulaine pour atteindre Coulommiers par le plus court tracé. Il fait ensuite limite communale, va sur Selommes : en cette vieille localité il est rejoint par la route que nous avons citée « de Fréteval à Blois », venant du val de Loir par Villetrun. La

(1) G. Plat, *Soc. Sciences et Lettres Loir-et-Cher*, 14 nov. 1937.

(2) Couette, *Revue du Loir-et-Cher*, 15 avr. 1890.

(3) Florance, XIX p. 254.

(4) *Cit.* p. 84.

route est décrite par Florance (1), à travers le Bois de Fréchines, d'où elle sort par un encaissement ayant la largeur médiévale ; l'auteur a vu un reste de pavage. Ensuite, de Siany à Marolles, hameau à ne pas confondre avec la commune voisine, pour franchir la Cisse près du débouché de la Grande-Pierre sur un remblai, qu'on avait pris pour digue antique d'un étang. C'est ici près du site préhistorique de Vitain. Par Villebarou la route arrive à Blois.

*
**

Nous allons maintenant considérer les routes qui ne passent pas à Vendôme, mais à proximité, et intervenant dans notre viabilité.

ROUTE D'ORLEANS A TOURS

Les auteurs admettent en général comme de haute ancienté la voie directe d'Orléans au Mans, doublant celle qui passe par Vendôme. C'est de nos jours réalisé par le branchement, sur la N° 155, de la N° 826 qui va, par Ouzouer-le-Marché vers Morée et Fréteval, continue par Epuisay pour rejoindre la N° 157. Cette route est de la fin du XVIII^e siècle : quant à l'état antérieur, les auteurs se sont mépris.

A commencer par De Pétigny (2), quand il fait remonter aux Romains le tronçon d'Orléans à Morée par Ouzouer, et parle de restauration nécessaire de cette voie en déplorant que ce ne soit pas fait. Double erreur : d'abord cette route n'a rien de romain, le passage était naguère par Marchenoir et non par Ouzouer. Et cette route par Ouzouer qu'il réclame à grand cri, elle fût entreprise dès 1779 (3), elle figure sur la première carte d'Etat-Major et l'on y circulait alors qu'il écrivait.

Du secteur suivant, de Fréteval à Epuisay, les auteurs proclament une antiquité qui est illusoire, et voici une autre erreur : Soyer dit que cette route « est indiquée sur la carte de Cassini et porte encore dans le Vendômois le vocable Chemin de César ». La confusion est grossière : il s'agit de la route par Châteaudun et Vibraye, qui passe plus au nord. Cette erreur commise par l'éminent archiviste est curieuse,

(1) P. 238 ; XVII p. 301 et XVIII p. 387.

(2) Cit. p. 73.

(3) Soyer, p. 39. Bouton, p. 181, donne une date antérieure.

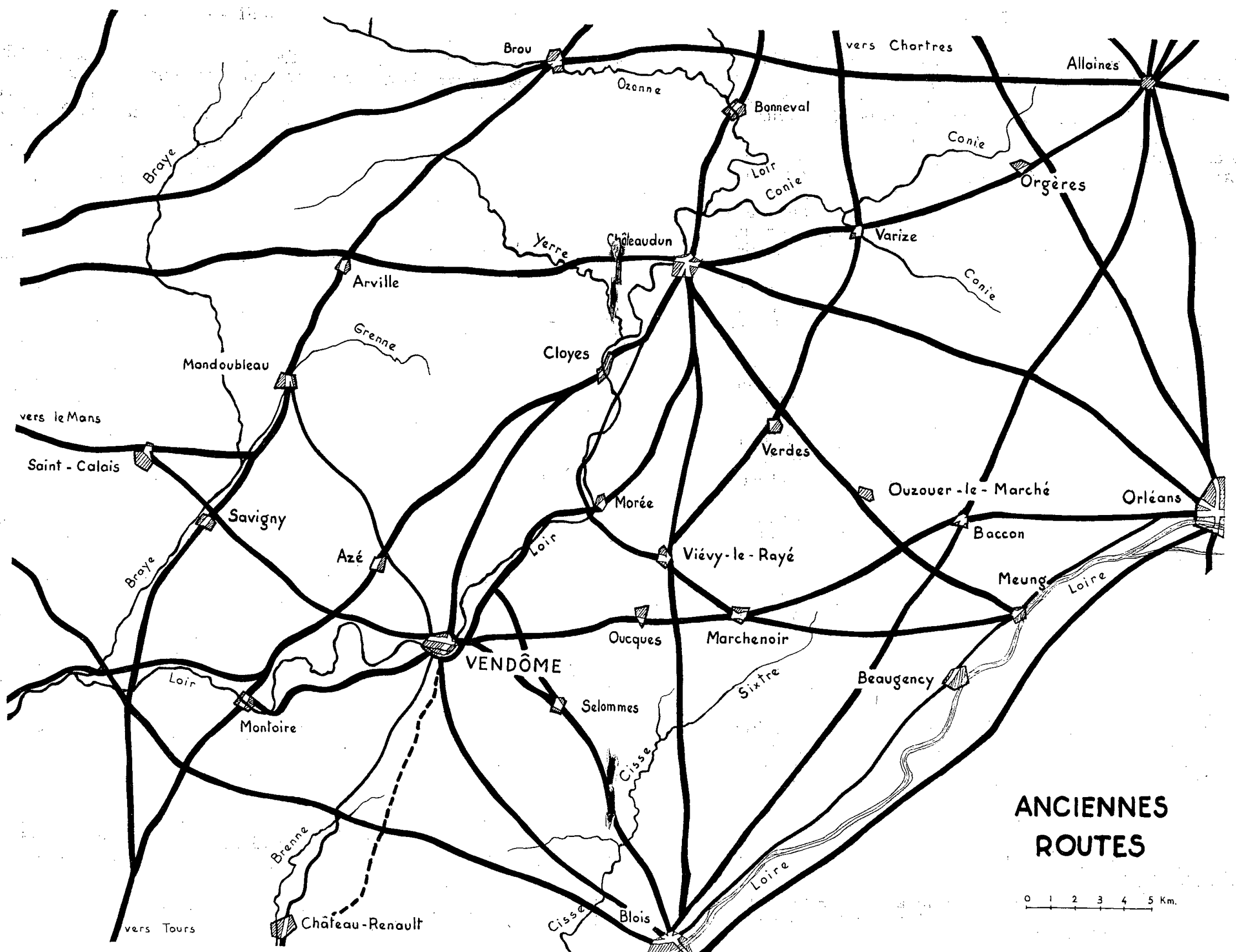
c'est la seule de cette taille que nous ayons rencontrée dans son œuvre. Nous ne sommes aucunement convaincu de l'ancienneté de route entre Fréteval et Saint-Calais. Il faut dissocier les éléments de cette « voie d'Orléans au Mans ».

D'Orléans à Fréteval. — Cette route paraît établie, mais de tracé naguère très différent. Venant d'Orléans par la route de Vendôme, que nous avons suivie en sens contraire la route arrive à Marchenoir ; elle bifurque ici, à droite sur Saint-Léonard, puis continue vers la Pagerie, arrivant devant les buttes de Saint-Mandé, une vieille forteresse au sud de Viévy-le-Rayé qui fût, dès l'Antiquité, une forteresse redoutable (1). Elle croisait ici la voie antique de Chartres à Blois, puis repartait au nord-ouest, près d'une autre forteresse, pour aller vers la vallée du Loir. De Pétigny lui fait traverser le Bois des Thesnières, il cite un empièchement difficile à retrouver dans la pierraille qui couvre souvent le sol de ces lieux. Sans prétendre qu'elle soit antique, nous pensons suivre une vieille route, partant des lisières S.-W. de Viévy et passant par les points 141 et 151 de l'Etat-Major, laissant les Gats à sa gauche pour suivre quelque temps la D. 19 en faisant limite communale, puis continuer avec celle-ci et prendre la descente du coteau à 500 mètres sud-ouest de Morée : cette descente se fait par un chemin de caractère médiéval à travers le bois, coupant la route de Fréteval juste devant l'ancien Gué de Saint-Lubin qui, nous l'avons dit, est remplacé par le pont allant de Morée à la gare. On est à l'intersection de notre précédente route de la vallée du Loir, et la suite de la présente se confond avec elle au travers de la plaine de Fréteval.

On avait donc une liaison routière d'Orléans et aussi de Meung, plus tard de Beaugency, avec une partie de la vallée du Loir qui était des plus peuplées, et en même temps la plus proche. Cette liaison se suffit à soi-même, sans autre. C'est cette route, devenue impraticable, qui a été remplacée au XVIII^e siècle par une autre ayant même origine et même aboutissement, mais tracée de l'autre côté de la Forêt de Marchenoir.

Entre Fréteval et Sargé. — La voie de Vendôme remontant avec le Loir conduit au carrefour de Fontaine, actuellement croisement de la N^o 826 qui va sur Epuisay rejoindre la route 157 du Mans. Cette disposition, nous l'avons dit, date de la fin du XVIII^e siècle : a-t-elle été précédée par une dispo-

(1) J. de Saint-Venant, S.A.V. 1889 p. 15. Florance, XVII p. 297, XVIII p. 357, XIX p. 254.



sition routière conforme ? On l'a dit, et même parlé de voie romaine, mais nous avons vu qu'on a fait confusion avec une authentique passant plus au nord. En fait les seules observations positives sont les suivantes, dues à Gervais Launay (1) et depuis répétées sans critique.

La première : « traversant la vallée » au sud de Busloup, ce serait à Pont-l'Ane, où Neilz (2) fait passer une route, qui peut être la desserte de l'important prieuré de Busloup.

La seconde au Rouillis, commune de Rahard : voie « antique... passant à 50 mètres au sud de l'église » et contre un château du Moyen-Age décrit par l'auteur, ce qui autorise une voie d'accès particulière.

La troisième à Danzé, croisement de voies dont l'une se dirigeait sur Vendôme : nous pensons que l'autre est la route de Cloyes à Montoire par la vallée du Boulon, Danzé étant une localité reconnue antique.

Sans dénégation formelle, nous ne tenons pas établi que ces témoins soient d'une route ancienne venant de Fréteval, selon le tracé actuel. Ce dernier tracé n'est pas sensiblement plus court que la vieille route passant par Vendôme et le Gué-du-Loir, il n'y avait pas d'avantage pour aller d'Orléans au Mans (3). Par contre, en quittant cette vieille route de Vendôme, par Marchenoir pour tirer sur Morée — et c'est ce que veulent les auteurs — on allonge plutôt.

Enfin, en allant à la vallée de la Braye, à Sargé ou Savigny, nous trouvons des routes anciennes *allant au Mans*, notamment la *Via variciacesnis* : elles s'expliquent entièrement par la desserte de localités qui prenaient le Mans pour métropole ; et de l'autre côté, ces routes mènent naturellement à Vendôme. De telles considérations ne sont pas preuve, mais justification de notre hypothèse.

En résumé, ne voyant sur aucune carte du XVIII^e siècle qu'il y ait une branche de Fréteval à Savigny ou Sargé, et ne trouvant aucune indication positive, nous admettons que cette route par Fréteval n'existait pas. Qu'il y avait, d'une part, une branche détachée de la route Orléans-Vendôme vers Fréteval ; de l'autre, des routes de Sargé et Savigny au Mans, sans liaison directe d'un bout à l'autre. Une telle liaison n'a été effectuée que tardivement.

(1) Launay, *Rep.* p. 70 (Busloup), p. 84 (le Rouillis), p. 71 (Danzé). *A.F.A.S.* XIII p. 743, 1884.

(2) *S.A.V* III p 105

(3) Le gain de distance au profit de la route actuelle par Fréteval. est dû pour beaucoup aux détours qu'on a imposé à l'ancienne route, par Beaugency et par Epuisay.

ROUTE DE CHATEAUDUN ET CHARTRES A BLOIS

Nous mentionnons seulement cette route passant à 20 kilomètres à l'est de Vendôme. Une branche venant de Châteaudun, et la principale route venant de Chartres par Varize se réunissent à Viévy. Celle-ci est une vraie voie romaine, désignée comme telle sur les cartes.

Elle se dirige au sud, coupant l'ancienne route Vendôme-Orléans à 2 km 5 E. d'Oucques et allant sur Pontijou, d'où Blois en passant un peu à l'est de la route actuelle. Sa description est donnée par De Boisvillette et par Florance (1).

ROUTE DE CHATEAUDUN A MONTOIRE ET TOURS

Cette route, venant de Châteaudun par Cloyes, nous apparaît comme ayant été importante au Moyen-Age, la plus importante parfois de Paris à Tours. D'ailleurs elle subsiste à travers le Vendômois.

Route de Cloyes à Montoire. — Cette route figure telle sur la carte de Cassini et sur une carte anonyme vers 1750 (2), alors que celle-ci ne porte qu'un petit nombre de routes. Elle prend la suite de la route venant de Châteaudun, passe à la Ville-aux-Clercs, à Danzé et suit le Boulon jusqu'au Gué-du-Loir ; elle se prolonge par le tronçon décrit ci-dessus, de ce lieu à Montoire par la droite du Loir. Son unité paraît avoir été reconnue, les Ponts et Chaussées l'ont en entier comprise comme D. 24 du Loir-et-Cher, le branchement de la Ville-aux-Clercs sur Vendôme étant une autre route, D. 141. Cette route du Boulon nous apparaît comme ayant été, à certaine époque, la principale voie d'accès du pays à l'ouest de Vendôme, alors qu'on atteignait cette ville en descendant le Loir : c'est après coup qu'on le fit avec la déviation de la Ville-aux-Clercs, pour revenir ensuite, comme nous avons vu, au passage de Pezou.

L'ancienne route de Cloyes à Montoire passe donc par

(1) De Boisv, p. 196. - Florance, XIX p. 220.

(2) « Gouvernement de l'Orléanois », Archives du Loiret V-II. Cette carte est singulière, postérieure à 1743 car Montoire y est nommé Queront ; les routes royales y restent très incomplètes.

l'Estriverde et Beaufou et arrive à la Ville-aux-Clercs : un peu avant, la Grande et la Petite Borne, ces noms sont significatifs, nous ne savons il est vrai de quoi. Entre les deux, un chemin vieux part à droite, il se montre bien à sa descente sur la Thomasserie, 500 m. au nord du village, avec la largeur médiévale et l'empierrement dégradé des routes abandonnées. A l'origine donc on devait laisser la Ville-aux-Clercs sur la gauche. Nous n'avons pu ensuite distinguer la vieille route de l'actuelle, les chemins possibles ont été empierrés de neuf et non reconnaissables. En admettant qu'on ait maintenu l'ancien tracé, la route arrive sur la droite du Boulon sans avoir à le franchir, elle coupe le ruisseau de Mazangé à 200 m. nord de la Bonaventure pour enfiler le chemin de Montoire précédemment décrit. C'est un point important, outre le manoir célèbre il y a, du côté gauche du Boulon, l'emplacement d'une maladrerie (1), et ce paraît jalonner une route naguère importante. La suite nous est connue, jusqu'à Montoire.

La route de Tours. — Venant de Chartres, même de Paris, on atteint Montoire par une route reconnue et certainement ancienne. Le Loir franchi à Montoire, on trouve à la suite une autre route, c'est aujourd'hui la D. 116 L.-et-Ch. et la D. 47 I.-et-L., allant aux Hermites et la Ferrière. Fait singulier, cette route est sur la carte de Delisle et pas sur celle de Cassini : il s'agit donc d'un vieux chemin abandonné, perdu même et rétabli à une date récente. Mais ce chemin passait à côté de Chenusson vers l'ouest, où ne passe plus la route actuelle, et rattrapait ensuite celle de l'Angennerie pour arriver à Tours, par Saint-Symphorien.

Les auteurs admettent plus ou moins explicitement cette route, mais ils ont surtout noté que vers la Ferrière elle en reçoit une autre plus occidentale, et sans doute très ancienne car elle ne figure sur aucune carte, son tracé est le plus souvent perdu. Venant de Chartres par Brou, à travers le Perche elle passait à l'ouest de Trôo où elle était dite « Grand Chemin de Paris » (2), passait le Pont d'Artins et le Gué de la Barre près Croixval (3). C'était une route Paris-Tours, qui ne paraît pas notablement plus longue que les autres.

(1) J'ai naguère visité ce lieu sous la conduite de G. Renault qui avait fait quelques fouilles.

(2) De Pétigny, p. 88, p. 232, p. 360. Bouton, p. 174, p. 184.

(3) Florance, XIX p. 230 - De Pétigny, *cit.* Launay, *Rep.* p. 32. R. De Saint-Venant, *Dict.* à l'art. Ce pont était très ancien, il fut ruiné en 1555 après une crue.

ROUTES D'ARTINS ET MONTOIRE A BLOIS

La *Via turniacensis* qui, venant du Mans par Sougé passait également par le pont d'Artins pour arriver à Ternay. La suite a été reconnue par A. Motheron (1) qui a sondé de vieux empièvements, pas larges il est vrai, de cette voie donnée comme antique, passant 2 km S.-E. de Saint-Arnoult et à Villethiou. La suite est admise par Gombergean et Saint-Lubin vers Blois. Cette route n'existe plus depuis longtemps.

Elle a été remplacée avec détour par Montoire. Delisle trace celle-ci par Lavardin, Sasnières et Ambloy, puis Saint-Amand et Herbault : c'est, aux petites déviations près, la D. 108. Il semble qu'elle ait été précédée d'un chemin qui escaladait les Réclusages, avec le caractère médiéval pour atteindre Sasnières. Deux lieux sur ce tracé portent le nom : l'Etre. Rien de tout cela ne figure sur Cassini.

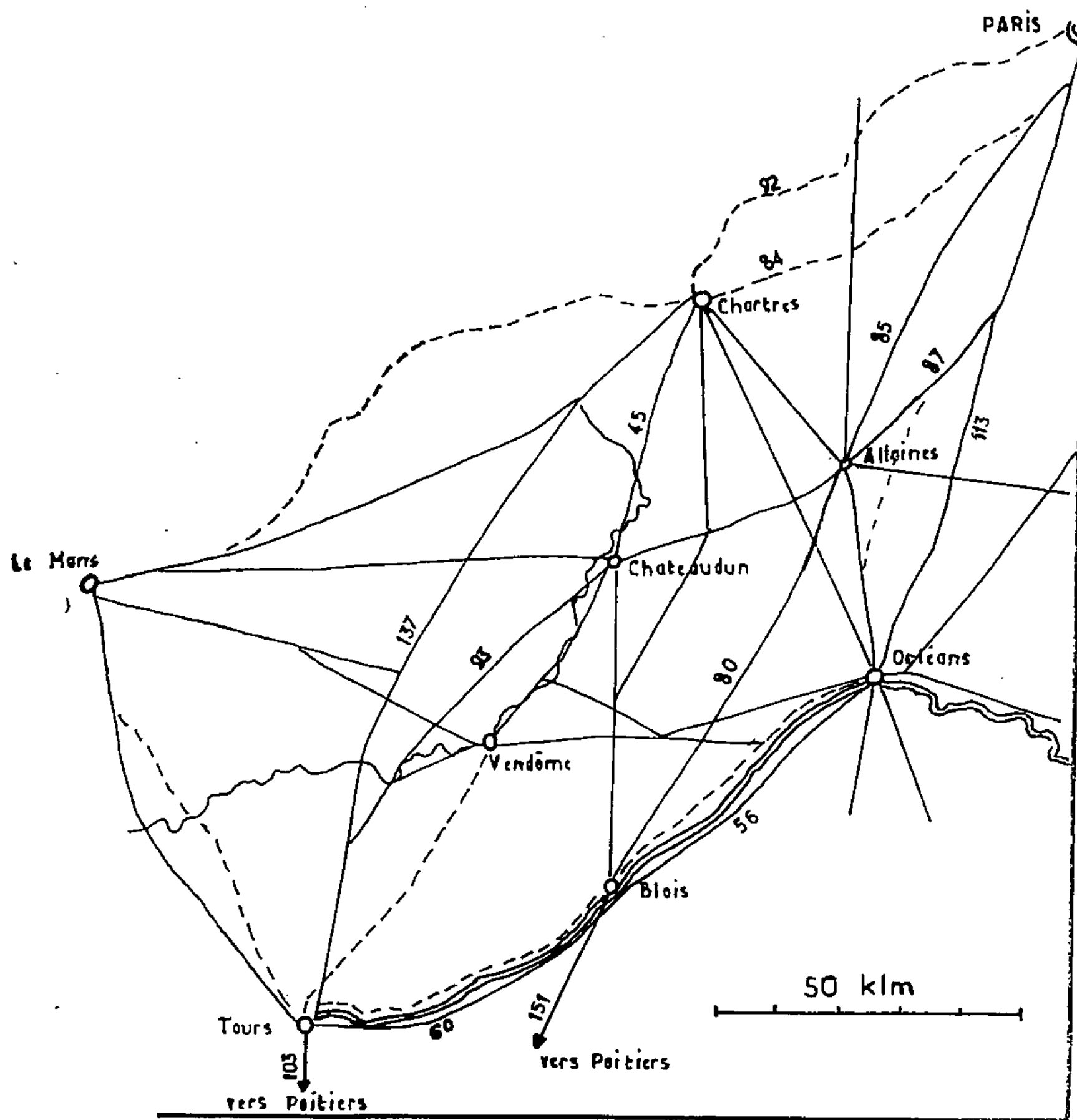
*
**

Résumant toutes ces données et considérations, nous voyons autour de notre ville un réseau routier répondant aux mêmes besoins que de nos jours, mais avec bien de la variante. Il s'agissait de communiquer avec les villes environnantes : liaison plus ou moins directe Chartres-Tours, donnant accès du Nord de la France vers le Sud-Ouest et l'Espagne ; liaison Orléans-le Mans, allant aux pays de l'Ouest : le Moyen-Age ajouta l'importance d'une route vers l'Anjou. Ces liaisons passaient soit par Vendôme, soit par ses environs les plus immédiats, elles ont bien entendu varié au cours des temps. Le XVIII^e siècle, en créant les routes royales, apporta une amélioration essentielle, et le réseau actuel en est l'application : alors, la route de Chartres à Tours prend une prééminence croissante. Telle est la situation, à la veille d'un remaniement de notre viabilité.

On y est tant habitué, qu'on imagine cette situation ayant été de tous temps. Racontant un miracle fait par Saint Martin entre Tours et Chartres, De Pétigny (2) ne conçoit pas que

(1) A. Motheron, *S.A.V.* 1959, p. 39.

(2) Simon, *Hist. Vend.* III, p. 13. De Pétigny, p. 110 : « A Vendôme, pendant 1500 ans (*sic*) les pères ont montré aux enfants la place où le saint s'était arrêté, les ormes qu'on disait avoir remplacé celui qui avait ombragé sa tête. Cette place est celle où fut élevée la première église » : celle-ci sous le vocable du saint. Nos vénérables auteurs tombent dans le roman historique.



Chemins entre Paris et Tours, Poitiers

Distances kilométriques entre localités.

ce pût être ailleurs qu'à Vendôme. Or, nous ignorons ce qu'était cette ville dans le iv^e siècle, et s'il y passait une route. Bien d'autres localités ont de meilleurs titres à revendiquer ce miracle.

Ces routes ont pris de l'importance à partir du x^e siècle, avec l'afflux des voyageurs allant à Saint-Jacques en Galice, les pèlerins de Compostelle ; et au xii^e avec la prééminence prise par Paris sur toutes les autres villes du royaume. On pouvait en réalité prendre plusieurs routes, de longueurs assez peu différentes pour qu'on ne s'en souciât point. Nous inscrivons des longueurs sur une petite carte, cela suffira pour éclairer le lecteur. Ce sont, de l'est à l'ouest :

1°) La voie romaine donnée par l'Itinéraire et par la Table de Peutinger, elle suit la vieille route d'Orléans et passe sur la rive gauche de la Loire, car la rive droite ne fût en état que bien plus tard. Cette route, un peu détournée, n'est pas sensiblement plus longue que la N° 10.

2°) La voie romaine venant de Beauvais, que nous suivons avec De Boisvilette (1) par Meulan, Jouars qui est l'antique *Diodurus*, le Perray, Ablis et Allaines. Ici, nœud routier antique considérable, où se joignaient deux routes venant de Paris. Ensuite, c'est à travers la Beauce le « Grand chemin de Blois » (2), en entier maintenu mais à l'état rural ; après avoir été, au moins jusqu'au xv^e siècle, la route de grand parcours (3). Arrivé à Blois le voyageur pouvait gagner Tours ; ou bien, par Montrichard et Loches, aller droit sur Poitiers ; et c'est le plus court chemin de Compostelle, en venant de Paris.

3°) La route de Chartres, jusque durant le xvii^e siècle, passait par Limours ; elle pouvait, passant ou non par Châteaudun, être continuée sur Blois, et la suite comme ci-dessus.

4°) La route continuant par Châteaudun, puis, laissant à gauche des chemins de Vendôme, se dirigeant par Montoire sur Tours ; décrit ci-dessus.

(1) De Boisv., p. 231-232. L'auteur n'interprète pas comme nous faisons la localité du Perray.

(2) Florance, p. 265. Soyer, p. 85. Cette route figure ès-qualité sur les nouvelles cartes au 50.000ème.

(3) En 1468, Dunois mourut près de Paris : son cortège prit route par Etampes sur le Puiset, qui est à une demi-lieue d'Allaines. Après rassemblement, il s'achemina par Saint-Péravy-la-Colombe (*Columna*, borne-frontière) pour prendre, sans doute à Cravant, un embranchement de Beaugency. Caffin de Mèrouville, Le beau Dunois et son temps, 1960, p. 443.

5°) De Chartres encore, par Brou le « Grand chemin de Paris » que nous avons cité, passant au pont d'Artins et rejoignant la route précédente pour aller à Tours.

L'abbé Plat (1) fait cette remarque à propos du passage du Nord vers l'Espagne, qu'en 981 il n'était que de voie romaine. Laquelle ? Nous en reconnaissons deux ou trois, aucune ne passe par Vendôme. Et dans la réalité, la voie par Blois et Loches, dite « voie consulaire » qui ne traverse ni Vendôme, ni Tours, apparaît la plus courte.

Il n'en est pas moins certain que bien des pèlerins voulaient passer par Vendôme, où les attirait le prestige de la Trinité ainsi qu'une organisation hospitalière, ceci d'ailleurs bien après cette date de 981. Par où allaient-ils ? Nous avons fait des réserves sur la viabilité de la route de Vendôme à Tours, durant le Moyen-Age : nous croyons plutôt que, prenant notre quatrième route on se déroulait après Châteaudun, pour reprendre l'itinéraire en allant de Vendôme sur Montoire. Cela n'allongeait que de cinq kilomètres.

CONCLUSION ET RESUME

Dès l'occupation romaine, le Vendômois possédait des voies répondant aux mêmes besoins qu'aujourd'hui. Allant du Nord au Sud-Ouest, avec l'axe Chartres-Tours, on traversait nos environs ; allant du Centre vers l'Ouest, de Bourges par Orléans, Blois ou Tours pour se rassembler au Mans, on passait par le site de Vendôme.

Ces voies ont d'abord subsisté, au Moyen-Age en se dégradant ; puis réparées à largeur réduite et complétées de liaisons soit vers l'Anjou, soit vers Blois ; les chemins vers Chartres se sont multipliés et remplacés l'un l'autre.

Au temps moderne, de ces routes ont été reprises et élargies, puis le XVIII^e siècle a créé les routes royales, qui sont à peu de choses près devenues nos routes nationales. Le même principe de viabilité subsiste, l'implantation ayant passablement changé : il n'est quasiment pas de nos routes qui se superpose à une voie antique. Mais des tronçons qui étaient bien alignés ont été remplacés par de la route sinueuse, incommode. Notre viabilité en souffre, et l'on est maintenant obligé de la reprendre à grands frais.

(1) Notre-Dame-de-Vendôme. Cité par Florance, XIX p. 229.

LA DÉCOUVERTE

D'UN INSTRUMENT DE MUSIQUE ANCIEN

A. PHILIPPE

Nous avons découvert ce curieux instrument chez un brocanteur, aux environs de Quiberon. Il était en haut d'une étagère, pêle-mêle avec des assiettes poussiéreuses et des vieux journaux. Nous n'avons vu d'abord que la tête, et, en le dégageant, nous pensions à un instrument breton, sans doute à cause du petit chapeau rond. Lorsque nous l'avons eu entre les mains, deux choses nous ont frappés : l'élégance de l'ensemble de l'instrument et, ce qui était bien plus affligeant, l'état dans lequel il se trouvait. Il était entièrement décollé. Les tables et les éclisses ne se tenaient plus que par un endroit. Le manche était rentré à l'intérieur de la caisse. Le tout gris de poussière. Les souris y avaient même fait leur nid...

Nous avons hésité longtemps, puis nous l'avons remis sur son étagère, parmi la vaisselle. A l'époque, nous ne connaissions absolument pas les instruments de musique anciens. Celui-ci nous donnait bonne impression quant à l'ancienneté. Le mauvais état dans lequel il se trouvait nous faisait un peu peur. J'avoue que je ne croyais pas qu'il serait possible à mon mari de le réparer. Alors, nous sommes repartis sans l'acheter. Mais, après quelques kilomètres, nous avons fait demi-tour, et nous sommes revenus au plus vite. Je craignais qu'entre temps quelqu'un d'autre l'eut emporté. Heureusement non. Après plus ample renseignement d'ailleurs, le brocanteur nous apprit qu'il l'avait depuis deux ans. C'était un parisien de passage qui le lui avait laissé à vendre. Seul, un professeur de musique de Bordeaux l'avait un jour regardé, mais sans plus.

Nous sommes repartis, avec l'instrument cette fois, et la peur d'en perdre quelque morceau en route. Nous avons enveloppé le tout dans du papier d'emballage...

Dès cet instant, nous avons pensé que l'instrument était hors série, par sa forme d'abord, et parce qu'il était recouvert de basane noire, au lieu d'être verni comme le sont ordinairement les instruments à cordes. Il y avait une influence italienne très nette (incrustations d'os), comme on en trouve dans les cabinets Renaissance italienne.

Ici a commencé le jeu de patience : reconstituer l'instrument d'abord. On s'aperçut qu'il y avait douze cordes qui passaient sous la touche, et que les quatre autres étaient montées normalement comme sur un violon.

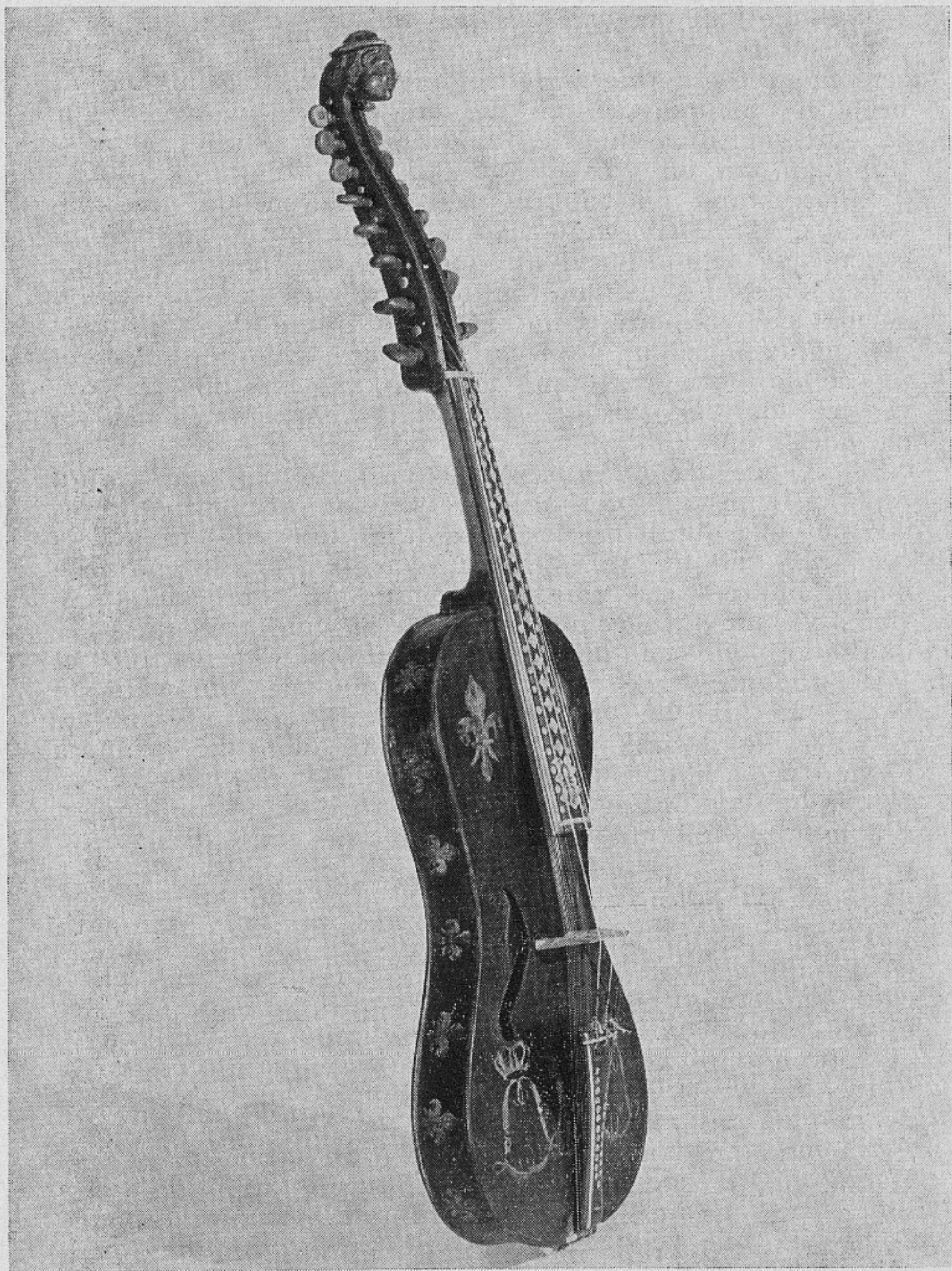
Était-ce une viole d'amour ? Voici ce qu'on appelle une viole d'amour (fig. 1). C'est un instrument plus gros qu'un violon. Les éclisses sont plus hautes (5 à 6 cm). La forme de la caisse est différente. Il y a 5, 6 ou 7 cordes supérieures frottées par l'archet, et autant de cordes sympathiques, c'est-à-dire de fines cordes métalliques qui passent sous la touche (fig. 2), et qui vibrent par sympathie, à l'unisson des cordes supérieures. C'était donc un instrument qui ressemblait à la viole d'amour, mais ce n'en était pas une.

A quelle époque attribuer cet instrument ? Quelques amis passionnés de choses anciennes l'ont vu alors qu'il n'était pas remis en état. Ils pensaient : XVIII^e siècle. J'allai voir M. Boris Lossky, conservateur du Musée de Tours. Mais la lutherie est un domaine bien particulier, et chacun me conseillait d'écrire à M. Dufourcq.

Cependant, la restauration de l'instrument était presque terminée. Le plus difficile avait été de recoller la basane qui était racornie. Avec une éponge humide, des épingles pour la tendre, un morceau de matière plastique pour protéger le bois, ... et beaucoup de patience, on arrivait à un résultat à peu près convenable. Il avait fallu aussi redonner leur galbe aux éclisses, refaire la partie supérieure du chevalet et la barre d'harmonie. C'étaient heureusement les seules choses qui manquaient. La barre d'harmonie est une petite baguette de bois qui renforce la table supérieure (fig. 3).

Il ne restait plus qu'à recoller l'ensemble. Avant de le faire, nous sommes allés voir M. Martin-Demézil, directeur des Archives à Blois, pour lui demander son avis sur le parchemin qui était collé à l'intérieur sur les deux tables, en contrebalancement de la basane.

A l'aide d'une lampe à rayons ultra-violets, M. Martin-Demézil examina ce parchemin, qui se révéla être un fragment d'acte notarial en français du XVII^e. Il y avait aussi un



Le « Violon d'amour »

fragment d'étiquette sur lequel on put déchiffrer «gn...y, 1638 ». Le tout manuscrit également. Ce devait être le nom d'un luthier, mais retrouver un nom lorsqu'on en possède seulement les dernières lettres, c'est bien difficile. On me prêta un dictionnaire des luthiers en deux volumes, que je feuilletai entièrement en m'arrêtant sur tous les noms se terminant par un y. Sans résultat...

Entre temps, l'instrument était remis en état avec les conseils de M. Chipault, ancien luthier, qui n'exerce plus son métier depuis quelques années, mais demeure toujours à Vendôme, et nous rendit grand service en la circonstance, surtout pour remettre l'âme en place. L'âme d'un violon est un simple tourillon de bois, mais doit être correctement placée de façon à soutenir les deux tables à l'endroit où la pression des cordes est la plus importante, sous le chevalet.

Je m'étais décidée à écrire à M. Dufourcq, sans grand espoir. Je pensais que ce devait être un monsieur très occupé qui n'aurait pas le temps de s'intéresser à cela. Très occupé, il l'était et il l'est toujours, mais il prit le temps de me répondre. L'instrument lui paraissait très beau et curieux. Ce pouvait être un ancêtre de la viole d'amour, puisque la grande vogue de cet instrument se situe entre 1680 et 1725. Quelque temps après, M. Dufourcq me demandait de venir à la Chapelle du Château de Versailles. Il présenta ce violon à la Société des Amis de l'Orgue, ainsi qu'à ses élèves, réunis là pour écouter M. André Marschall sur le très bel orgue de Clicquot. La décoration de ce violon laissait supposer en effet qu'il revenait là dans son cadre d'origine.



Laissant la partie lutherie de côté, parlons ici des recherches concernant l'ornementation : fleurs-de-lys sur les éclisses ; les deux L entrelacés, monogramme de Louis XIV, et couronne royale sur la table supérieure ; écusson de France surmonté de la couronne royale et encadré de 6 drapeaux blancs, sur la table du fond.

Cet instrument a donc appartenu à un musicien du Roi. Mais à quelle époque et à quel orchestre ? Les fleurs-de-lys sont larges et rappellent par leur forme bien plus l'époque Louis XIV que l'époque Louis XIII. Et pourtant il y avait cette date : 1638.

Sous les rayons ultra-violets étaient apparues des traces de recharges d'une teinte rappelant le bleu de Prusse, et ceci sous chaque motif. Y avait-il une décoration antérieure

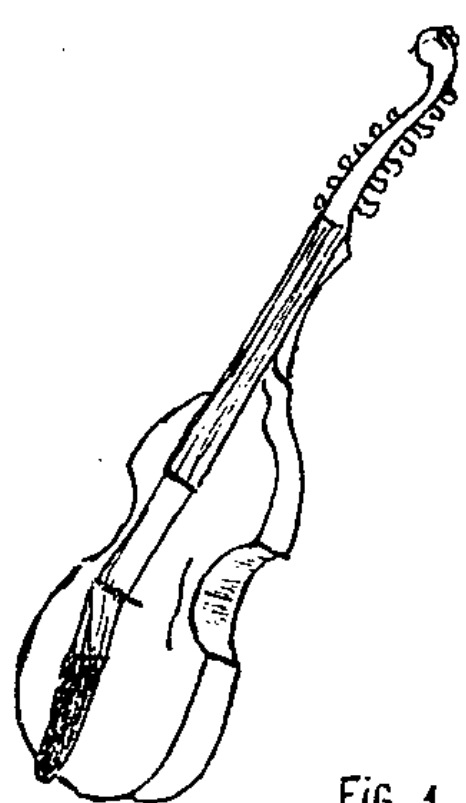


Fig. 1

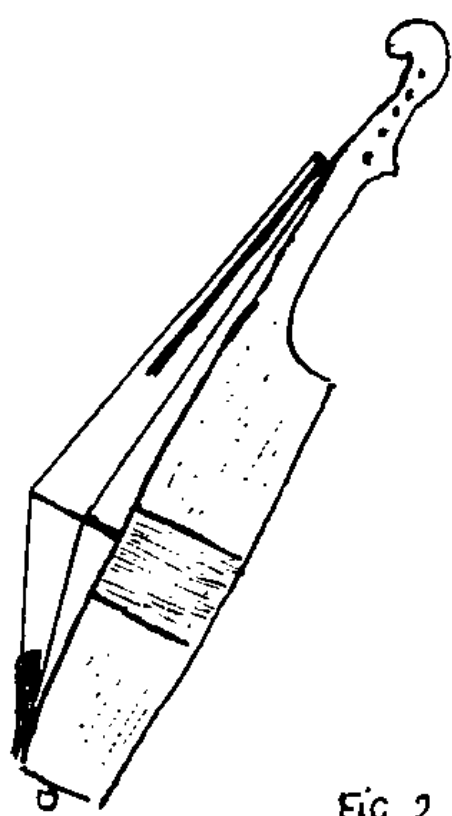


Fig. 2

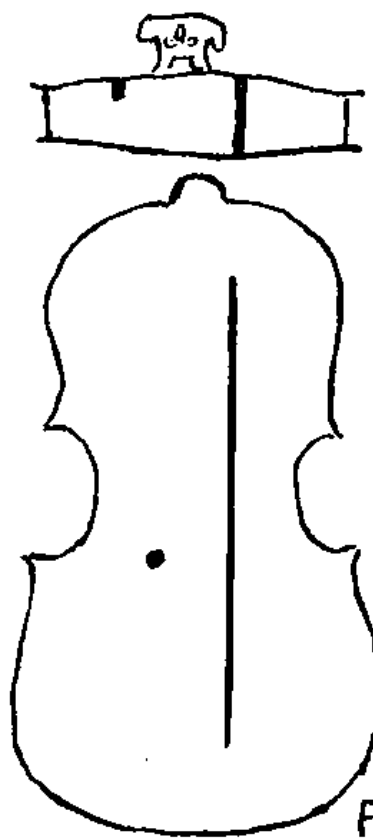


Fig. 3

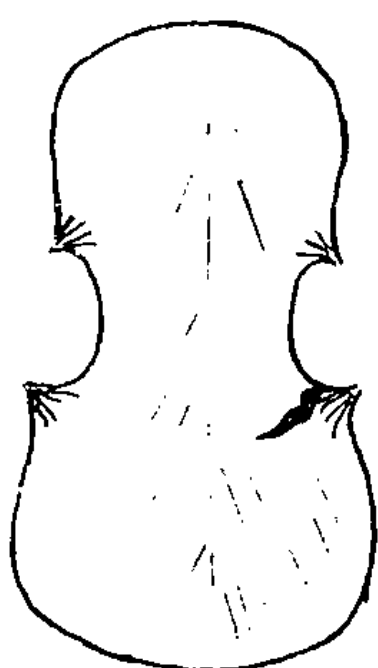


Fig. 4

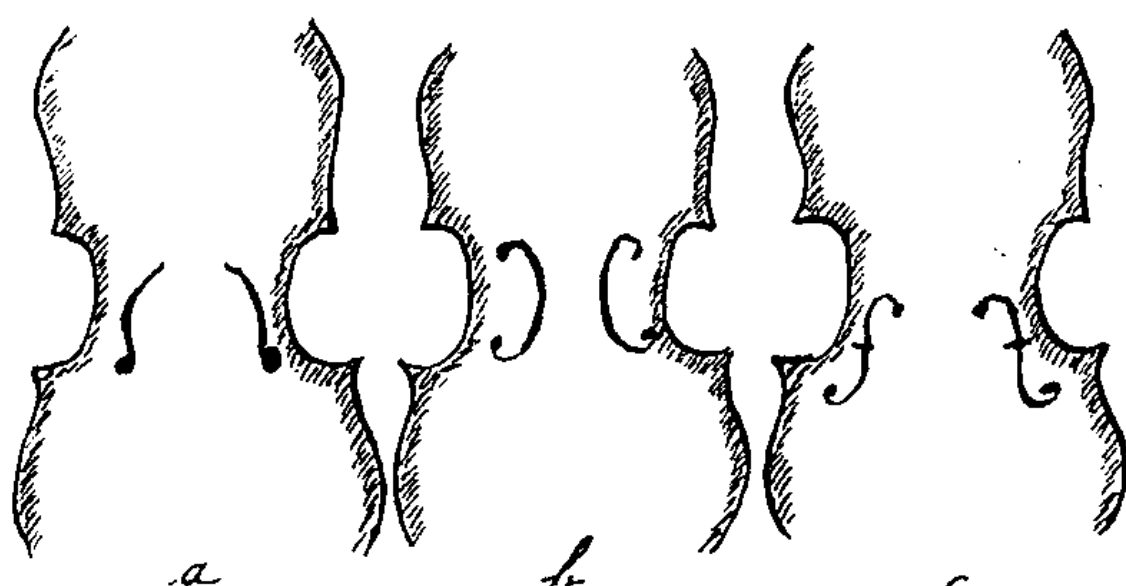


Fig. 5

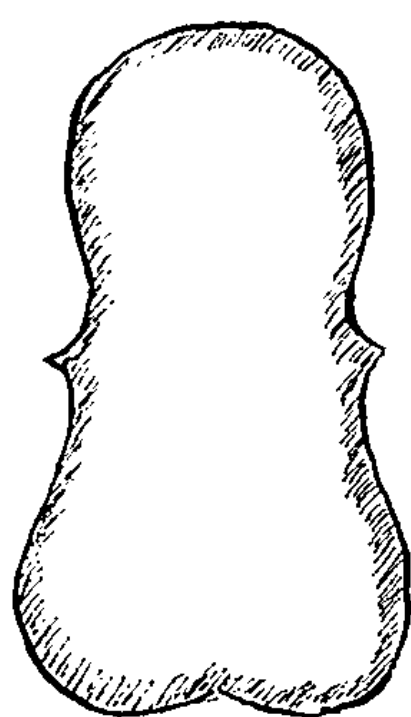


Fig. 6

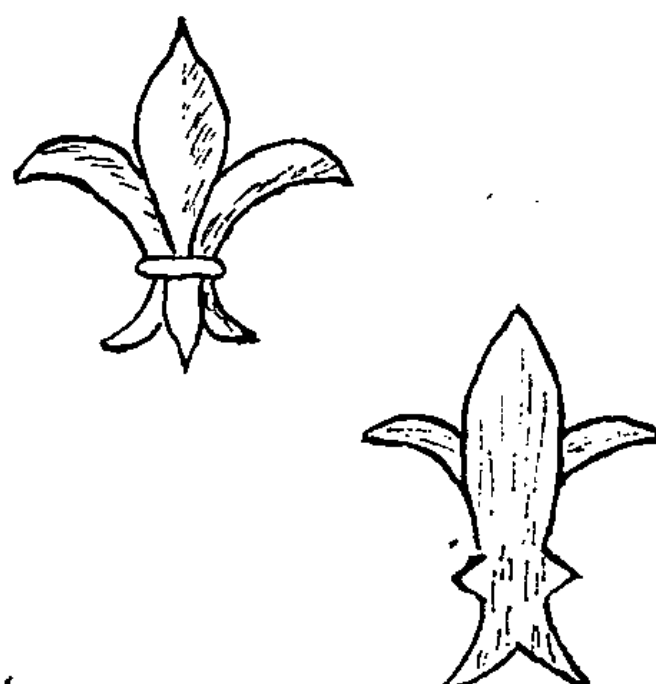


Fig. 7

à celle qui était maintenant visible ? Les radiographies de tableaux sont devenues choses courantes. Je m'adressai donc au Laboratoire du Louvre. Mme Hours, directrice de ce laboratoire, ne pouvait rien faire. Il ne lui est pas permis de radiographier des objets appartenant à des particuliers. Ce fut le D^r Hébert qui se chargea de ce travail, bien particulier, il faut l'avouer. Et je tiens à l'en remercier ici. Le résultat fut négatif. Il n'y avait aucune autre décoration.

Donc, il faut admettre que la caisse de l'instrument, primitivement, était entièrement noire. D'après plusieurs personnes très qualifiées pour en juger, ces ornements sont à dater de 1690-1700.

A quel orchestre rattacher cet instrument : orchestre de la Chambre du Roi, orchestre de l'Ecurie du Roi, ou orchestre des Invalides ? L'écusson très droit et les drapeaux peuvent le laisser supposer.

M. Dufourcq vous parlera tout à l'heure de ces musiciens.

Revenons à la partie lutherie. Sur la recommandation de M. Dufourcq, j'allai voir plusieurs luthiers, et leur demandai leur impression. Avec de légères variantes, tous pensaient à peu près la même chose : caisse plus ancienne que 1638, certainement milieu xvi^e, tête du début xviii^e. L'un d'entre eux trouva le nom du luthier dont nous avons quelques lettres sur le fragment d'étiquette. J'appris ainsi qu'il y avait plusieurs dictionnaires des luthiers, plus ou moins complets !...

Il s'agissait de Castagnery Gian Paolo, luthier italien originaire de Crémone, et qui vivait à Paris au milieu du xvii^e. Ce n'est pas un grand nom de la lutherie, mais c'était, à l'époque, le meilleur luthier de Paris. Il a daté ses instruments 1638 et 1663. Ce sont des violons de faible ampleur, ce qui est le cas ici. Mais il n'est pas question pour lui de violons sans coins (coins d'un violon : fig. 4).

Bien sûr, on pourrait penser qu'il s'agit d'une caisse de vièle ou de viole dont on aurait diminué la hauteur des éclisses afin de la ramener aux proportions d'un violon. Mais les contre-éclisses sont semblables en haut et en bas. Les contre-éclisses sont semblables en haut et en bas. Les contre-éclisses sont de petites baguettes de bois qui renforcent le collage à cet endroit... Si l'instrument avait été diminué en hauteur, elles ne seraient pas semblables. Il a donc eu, dès l'origine, les proportions d'un violon, mais d'un violon sans coins.

Reprenant l'historique des instruments à archets, on constate que, jusqu'au xvi^e siècle, pour les violes, il n'y a pas de

principes bien établis. Les formes et le nombre de cordes ne sont pas fixés.

Gaspara da Salo (milieu du xvi^e) semble être le créateur du violon, dont les caractéristiques sont : quatre coins, quatre cordes, et des ff (fig. 5, c) à la place des cc (fig. 5, b) que l'on trouve sur les violes. Ici, ce sont des flammes (fig. 5, a) comme sur la plupart des violes d'amour. On connaît pourtant de lui quelques instruments à deux coins (fig. 6).

Ce luthier fit son apprentissage à Brescia, puis vint à Crémone. Or, Castagnery, dont nous parlions tout à l'heure, est originaire de Crémone. Là, plusieurs hypothèses. Ou bien Castagnery, lorsqu'il vint en France, début xvii^e, amena avec lui ses outils, des fournitures, et des instruments en cours de fabrication, et il termina ce violon vers 1638. Ou bien, l'instrument a été simplement réparé par Castagnery à cette date. De toutes façons, ce violon a dû être fait en France puisque le manuscrit utilisé en contrebalancement de la basane, dont je vous ai parlé, est en français du xvii^e. Et la basane a été collée à l'origine. Il n'y a trace d'aucun vernis sur le bois de l'instrument. Autre particularité, ce bois n'est pas du sapin ou de l'érable, comme on emploie ordinairement pour violons et violoncelles, mais du noyer.

La touche et le cordier sont en palissandre incrusté d'os. Là, une fleur-de-lys florentine bien différente de la fleur-de-lys française (fig. 7). Castagnery a peut-être ramené touche et cordier d'Italie et les a adaptés sur ce violon.

Avec les cordes sympathiques, nous abordons le point le plus discuté.

La grande période de la viole d'amour se situe fin xvii^e - début xviii^e. Cependant, le principe de résonance des cordes par sympathie a été appliqué très tôt, d'abord dans les pays d'Orient.

L'utilisation de ce procédé en Europe est attribuée à un certain Daniel Farrant, peu après 1600, qui était violiste à la cour du roi James I^{er} d'Angleterre. Ce musicien aurait adapté sur les violes ce procédé vu sur certains instruments venus des Indes orientales anglaises. La Compagnie des Indes est fondée en effet à la fin du xvi^e siècle.

Il reste très peu d'instruments de cette époque montés avec des cordes sympathiques (à peine une dizaine d'après l'Encyclopédie de Lavignac). Ces instruments avaient de nombreuses cordes sympathiques (10 à 15) alors que les violes d'amour du xviii^e n'en ont pas plus que 6 ou 7.

A l'origine d'ailleurs, les violistes qui utilisèrent les cordes sympathiques firent monter ces cordes sur leurs instruments d'une façon toute provisoire, afin de ne pas avoir à changer le manche et la tête.

C'est peut-être ce qui s'est passé pour ce violon. Il y a trace (sous le cordier) d'une pièce, un morceau de cuir rapporté. Ce ne peut être un coup, un accident, car le bois est intact à l'intérieur.

Les cordes sympathiques partaient probablement de là, pour passer ensuite sous la touche et se fixer sur le manche, d'une façon que nous ignorons bien sûr, puisque ce n'est pas le manche de cette époque-là. Peut-être par des carrés métalliques en guise de chevilles. Cela tenait moins de place. j'ai vu une viole d'amour montée de cette façon.

Ce système ne devait tout de même pas être très pratique. Ce qui expliquerait qu'au début du XVIII^e on ait changé manche et cheviller pour les remplacer par ceux-ci, spécialement conçus pour 4 cordes supérieures et 12 cordes sympathiques.

En résumé, je crois que l'on peut affirmer ceci. Sur une caisse ancienne (peut-être milieu du XVI^e), Castagnery a travaillé en 1638, en y adaptant manche, cordier, et peut-être les cordes sympathiques. Puis, fin XVII^e - début XVIII^e, il a été remonté ce manche et cette tête. De cette époque date- raient également les ornements.

Il reste que cet instrument est à peu près unique par sa forme de violon sans coins. Il existe un alto de Guarneri qui a cette forme et quelques autres instruments (XVII^e s.) au Musée de Bruxelles.

Les instruments décorés sont aussi très rares. Et le fait qu'il soit recouvert de basane a surpris luthiers et historiens de la viole et du violon. Aucun d'entre eux n'a signalé quelque chose de semblable.

Pour terminer, je tiens à dire que si j'ai pu faire ces recherches, je le dois surtout à M. Dufourcq qui m'a conseillée et m'a ouvert bien des portes. Grâce à lui j'ai pu entrer en contact avec les luthiers, les conservateurs de Musée, les historiens du violon, tant en France qu'à l'étranger. Je tiens à lui exprimer ici toute ma reconnaissance.

NOTES

sur un " VIOLON D'AMOUR "

NORBERT DUFOURCQ

Je me permettrai d'attirer votre attention sur quelques points qui viendront compléter ce que vous a dit d'excellente manière Madame Philippe au sujet du « violon d'amour » qu'elle vous a présenté. Peut-être serai-je amené à formuler ici quelques hypothèses. Si nous ouvrons les théoriciens du xvi^e ou du début du xvii^e siècle, nous trouvons toujours une discrimination entre instruments *nobles ou bas* et instruments *non nobles ou hauts*. Parmi les instruments nobles, je découvre les violes, les flûtes à bec ou traversières, les orgues. Parmi les instruments non nobles, les sacqueboutes, trombones, trompettes, hautbois, et les violons. Faut-il s'en étonner ?

Philibert Jambe de Fer écrit en 1557 à Lyon : « Le violon est fort contraire à la viole. Il est en forme de corps plus petit, plus plat, beaucoup plus rude en son. Nous appelons violes celles desquelles les gentilhommes, marchands et autres gens de vertu passent leur temps. L'autre sorte s'appelle violon, et c'est celui duquel on use en danseries communément et à bonne cause, car il est des plus faciles d'accorder pour ce que la quinte est plus douce à ouïr que la carte (*sic*). Il est aussi plus facile à porter, c'est chose fort nécessaire même en conduisant quelques noces. Il se trouve peu de personnes qui en usent, sinon ceux qui en vivent pour leur labeur. Fi les violons et vivent les violes ».

J'ajoute ici qu'à l'origine — c'est-à-dire tout au cours du xvi^e siècle, depuis François I^{er} jusqu'à Henri IV — ces violons propres à « sonner » des danses faisaient partie de l'*Ecurie*. N'est-ce pas assez dire le dédain dans lequel on les tenait, à

côté des instruments à vent ? Ce n'est que sous Louis XIII (vers 1620), qu'ils passeront à la *Chambre* du roi et feront partie des Vingt-Quatre Violons du prince.

Si maintenant nous interrogeons l'ami de Descartes, de Titelouze, le correspondant de Huyghens, c'est-à-dire ce minime, le Père Mersenne, qui, né à quatre-vingts kilomètres d'ici, publie en 1636 son *Harmonie universelle*, nous relevons dans son ouvrage les lignes suivantes : « Ceux qui ont entendu les vingt-quatre violons du Roi avouent qu'ils n'ont jamais rien ouï de plus ravissant ou de plus puissant ; de là vient que cet instrument est le plus propre de tous pour faire danser, comme on expérimente dans les balets et partout ailleurs. Or, les beautés et les gentilleses que l'on pratique dessus sont en si grand nombre que l'on le peut préférer à tous les autres instruments, car les coups de son archet sont si ravissants que l'on a point de plus grand mécontentement que d'en entendre la fin, particulièrement lorsqu'ils sont mêlés des tremblements et des flattements de la main gauche qui contraignent les auditeurs de confesser que le violon est le roi des instruments ». Un grand changement s'est donc opéré dans le goût du public concernant le violon, en 1556 et 1636.

Constatons d'autre part qu'il semble toujours avoir existé, à toute époque de l'histoire de la musique, et pour quelque instrument que ce soit, deux types : un modèle que l'on répète à satiété, car il a donné satisfaction ; et un instrument d'expérience dont on améliore — ou transforme en pensant améliorer l'ensemble — telle ou telle partie. Ces instruments d'expérience appartiennent à des théoriciens, des amateurs, gens du monde, ou acousticiens, parfois à de véritables musiciens. Que sont ces instruments, sinon des outils complexes qui empruntent tel détail à des instruments d'une même famille, ou tel élément apparemment différent ? des modèles complexes dont les transformations se font peu à peu au cours d'une ou de deux générations : lutherie de qualité, qui n'a jamais servi, je pense, à la musique savante ?

A la période qui nous occupe, j'aperçois au moins trois pays qui utilisent les violes et les violons : la France, l'Italie, l'Angleterre. Ce dernier paraît être avant tout le pays de la viole : viole de grande qualité, qu'elle a fait venir d'Italie ou de France, ou qu'elle a fabriquée chez elle. Cet instrument aux éclisses hautes, à la table bombée, à la touche enrichie de sillets et monté de six à sept cordes principales, est doté de cordes sympathiques qui enrichissent de leurs harmoniques

les sons fondamentaux, afin de rendre ceux-ci plus moelleux, plus chauffés, plus humains.

Le violon, monté à quatre cordes, avec éclisses moins hautes, boîte moins bombée, paraît au xvi^e siècle en Italie, signalé qu'il est à Crémone, Brescia, Bologne, mais aussi en France — à Paris notamment — ainsi qu'a eu le mérite de le démontrer, il y a une quinzaine d'années, François Lesure, en sa thèse de l'Ecole des Chartes.

Voilà bien les deux types d'instruments qui paraissent utilisés en France sous les Valois.

Les violes constituent une famille groupant des dessus, ou sopranos, ou pardessus de violes ; des altos, ou tailles ; des ténors ; des basses ou violes de gambe (celles-ci se jouent entre les genoux ; la *pique* n'a pas encore vu le jour). Il existe de même pour les violons, des dessus, des quintes, des altos, des tailles ou ténors, des basses de violons (ou basses de procession). Ce sont les Anglais qui ont peut-être porté, d'abord, le jeu des violes au plus haut point de perfection ; puis vinrent Français et Italiens. Ce sont les Italiens qui semblent avoir d'abord pratiqué le violon avec le plus d'art ; puis vinrent les Français et les Anglais.

Je ne serais pas étonné que les violes, si prisées des Anglais au début du xvii^e siècle — soit sous le règne de Charles I^{er}, qui avait épousé la fille d'Henri IV — trouvent en France un terrain de large diffusion, à l'heure où la cour de Louis XIII entretenait des relations suivies avec celle de Londres. Nous savons que la reine d'Angleterre a fait venir à Londres ses musiciens français. Faut-il rappeler le voyage de notre André Maugars dans l'île ? Comment ne pas croire aux échanges entre Londres et Paris, pour les violes comme pour les violons ? Si le roi d'Angleterre, à l'image de son royal beau-frère Louis XIII, se pique un jour d'avoir aussi sa « Bande de Violons », il est à présumer que Paris fit accueil aux violistes anglais : d'où la grande école de violistes français qui va désormais s'enrichir des noms de Louis Couperin, Hotman, Sainte-Colombe, des œuvres de Moulinié, de Machy, etc.

C'est l'heure, vers 1650-1670, où s'organisent, par la volonté du jeune roi Louis XIV, toutes les institutions musicales de France. Voici d'abord la musique de l'Ecurie, qui groupe trompettes et timbales, petits et grands hautbois, musettes, cornemuses, cromornes, trompettes marines et violons à tout faire. Voici, non loin, les musiciens de la Chambre avec, au premier chef, les Vingt-Quatre Violons (les meilleurs du royaume, ceux-là), les flûtes, les luths, les théorbes. Voici enfin la Chapelle, avec ses soixante chanteurs, ses pages, ses

chapelains, ses organistes, ses basses de violons, ses cornets encore... Je pense qu'à cette époque, tous les instruments sont construits en France, du moins en Ile-de-France. Certains, qui ont grande renommée, viennent d'Italie, Crémone ou Brescia. Mais il arrive aussi qu'un luthier italien s'installe chez nous pour y construire, y vendre des violons « alla maniera italienne ».

C'est le cas de l'instrument qui nous réunit ce soir. Il ne s'agit sans doute pas d'une création de la part d'un Italien, mais d'une transformation. A la lumière d'une étude attentive, il apparaît bien que nous avons affaire à un violon — sans coins — dont la caisse remonte au temps d'Henri III, et qui a été transformé quant à la touche incrustée de fleurs de lys à la mode florentine par le luthier italien Castagnery, dont le nom se trouve inscrit sur une étiquette collée à l'intérieur de l'instrument (1638). Mais ce violon a subi, semble-t-il, une seconde mutation, le jour où un autre luthier — français ? — a disposé douze cordes sympathiques sous les quatre cordes touchées par l'archet. Voici donc les hypothèses que l'on peut formuler sur ce « violon d'amour ». A quel moment l'instrument a-t-il reçu sa présentation actuelle ? Peut-être dans les dernières années du xvii^e ou les premières du xviii^e, époque du début de la littérature des violes d'amour (avec cordes sympathiques)...

Ici, une remarque s'impose. Madame Philippe nous a dit que cet instrument était rehaussé de fleurs de lys et d'une panoplie de drapeaux reliés par une médaille du collier de Saint-Michel. C'est donc qu'il a appartenu à un musicien du roi : un violoniste de l'Ecurie ou de la Chambre ? Nous ignorons le nom de son heureux possesseur. Mais à quelle date ces peintures ont-elles été appliquées à la basane qui recouvre la caisse ? Nous ne saurions le dire. Des spécialistes parlent du dernier quart du xvii^e siècle.

Ce « violon d'amour » chante avec une sonorité séduisante et mystérieuse. On ne pense pas qu'ainsi transformé, il ait été aux mains d'un simple violoniste appartenant à une bande, mais aux mains d'un virtuose. Quelques notions supplémentaires porteront-elles ici un éclairage nouveau au problème qui nous réunit ? Jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, on ne connaissait que des groupements de violonistes, des collectivités, des « associations » dites de « symphonistes », qui participaient aux bals, banquets de noces ou donnaient quelques aubades propres à faire danser. Groupements de luthistes, de flûtes à bec, de violes, de hautboïstes répondent à des groupements de violonistes, à celui notam-

ment qui devait participer, en 1581, au *Ballet comique de la Reine*. Le soliste n'apparaît jamais sous Louis XIII, ou fort rarement (luth, guitare). Le soliste, vers 1640-1650, fait une timide entrée comme chanteur, joueur de luth, joueur de viole ou claveciniste. Sous Mazarin, des concerts s'organisent en privé à Paris. On invite les amateurs à venir entendre les premiers virtuoses. Virtuose de la voix comme Anne de La Barre, de la viole comme Hotman, du violon comme Lazzarini, Dumanoir...

Il est bien évident qu'en présence de cet instrument unique nous restons un peu sur notre soif. A quel Dumanoir a-t-il appartenu ? A-t-il été aux mains d'un violoniste encore plus célèbre, relevant des Vingt-Quatre Violons du roi : un Anet, un Duval, un Rebel ? Nous ne pouvons que... rêver en retournant dans nos mains ce précieux corps sonore. S'il existe à Londres une viole de gambe marquée au nom du « Sieur de La Lande », le célèbre surintendant de la Chapelle auquel elle aurait appartenu, je ne connais, pour ma part, aucun « violon royal » dans les collections publiques ou privées. D'autre part, la couleur appliquée à la basane — un bleu de Prusse — paraît aujourd'hui trop foncée, les ors des fleurs de lys trop délavés pour qu'une date puisse être avancée concernant ces peintures, qui rappellent étrangement celles du buffet d'orgue royal de la Chapelle Saint-Louis du Prytanée Militaire de La Flèche.

Finalement, il ne m'étonnerait pas d'apprendre que cet instrument a été entre les mains d'un virtuose des dernières années du règne de Louis XIV ou du début de la Régence : un des Vingt-Quatre Violons, fier de se faire applaudir sur un violon transformé, à l'image des violes d'amour, en « violon d'amour » propre à faire chanter ces premières sonates françaises écrites à l'imitation des sonates à l'italienne de Corelli ; les cordes sympathiques de l'instrument assuraient à son jeu un moelleux, une sonorité chantante autant que prenante, qui venait atténuer ou tamiser quelque peu ce que pouvait avoir de trop incisif ou présent l'éclat d'un violon ordinaire.

(Suivait l'audition de deux pages de Dornel et Couperin, due à Mme Nicole Lepinte.)

Les origines vendômoises de La Bruyère

RAYMOND COUALLIER

« *Il descendait — c'est La Bruyère, le célèbre moraliste du XVII^e siècle — il descendait d'un fameux ligueur qui, dans le temps des barricades, exerça la charge de lieutenant civil.* »

Voilà donc ce que nous dit l'abbé d'Olivet dans son Histoire de l'Académie Française, et si je m'en tenais là je n'aurais pas aujourd'hui à vous parler des origines vendômoises de l'auteur des *Caractères*.

Quand on évoque l'existence d'un personnage qui vivait il y a trois cents ans, on est tenu, vous le savez, à beaucoup de circonspection dans les propos qui, au cours de ces trois cents années, furent tenus sur son compte. On sait, par exemple, qu'il ne faut pas accepter sans contrôle tout ce que dit d'Olivet sur les académiciens du siècle précédent. La phrase que je viens de citer peut ne rapporter qu'un « on-dit » sans consistance. C'est en parlant d'elle, pourtant, que Jal, l'auteur d'un précieux dictionnaire de biographie et d'histoire, et Servois, qui mit au point la belle édition des Œuvres de La Bruyère, dite des Grands Ecrivains, entreprirent leurs recherches. Ils n'eurent pas de mal à relever les noms de ces fameux ligueurs La Bruyère, tant dans les livres d'Histoire que sur les registres de l'Etat Civil du vieux Paris, registres qu'hélas nous ne pouvons plus consulter puisqu'ils disparurent dans l'incendie de l'Hôtel de Ville en 1871. Aussi, pensez à la joie de Jal quand, après des mois de recherches, il découvrit que le fils de Mathias de La Bruyère, le fameux ligueur, s'appelait Guillaume. Guillaume de La Bruyère, on le savait, était le nom du propre grand-père de notre illustre écrivain.

Ces ligueurs La Bruyère, le père et le grand-père, trop compromis, avait fui à l'étranger lors de l'entrée d'Henri IV à Paris, et tous leurs biens avaient été confisqués au profit du Trésor royal. De leur fils Guillaume, on perdait la trace

et on ne la retrouvait qu'en 1601 au moment de son mariage avec une jeune bourgeoise parisienne.

Son contrat de mariage, première pièce de conséquence dans le dossier de famille de notre écrivain, présente une particularité curieuse : alors que les témoins de la jeune fille sont tous de ses parents, ceux du futur sont dits seulement « de ses amis ». Et quels sont les noms de ces amis ? : Oudineau, Peschart, Doré, Le Breton, du Tertre : noms qui ont une saveur de terroir percheron, et qu'on retrouve facilement sur les registres des paroisses autour de Mondoubleau.

Un deuxième fait aurait dû aussi alerter nos biographes : comment ces ancêtres parisiens, riches, commerçants, possesseurs d'immucbles urbains et de biens aux environs de la capitale, avaient-ils pu posséder des terres dans le Vendômois ? Car, de ces terres, l'une d'elle figurait en effet dans l'héritage dont bénéficia notre auteur, après la mort de son oncle, le riche financier. C'était Romeau, ou plutôt, comme je le crois après l'abbé Chambois (dont le souvenir est cher à notre Société), « les Romeaux », à la limite des communes de Choue et de Souday.

Voilà donc deux objections qu'on pouvait faire à ce qu'on avançait des origines parisiennes de La Bruyère. Sur la fin de sa vie, Servois revoyant sa notice biographique et la complétant, s'est fait, sans doute, ces objections, mais il était aveugle, âgé, et ne pouvait reprendre tout son travail. Il se contenta d'écrire : « *Les terres que possédait Guillaume de La Bruyère dans le Vendômois, ont-elles fait partie du douaire qu'obtinrent Guillaume et Marie, enfants de Mathias le ligueur exilé ? Il se peut... mais n'insistons pas ! A l'un des érudits du Vendômois, il appartiendra de dissiper toute obscurité.* »

Que n'avait-il accordé plus d'importance à ce que l'abbé d'Expilly écrit dans son Dictionnaire géographique, à l'article : Mondoubleau : « *Quelques habitants de cette ville en font la patrie de La Bruyère, mais il en était seulement originaire, et il n'y avait pas pris naissance.* » L'abbé d'Expilly écrivait ceci au début du XVIII^e siècle, et pour que les habitants de Mondoubleau se soient exprimé ainsi sur l'auteur illustre des *Caractères* quelques années seulement après sa mort, on peut croire que leurs propos recelait un fond de vérité.

L'importante étude que j'ai entreprise sur La Bruyère m'a conduit à consulter pendant plusieurs mois les registres anciens des paroisses de Mondoubleau, de Cormenon, de Choue, de Souday, de Saint-Agil, du Plessis-Dorin et d'Oigny, où les maires et les secrétaires de mairie m'ont toujours

accueilli avec la plus grande complaisance, ce dont je me plais à leur rendre témoignage.

Je n'ai pas trouvé la présence dans cette région du célèbre moraliste, qui n'a jamais fait montre de beaucoup d'amour pour la campagne et la province, mais mes longues recherches n'ont pas été vaines cependant, comme on va le voir. En passant, qu'il me soit permis de signaler qu'on peut voir, sur le registre des baptêmes de Mondoubleau de l'année 1638, la belle signature du père de notre auteur, Louis de La Bruyère. Il avait été choisi comme parrain d'une fille de Maître Daniel Hudan, notaire, et de sa femme Marguerite Brière... « La Bruyère », « Brière », ne trouvez-vous pas qu'il existe une curieuse similitude phonétique entre ces deux noms ? C'est que, en réalité, c'est le même. Seulement, prononcé comme il l'était dans le pays. Les curés qui tenaient les registres ne l'ont jamais écrit autrement, même celui de la paroisse Saint-Christophe-en-la-Cité, qui reçut sur les fonts baptismaux l'illustre Jean de La Bruyère, le 17 août 1645, car, en se nommant, le père et le parrain ne le prononcèrent pas autrement. La tante de l'écrivain signait toujours fort lisiblement : Louise de la brière.

Mais revenons à Guillaume, ce Janus au double visage, puisque le Guillaume de La Bruyère dont je veux vous entretenir n'est pas le même que celui dont font état les précédents biographes de l'écrivain.

Quand il se marie en 1601, sa fiancée était orpheline de père, c'est son tuteur, qui est aussi son beau-frère, qui signe le contrat. Il s'appelait Jacques Oudineau. Et voici qu'au cours de mes recherches à Souday et à Choue, j'ai retrouvé un Jacques Oudineau qui se marie en 1630 avec une fille du pays. On peut supposer, avec quelque vraisemblance, qu'il est le fils de l'Oudineau parisien. Et si on rapproche cela des noms des témoins à allure percheronne, dont j'ai parlé, il devient évident que le milieu dans lequel fréquentait notre jeune Guillaume était composé surtout de gens de la région de Mondoubleau venus se faire une situation dans la capitale. Et je me permets d'en déduire qu'il en fut de même pour lui.

Fils d'un « laboureur » (ce qui signifiait un paysan labourant une terre lui appartenant), susceptible de ne pas le laisser sans moyens d'existence, d'autre part, peut-être plus intelligent et ambitieux que ses frères et sœurs restés à la terre, il parvient à entrer au service de l'Evêque de Paris. (Paris n'était alors qu'évêché et dépendait de l'archevêché de

Sens). Il épouse une fille qui a du bien et achète une charge de Secrétaire de la Chambre du Roi.

A ce propos, on peut s'étonner que Servois et tous les biographes par la suite n'aient pas fait la réflexion suivante : cette charge, qui ne pouvait s'obtenir qu'avec l'agrément du roi, se peut-il qu'Henri IV l'ait accordée au fils d'un irréductible ligueur, qui avait refusé de faire amende honorable ? C'est invraisemblable.

Mais, je ne vous raconterai pas la vie de Guillaume de La Bruyère, les nombreuses requêtes qu'il présente au Parlement ou au Châtelet, et qu'on retrouve dans les énormes recueils poussiéreux conservés aux Archives Nationales, ses procès contre les voisins de ses terres de Choue ou de Souday, et sa triste manie de chercher chicane et de dépenser son avoir en exploits chez les procureurs et les huissiers ; vous saurez seulement qu'il meurt le vingt et unième jour de septembre 1650, en sa maison de la rue de la Bucherie.

Et c'est de ce moment que nous allons connaître la véritable identité du grand-père de La Bruyère.

C'est M. Jean Pommier, professeur au Collège de France, qui s'intéresse à mes travaux, qui m'aiguilla vers le Minutier Central, où sont rassemblées maintenant toutes les archives des notaires de Paris. C'est là, parmi d'autres pièces dont j'ai donné l'indication et qu'on m'a recherchées, que j'ai pris connaissance de l'inventaire après décès de Guillaume de La Bruyère. Pièce capitale puisqu'est joint à l'inventaire lui-même un relevé de tous les papiers trouvés chez le défunt. Et voici le texte du premier de ces relevés qui sont au nombre de vingt :

« Hudan et Robion. Fait sur la minute originale d'un contrat en forme de transaction passé par devant Maistre Robion, notaire juré en la cour royale du Mans, le huitième jour d'août M^VIC six (1606) entre Messire Guillaume Bruyère, secrétaire de la Chambre du Roy, Jacques Bruyère, Etienne Marie et Jacquette Bruyère sa femme par lequel et par les droits et coutumes des dits, Jacques Bruyère, Estienne Marie et Jacquette Bruyère sa femme ont cédé et transporté au dit Guillaume Bruyère les droits parts et portions qui leur appartiennent des héritages dont jouissait défunt Léonard leur père, qui lui appartenaient tant de patrimoine que d'acquet aux lieux dits les Fleurières situé sur la paroisse de Vibraye et Estrivet situé sur la paroisse de Choue ». Tous ces Bruyère, et d'autres de leur parenté, je les ai retrouvés sur les registres de Choue et de Souday (à Vibraye, malheureusement, il n'y a aucun registre du XVII^e siècle). J'ai vu que Léonard, le

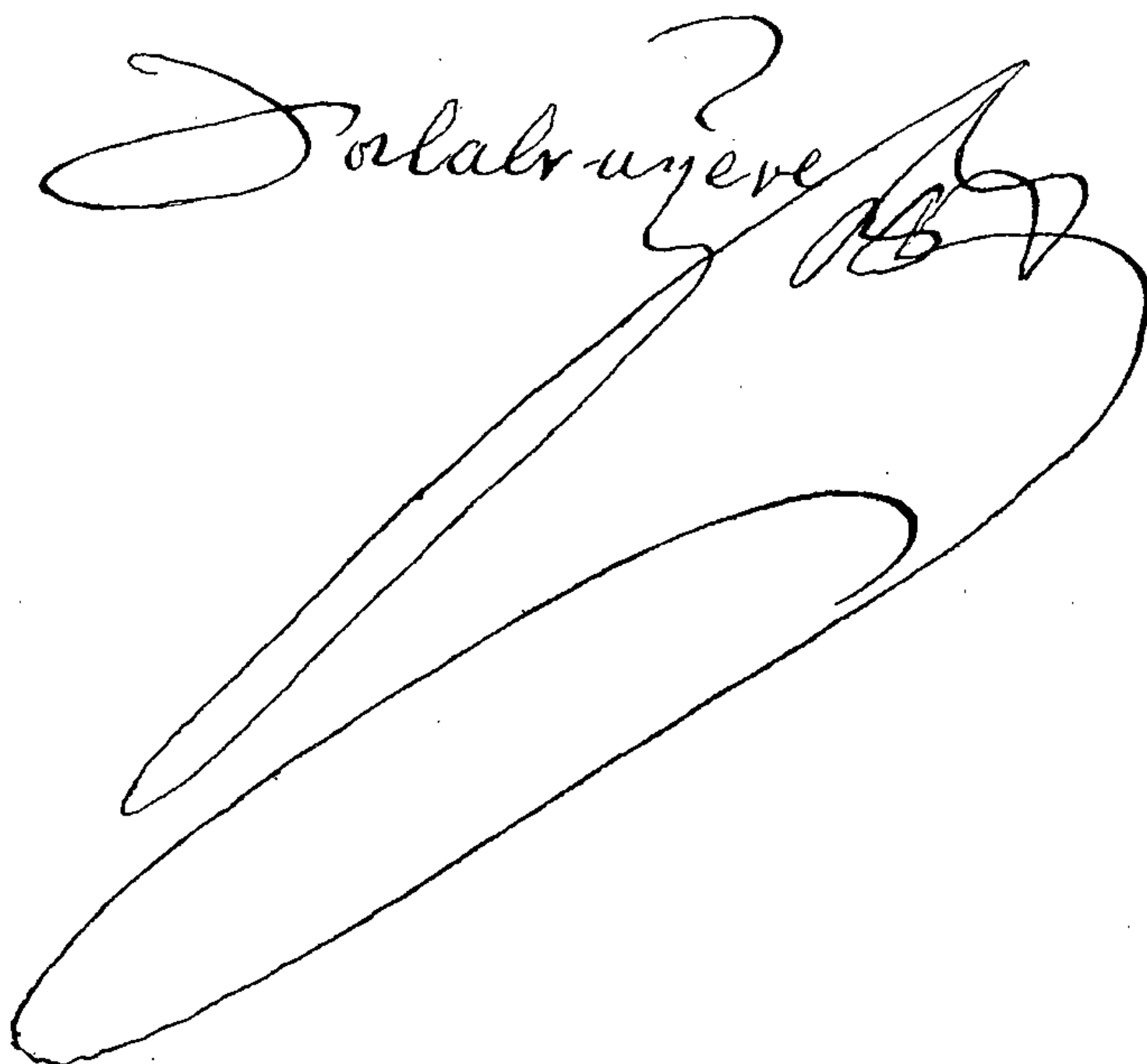
père, laboureur, possesseur de plusieurs biens, était mort le 23 avril 1605, l'année d'avant la transaction dont je viens de lire le texte. Et naturellement, toujours orthographiés « Brière » par le curé du lieu, puisque c'est ainsi qu'ils se désignaient. Ces registres paroissiaux de campagne sont d'ailleurs très incomplets, souvent difficiles à déchiffrer, mais combien intéressants !

Mais je vous entends, vous allez m'objecter que « Bruyère » tout court ce n'est pas « de La Bruyère ». Comment s'y tromper puisque sur l'extrait d'acte notarié que je viens de vous lire, ce Guillaume Bruyère est désigné comme étant Secrétaire de la Chambre du Roi, que nous savons que le grand-père de notre écrivain avait bien acquis cette charge, et que d'ailleurs sur d'autres actes de ce même relevé il se fait bien appeler « de la Bruyère » ?

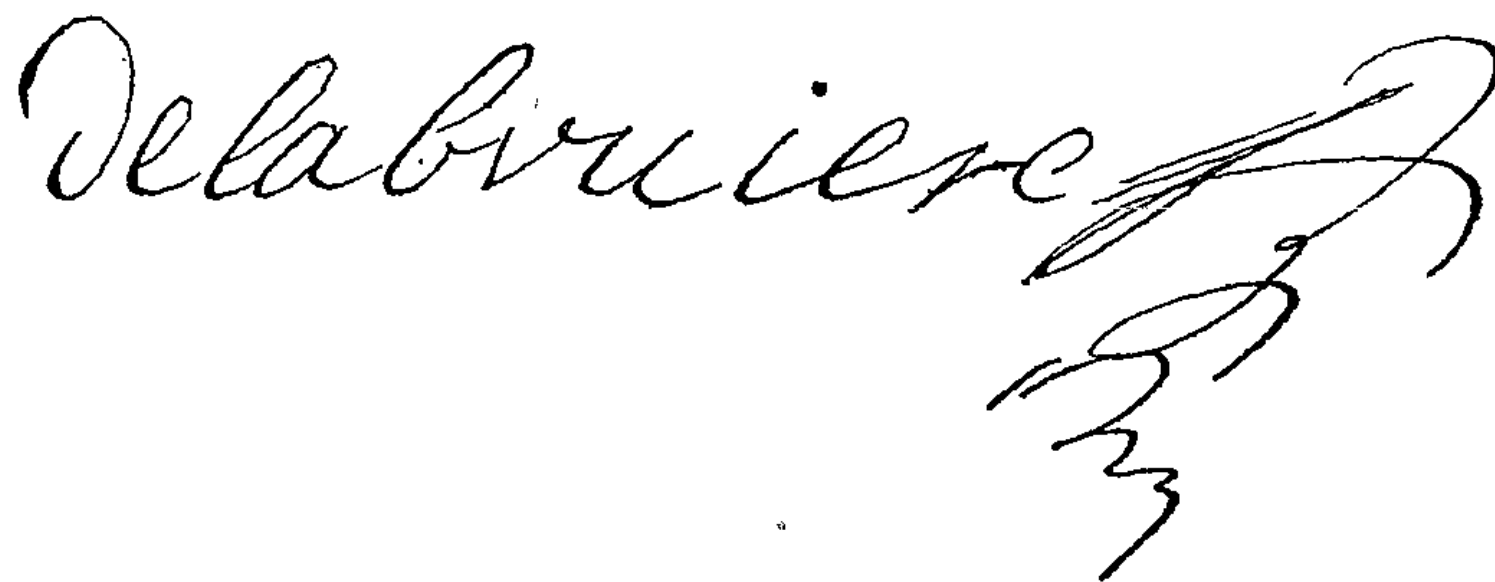
Il n'était pas rare d'ailleurs, en ce temps-là, qu'un roturier ayant acquis un peu de fortune et voulant être considéré ajoutât une particule à son nom. S'élevant dans l'échelle sociale le jeune Guillaume Bruyère avait dû trouver préférable de s'appeler « de la Bruyère ».

Les mairies de la région de Mondoubleau ne possèdent pas d'état civil remontant assez loin pour qu'on puisse y trouver mention de la naissance à Vibraye ou à Souday de notre Guillaume dans les dernières années du xvi^e siècle. Comment vint-il à Paris ? Y fut-il amené par Jacques de Vendômois, seigneur de Souday, d'Alleray et autres lieux, qui était lui-même gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi ? (Ce n'est qu'en 1611 qu'il sera assassiné à l'étang de Bois-Vinet.) C'est possible, ou bien encore alla-t-il rejoindre la petite colonie percheronne qui s'était cantonnée dans l'île de la Cité ou aux environs immédiats.

Peut-être, maintenant, et pour que je puisse appuyer mes dires, voudrez-vous savoir ce que devient dans l'histoire l'autre Guillaume, celui qui servit aux premiers biographes, par l'entremise de l'abbé d'Olivet ? Je l'ai retrouvé aussi au Minutier Central sur des pièces d'archives. Après la fuite de ses parents, il s'était réfugié en Poitou, pays de la famille de sa mère, il s'y maria, il y acquit du bien ; il avait pu obtenir au cours d'une action en justice qui fit du bruit à l'époque la restitution des immeubles que possédait son grand-père, le riche apothicaire de la rue Saint-Honoré, et c'est en examinant un devis pour la réparation d'une de ses maisons que j'ai pu comparer sa signature avec celle du grand-père de La Bruyère. Il n'est pas besoin d'être graphologue pour voir qu'il ne s'agit pas de la même personne.

A large, elegant handwritten signature in cursive script. The name 'La Bruyère' is clearly legible, followed by a large, sweeping flourish that extends downwards and to the left.

Signature de Guillaume de La Bruyère
Grand-père de l'auteur des *Caractères*
relevée sur son contrat de mariage, 24 janvier 1601
(Archives de France. Minutier Central XLIX 254)

A handwritten signature in cursive script, similar to the one above but smaller. It reads 'La Bruyère' followed by a series of smaller, more intricate flourishes.

Signature de Guillaume de La Bruyère
Fils de Mathias de La Bruyère - Lieutenant Civil à Paris
relevée sur un mémoire du 1er février 1610
(Archives de France. Minutier Central XI-90)

L'auteur des *Caractères*, précepteur du petit-fils du Grand Condé, puis devenu gentilhomme ordinaire de sa maison, n'a jamais parlé à ses amis, et encore moins aux Grands qu'il fréquentait, de ses origines vendômoises et paysannes. Il a tourné la difficulté en plaisantant avec esprit, comme il savait si bien le faire :

« Je le déclare nettement, dit-il dans son livre, afin que l'on s'y prépare et que personne un jour n'en soit surpris : s'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de La Bruyère que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre Sainte : voilà alors de qui je descends en ligne droite. »

A la vérité il n'avait que faire de nous demander de nous y préparer et sa boutade ne nous surprend pas, elle est bien dans l'esprit de son œuvre. Ce que ne pouvait prévoir La Bruyère, c'est que les Archives de France, trois cents ans plus tard, mettraient à la disposition d'un indiscret chercheur la vérité sur ses origines véritables.



Ayant précisé, autant que faire se peut, je crois, l'origine percheronne du grand-père de notre écrivain, je me trouve amené à vous faire part d'une particularité, pour le moins curieuse, que j'ai relevée dernièrement sur le testament de la sœur de La Bruyère, Elisabeth-Marguerite, morte bien après lui en 1725. Elle y est mentionnée comme étant la fille de Louis de La Bruyère, « *marchand à Mondoubleau* ». Sur aucun document concernant celui-ci cette activité n'avait été mentionnée. Partout, et jusque sur sa pierre tombale, qu'on peut encore voir dans l'église Saint-Nicolas-des-Champs, il est dit : Contrôleur des rentes à l'Hôtel-de-Ville de Paris.

Cette charge lui avait été achetée par son père alors qu'il était jeune homme, et il faut penser qu'il l'exerça en effet avant de se marier. Mais, ensuite il faut remarquer que sa famille s'augmenta au rythme d'un enfant presque chaque année et qu'il en eut au moins huit. Il tint à ce que les garçons fissent des études, et assez poussées, puisque Jean, notre auteur, ne passe sa licence de droit qu'à dix-neuf ans, deux ans avant que ne meure son père (1666). On peut donc

en déduire que la situation de fortune de Louis de La Bruyère n'était pas brillante, et ce qui nous le fait penser c'est qu'à la mort de sa mère en 1652, son frère et sa sœur lui abandonnent certains avantages pécuniaires de la succession.

Il est donc possible (et même certain, puisqu'on ne peut mettre en doute la parole de sa propre fille) qu'il ait profité de ses relations de famille à Mondoubleau pour y monter quelque négoce. Mais lequel ? C'est ce que je ne peux dire, mais qui, peut-être se découvrira un jour.

A ce propos, il faut remarquer encore que sur ses nombreux enfants, trois au moins n'ont pas été inhumés à Paris comme le furent les autres, et moururent assez jeunes, en province. Ni Jal ni Servois n'ont trouvé trace de leur inhumation dans les registres des paroisses parisiennes. Comme ces enfants naquirent et moururent entre 1646 et 1653, on peut penser que Louis et sa famille n'habitaient pas Paris. Un fait nous le confirme d'ailleurs, c'est que, lors du décès de son père en 1650 et de sa mère en 1652, il donne procuration à son frère Jean pour qu'il signe en son nom. Se trouvait-il alors à Mondoubleau ? Y était-il seul ou y avait-il emmené sa famille ? Questions qui restent sans réponses. Dans le dernier cas, on pourrait supposer que La Bruyère vécut tout jeune dans ce pays ; mais, vous le savez, les suppositions sont des armes terriblement dangereuses en Histoire, même littéraire.

Ne quittons pas le Vendômois sans évoquer la place qu'ont tenue dans la vie de l'illustre écrivain les gens de ce coin de province venus se fixer à Paris. Comme ils le font encore à présent, ils cherchaient à se voir, à se grouper, ils vivaient dans le même quartier, et pour les percherons, c'était la Cité. L'un d'eux, le Frère Nicolas Lange, qui signait : « L'Ange », était le fils d'un apothicaire de Mondoubleau. Il avait fait ses études à l'Oratoire de Vendôme, puis entra dans cet ordre religieux mais n'y fut que confrère. Fut-il le condisciple de La Bruyère enfant au collège oratorien de Vendôme ? Hypothèse bien tentante mais qu'il faut se garder de faire car rien ne nous y autorise et les recherches que le R.P. Join-Lambert a aimablement entreprise, sur ma demande, aux Archives de l'Oratoire, n'ont rien donné dans ce sens. Il n'en reste pas moins que ce Frère Lange fut des amis de La Bruyère. C'était un bon vivant, la langue bien pendue et l'esprit sarcastique, toutes particularités qui devaient le rapprocher de l'auteur des *Caractères*.

GENEALOGIE

DE

JEAN DE LA BRUYERE (1645-1696)

Philippe Bryère, laboureur à Souday. Le 28 octobre 1476, par contrat passé à Lavardin, reçoit de noble dame Perrine de Bauvay une métairie « à bail et octroi perpétuel » sur la paroisse de Souday.

(Le degré de parenté avec le suivant n'a pu être établi.)

Léonard Bruyère, dit Bryère, laboureur à Souday et propriétaire d'autres biens sur les communes voisines de Vibraye et de Choue. Epouse Marie Roger. Mort et inhumé à Souday le 23 avril 1605. Plusieurs enfants : Guillaume (qui suit), Jacques, Jacquette et d'autres.

Guillaume Bruyère, dit de La Bruyère, secrétaire de la Chambre du Roi. Epouse Diane de la Mare (contrat du 24 janvier 1601). Mort à Paris le 21 septembre 1650. Trois enfants vivants :

1. *Louis* (qui suit).

2. *Jean*, financier et secrétaire du Roi, né en 1616 ou 1617, inhumé le 27 décembre 1671.

3. *Louise* (qui signe Louise de la brière), mariée en 1652 à Martin de la Guyottière (deux filles), morte le 28 octobre 1674.

Louis de la Bruyère, né en 1609 ou 1610. Contrôleur des rentes de l'Hôtel-de-Ville de Paris, puis marchand à Mondoubleau. Epouse Elisabeth Hamonin (contrat du 26 juillet 1644). Inhumé le 7 septembre 1666, sous la même dalle funéraire que son frère Jean, en l'église Saint-Nicolas-des-Champs à Paris. Huit enfants dont :

1. *Jean de La Bruyère*, baptisé à Paris le 17 août 1645. Avocat, puis Trésorier de France à Caen, puis précepteur du petit-fils du Grand Condé, auteur célèbre des *Caractères*. Mort à Versailles, le 10 mai 1696.

2. *François*, baptisé le 18 juillet 1646. Mort hors de Paris.

3. *Louis*, baptisé le 2 août 1647, avocat. Contrôleur des rentes à l'Hôtel-de-Ville, puis Premier Huissier au Parlement, puis Receveur-payeur des rentes du Clergé. Epouse Claude-Angélique Targas (six enfants). Mort le 12 mai 1695.

4. *Marguerite*, née en 1648 ou 49, inhumée à Paris le 21 janvier 1651.

5. *Denis*, né le 8 mai 1650. Mort jeune hors de Paris.

6. *Alexandre*, né le 30 septembre 1651. Mort jeune hors de Paris.

7. *Robert-Pierre*, né le 9 février 1653. Clerc du diocèse de Paris. Inhumé le 13 mai 1707.

8. *Elisabeth-Marguerite*, née le 16 mai 1655. Meurt dans un couvent à Conflans le 25 avril 1725.



La Nécropole mérovingienne de Saint-Lubin-des-Prés

M. LEYMARIOS

au nom de l'équipe archéologique de Morée (1)

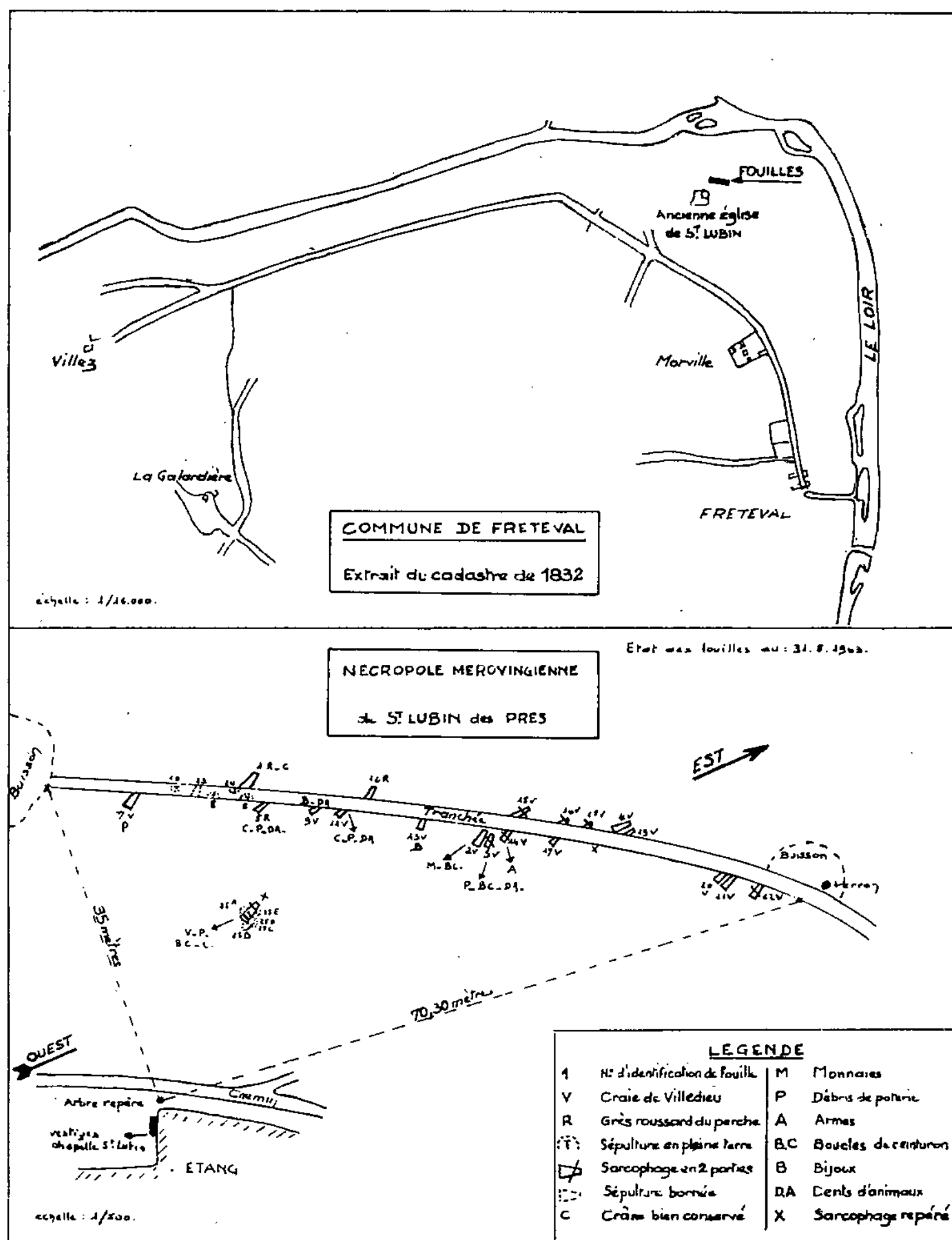
(FOUILLES D'AÔÛT 1963)

Des circonstances fortuites ont réveillé le souvenir d'un ancien cimetière à Saint-Lubin-des-Prés, commune de Fréteval. Nous sommes dans une région familière aux Vendômois, aussi nous sera-t-il aisé de situer cette nécropole.

En remontant le cours du Loir, depuis Vendôme par Areines, Meslay, Chicheray, Pezou, nous arrivons à Fréteval. De là, au lieu de prendre, pour aller à Morée, la belle route nationale, en bordure d'un coteau boisé, qui longe le Loir et le domine, suivons une petite route dans la plaine, construite au début du siècle, qui relie la gare de Fréteval au bourg de Morée, en franchissant le Loir sur un pont métallique. A droite, avant de traverser le Loir, se trouve l'étang artificiel de Fréteval, ancienne ballastière et maintenant lieu de pêche. La nécropole de Saint-Lubin-des-Prés se situe en bordure de cet étang, vers le nord, entre l'étang et le Loir. Très exactement parcelles n^{os} 771 et 773, section C, du cadastre de la commune de Fréteval, dressé en 1937, et coordonnées 31-T-CP-675-064 de la carte d'état major.

Imaginons le lieu il y a 15 siècles. Une voie romaine venant d'Orléans passait sur l'emplacement de Morée, traversait le Loir à gué, près du pont actuel, puis continuait dans la plaine de Fréteval pour aller vers Saint-Calais et Le Mans, en passant auprès de la tour de Grisset dont on voit encore d'importants vestiges. Cette tour est située à environ 3 kilomètres à l'ouest de la nécropole. Une deuxième voie, sur la rive droite du Loir, croisait, à environ 800 mètres du gué,

(1) L'équipe archéologique de Morée se compose de MM. Bourdet, Serge Chassier, le Dr Colemonts, Jean Coyau, Serge Crinière, André Fresneau, Marcel Gresteau, Claude Leymarios, Lucien Pélicier et Raymond Schony.



En haut : Plan extrait du cadastre de Fréteval de 1832 montrant l'emplacement de l'ancienne église de St-Lubin-des-Prés. Le trait noir, au-dessus de l'église figure la tranchée dans laquelle les sarcophages furent mis à jour. L'étang de Fréteval ne figure pas sur ce plan ; il fut creusé au début du siècle.

En bas : Etat des fouilles à la fin du mois d'août 1963.

celle que nous venons de décrire. C'était la route de Cloyes à Vendôme, en passant par Fréteval.

Ce cimetière se trouve donc auprès d'un gué — auprès d'un croisement de routes — il ne semble pas y avoir d'habitations à proximité ; à notre connaissance le lieu habité le plus proche pourrait être l'habitat de Morville (vieille ferme bâtie sur un lieu vraisemblablement très ancien) à 1.000 mètres environ, au sud, sur la voie de Cloyes à Vendôme, ou Villez, à 1.500 m. au nord, sur cette même voie.

Plus tard, auprès de ce cimetière, a été bâtie une chapelle consacrée à Saint-Lubin. Cette chapelle a dû succéder à un temple païen. De l'autre côté du Loir, vers Morée, une autre chapelle lui faisait vis-à-vis : Saint-Cyr.

L'emplacement de cette nécropole semble curieusement choisi : dans une plaine d'alluvions, près du Loir qui la borde au Nord, à l'Est et au Sud-Est, à environ 500 mètres ; les plus proches habitations se trouvant à près d'un kilomètre. Cette situation répond parfaitement aux descriptions que donne M. Salin dans son ouvrage sur la Civilisation Mérovingienne et qui dit :

« Si les inhumations au versant des collines sont les plus nombreuses, on en connaît d'autres dans des alluvions et à proximité immédiate des cours d'eau. Il y a là une coutume vraisemblablement liée au culte de l'eau ».

Et plus loin :

« Les lieux de sépulture ont d'abord été choisis en dehors des habitats, d'ordinaire à des distances variant de 500 à 2.500 mètres de nos villages actuels dont beaucoup existaient alors comme domaines ruraux ».

Nous avons voulu savoir ce qu'avait écrit de Saint-Venant dans son « Dictionnaire Archéologique du Vendômois » sur Saint-Lubin-des-Prés. L'article est assez long ; nous en retiendrons deux passages. Parlant du culte des eaux, il dit :

« Cette église de Saint-Lubin-des-Prés — elle fut détruite au ^{xix}^e siècle — était sur le bord de la route romaine qui, du Mans, conduisait à Orléans. Elle est de celles qu'on peut présumer avoir succédé à un temple païen établi en ce lieu tout particulièrement pour protéger contre les accidents les voyageurs appelés à passer la rivière du Loir à gué. Le culte de Saint-Lubin aura ainsi pu, au ^{vi}^e siècle, remplacer celui de Neptune ou d'un autre dieu des eaux ».

Plus loin, décrivant les lieux, de Saint-Venant dit :

« L'emplacement où fut bâti ce temple était fort singulièrement choisi : un petit monticule, peut-être naturel, plutôt artificiel, se trouvait émerger au-dessus des prairies, ne donnant place qu'à l'édification du seul monument religieux, non d'aucun autre bâtiment, si bien que, devenue temple chrétien, cette église n'avait même pas de presbytère... Les inondations du Loir revenaient périodiquement baigner les murs sacrés et le petit cimetière qui les joignait d'un côté. Ce cimetière, lui-même rendu inabordable au temps des grandes eaux, avait son annexe dans la plaine, à 1 kilomètre avant d'arriver à l'église, hors de la portée des inondations ».

Il reste à vérifier la réalité de cette affirmation. Il y a bien un lieudit qui s'appelle « Le Champ des Cercueils », à environ 1 kilomètre à l'Ouest de la nécropole de Saint-Lubin et où furent mis au jour quelques sarcophages, durant les labours. Mais ce cimetière est-il antérieur, contemporain ou postérieur à Saint-Lubin ? Il n'existe, à notre connaissance, aucun compte rendu de fouilles à son sujet.

Le creusement de l'étang de Fréteval a fait disparaître le monticule cité par de Saint-Venant. Il reste toutefois difficilement concevable d'imaginer que l'on ait choisi un emplacement fréquemment recouvert par les eaux comme lieu d'inhumation, surtout si l'on considère :

— qu'il était obligatoire de pouvoir enterrer à toute époque de l'année ;

— que les cimetières étaient l'objet de travaux d'entretien. Il est notoire qu'au niveau des bornes et sur les tombes on allumait des feux pour empêcher l'herbe de pousser.

Devons-nous en déduire que les crues du Loir étaient moins importantes à cette époque du fait, par exemple, d'un moins grand nombre de barrages sur son cours ?

Une étude de l'hydrologie et des alluvions et sédiments, dans cette région, pourrait peut-être apporter une réponse à cette question.

Nous avons toutefois remarqué que, pour une époque antérieure à Saint-Lubin, le théâtre romain d'Areines devait se trouver dans un lieu actuellement fréquemment inondable.

Le cimetière de Saint-Lubin a déjà, en deux circonstances, retenu l'attention.

« En 1890 — et nous citons encore de Saint-Venant — on découvrit dans le petit cimetière certains cercueils en pierre de roussard. L'un d'eux orne aujourd'hui le parc de Ro-

cheux, un autre est au musée de Vendôme ». De Saint-Venant écrit ces lignes vers 1910 et, des deux sarcophages, l'un, celui de Rocheux, est détruit, quant à l'autre, M. le chanoine Gaulandau nous a dit qu'il avait été transporté au château de Vendôme.

Nous voudrions ouvrir ici une petite parenthèse pour dire les difficultés que nous avons rencontrées pour obtenir des renseignements d'archives archéologiques très précis. Il n'en existe pratiquement pas pour la période située avant la guerre de 1914 et qui fut pourtant si intéressante en découvertes. Les comptes rendus de cette époque s'attardent plus volontiers sur la description d'une agréable promenade à la campagne. De fouilles on parle peu. Quant aux croquis ils sont rares. Nous savons que le musée de Vendôme possède des plaques-boucles, provenant de Fréteval, mais ont-elles été trouvées dans le champ des cercueils, dans la nécropole de Saint-Lubin-des-Prés ou près de la ferme de Morville ? Nous l'ignorons.

Il n'existe aucune description précise du cimetière de Saint-Lubin dans la narration de la « Promenade archéologique » de 1890 au cours de laquelle furent pourtant trouvés les sarcophages en pierre de roussard dont nous venons de parler. Où ont-ils été découverts exactement ?

Un dernier exemple des inconvénients présentés par ce manque de précision. Un article paru dans le bulletin de la Société Archéologique en 1874 fait mention d'une villa gallo-romaine mise au jour sur la commune de Morée. Son auteur, M. de Rochambeau, indique bien le numéro de parcelle cadastrale, mais d'une part, sur le cadastre, le lieudit, qu'il cite également, ne correspond pas au numéro de parcelle et, d'autre part, cette même parcelle est une des plus longues de la commune : elle fait environ 2 kilomètres de long sur 50 à 100 mètres de large par endroits, et elle correspond à un coteau entièrement boisé d'épines. Un simple croquis, avec quelques points de repère bien précis, eut été très précieux.

Mais revenons à Saint-Lubin, où en 1907 commencèrent les travaux de draguage. Ils furent définitivement stoppés, quelques années plus tard, en bordure du cimetière de Saint-Lubin et même, nous pourrions dire, dans le cimetière, des sarcophages ayant été mis au jour par les bennes. Un sarcophage, au bord de l'étang, reste un des derniers vestiges de cette époque.

Si certains couvercles des sarcophages que nous avons mis au jour sont abîmés, et, parfois même, semblent broyés, nous pouvons penser que ces travaux de draguage ne sont pas totalement étrangers à ce fait. Les lourdes machines instal-

lées sur l'emplacement de la nécropole créèrent, très vraisemblablement, à certains endroits, de légers affaissements, ou des tassements des premières couches de terrain. Or, la majorité des sarcophages ne se trouve qu'à faible profondeur dans le sol.

Des circonstances particulières, travaux de terrassement avec ouverture d'une tranchée, nous ont offert la chance de pouvoir reprendre ces fouilles, que nous espérons mener le plus loin possible.

Les travaux que nous avons effectués au mois d'août l'ont été sous le signe du sauvetage. Une foule nombreuse se pressait chaque jour, près de la tranchée, sur les bords de laquelle apparaissaient près de vingt sépultures. Nous avons dû les préserver des actes de vandalisme et ce ne fut pas toujours possible ! Il y avait les chercheurs de trésors ou de souvenirs, tels que crânes, ossements, dents, et puis les curieux qui, dès que nous nous absentions pour le repas, ou le soir, venaient fouiller les travaux en cours et nous apporter une aide pour le moins inopportune.

Nous avons pu fouiller toutes les sépultures mises au jour et quelques autres découvertes par sondage dans le fond de la tranchée, soit au total 26 sépultures.

A première vue, pour la seule partie que nous avons fouillée, en nous appuyant sur l'ouvrage de M. Salin, nous pouvons penser que nous sommes en présence d'une nécropole mérovingienne à prédominance gallo-romaine. En effet, à cette époque, que l'on peut situer entre le ^v^e et le ^{viii}^e siècle (l'étude du mobilier recueilli et surtout les quelques pièces de monnaie nous aideront pour dater avec une assez grande exactitude certaines sépultures), on distingue deux grandes influences qui s'observent dans les coutumes funéraires :

— d'une part, l'influence gallo-romaine — c'est-à-dire les peuplades autochtones qui font usage de sarcophages taillés dans un matériau provenant très souvent de carrières de la région. Selon M. l'abbé Lemeur, nous serions en présence de sarcophages en grès roussard du Perche et de sarcophages en craie de Villedieu. La proportion actuelle étant de trois « grès roussard » pour dix-sept « craie de Villedieu » ;

— d'autre part, l'influence germanique qui nous a laissé des sépultures en pleine terre. Nous avons trouvé, en effet, six sépultures de ce type sur une superficie qui n'intéresse pas la superficie totale de nos fouilles.

Est-ce que la tendance gallo-romaine qui semble vouloir se dégager actuellement persistera ou, les fouilles achevées, serons-nous en présence d'une nécropole à prédominance

germanique ? Nous ne sommes pas encore à même de le dire.

La plupart des sarcophages se trouvent entre 30 et 70 cms de profondeur (mesure prise de la surface du sol au fond du sarcophage). Nous avons trouvé des inhumations en pleine terre à la même profondeur et une, plus particulière, se trouve à 1 m. 10 de profondeur. Seules d'autres découvertes du même genre pourront nous permettre de dire si cette dernière sépulture, de 1 m. 10 de profondeur, est un cas isolé et si elle est antérieure, contemporaine ou postérieure aux inhumations en sarcophage.

Les fouilles les plus intéressantes ? Nous allons vous les décrire maintenant très brièvement.

— Le premier sarcophage, qui était en grès roussard, nous l'avons travaillé en tunnel. Nous n'avions alors aucune autorisation. Nous venions d'être prévenus de la mise au jour des sarcophages et, en inspectant la tranchée, nous avons aperçu une partie de calotte crânienne. Nous avons dégagé tout autour et nous avons pu sortir un crâne qui était bien conservé. Ne voulant pas éveiller l'attention nous avons continué à creuser sans dégager le dessus et cela jusqu'au fond du sarcophage ; travail qui dura deux jours. Le squelette était dans un excellent état de conservation. Nous avons pu en déterminer la longueur, qui était de 1 m. 50. D'après le crâne, nous pouvons dire qu'il s'agit d'un adulte, peut-être une femme, étant donné la taille.

Il n'y avait aucune trace de mobilier dans ce sarcophage.

— La deuxième sépulture allait nous apporter nos premières récompenses. Nous avons obtenu la permission de la propriétaire du terrain de poursuivre les fouilles ; nous avons pu alors procéder par décapage. Dans le sarcophage — en craie de Villedieu — ainsi mis au jour, nous avons trouvé deux squelettes inhumés. Du premier, il manquait une partie du côté droit, clavicule, os du bras, côtes et os du bassin. De la tête, il ne restait qu'un morceau de la calotte crânienne déplacée latéralement. Le corps avait été inhumé sur le dos, le bras gauche le long du corps, l'avant-bras gauche croisé en travers de l'abdomen. Du second squelette, nous n'avons trouvé que quelques os longs parfaitement rangés entre les tibias du précédent (2 fémurs, 2 humérus, 2 tibias, 1 radius, 1 cubitus) et 1 morceau de la calotte crânienne.

Ces ossements reposaient sur un lit de gravillon, uniformément réparti sur le fond du sarcophage, nettement différencié de la terre ambiante qui ressemblait à de l'humus et dont nous avons fait des prélèvements aux fins d'analyse.



*Vue d'ensemble du sarcophage n° 2 dans lequel on voit les ossements dans la situation exacte où ils se trouvaient lors de leur dégagement.
Ce sarcophage était « travaillé » extérieurement*

Ce gravillon était particulièrement net sous les ossements restés en place et nous l'avons retrouvé dans tous les sarcophages. Nous en avons ici un échantillonnage.

Le plus intéressant allait être le mobilier — le premier que nous devions trouver. Il se décompose comme suit :

— une boucle de ceinturon en bronze avec ardillon en fer, trouvée sous le condyle interne du fémur droit du premier squelette ;

— une boucle de ceinturon en fer, partiellement cassée, près du tibia gauche du même squelette.

Et, sous la calotte crânienne de celui-ci :

— une autre boucle de ceinturon en fer, sans ardillon, une agrafe en bronze, 10 pièces de monnaie en bronze et 1 morceau en fer, non identifié, qui pourrait être un petit outil.

Extérieurement, nous découvrîmes que le coffre du sarcophage était travaillé. Il présentait des lignes géométriques formant des losanges. Ce coffre était malheureusement trop abîmé pour que nous puissions le récupérer dans son intégralité. Nous avons ici le pied sur lequel on voit très nettement les dessins.

Les dimensions intérieures du sarcophage, que nous avons pu relever, étaient les suivantes :

Longueur : 188,5 cms ; largeur à la tête : 43 cms ; largeur aux pieds : 22 cms. Il était malheureusement impossible de déterminer la hauteur intérieure.

Sur 8 sarcophages, dont nous avons pu prendre la longueur, celui-ci était le plus long. Les autres varient entre 173 cms pour la première sépulture dont nous avons parlé tout à l'heure, et 184 cms. — 180 cms pouvant être considérée comme une longueur moyenne. La largeur à la tête, sur 13 sépultures, varie de 43 à 52,5 cms, avec un sarcophage ayant 59 cms et un 38 cms. La largeur aux pieds est très voisine de 22 cms avec toutefois deux exceptions extrêmes : 18 et 33,5 cms. Nous avons pu relever pour 15 sarcophages la hauteur intérieure. Elle est comprise, en moyenne, entre 28 et 30 cms. Quant à l'épaisseur des parois, elle se situe entre 6 et 9 cms.

La troisième sépulture, si elle ne livra que très peu d'ossements, nous fournit cependant de petits débris de poterie et deux boucles de ceinturon en fer, dont une légèrement cassée. La première se trouvait près du milieu du tibia gauche, l'autre près de la tête du fémur gauche, sous les ossements.

Le sarcophage était en très mauvais état, mais on pouvait quand même distinguer que le coffre avait été taillé dans deux blocs de pierre distincts et mis bout à bout. Nous devions, par la suite, trouver six autres sarcophages identiques situés à peu près tous dans le même endroit de la nécropole.

Nous devions récupérer quelques débris de poterie dans les sépultures 5, 6, 7, 8, 11 et 25, une boucle de ceinturon en fer, sans l'ardillon, dans la sépulture n° 25, et une autre boucle en bronze, également sans ardillon, sur le déblai de la tranchée. La sépulture n° 7 nous livra un passe-ceinturon en bronze, la 9 un anneau en bronze.

Nous devions encore éprouver quelques émotions avec le sarcophage n° 13 où nous trouvâmes, près de la tête, 4 perles en verre, un petit bracelet en bronze et une petite pièce en bronze, très fine, qui ressemble à un serpent et que nous n'avons pu identifier.

Dans la sépulture n° 14 nous devions trouver les seuls vestiges d'armes récupérés pendant cette campagne de fouilles : il s'agit de deux morceaux de scramasax, sorte d'épée à un seul tranchant.

Nous voudrions revenir au sarcophage n° 7 qui présentait la particularité d'être travaillé intérieurement, à la tête. Le fond n'était pas plat, il formait, dans les angles, deux oreillers en pierre, au milieu desquels la tête venait s'encaster. Nous avons pu récupérer sur le déblai de la tranchée un morceau de sarcophage qui présentait les mêmes caractéristiques et qui se trouve ici : ce sarcophage n° 7 était également recouvert extérieurement d'un enduit dont nous ignorons le but. Vous pourrez voir, tout à l'heure, un échantillonnage de cet enduit.

La sépulture n° 5 fut de loin la plus intéressante si l'on considère maintenant les squelettes recueillis. En pleine terre, au-dessus du sarcophage reposait le squelette d'un très jeune enfant, à 60 cms de profondeur. Dans le sarcophage, en grès roussard, reposaient deux squelettes d'adultes en parfait état de conservation, placés l'un au-dessus de l'autre. La tête du squelette du fond ayant simplement été déplacée sur le côté gauche, dans l'angle du sarcophage, la face tournée vers le fond. Les corps étaient inhumés dans la position allongée, sur le dos. Le squelette du dessus avait le bras gauche complètement allongé et l'avant-bras droit croisé sur l'abdomen. Le squelette inférieur avait les deux bras étendus.

Le squelette supérieur et celui de l'enfant ont été étudiés par le D^r Lacroix qui vous en parlera dans quelques instants.

Les sépultures qui suivirent ne nous fournirent, bien souvent, que très peu d'ossements ; comme si elles avaient été violées. La plupart n'avaient pas de couvercles ou ceux qui restaient se trouvaient brisés en plusieurs morceaux, bien souvent enfoncés dans le coffre du sarcophage, comme nous l'avons signalé au début de cet exposé.

Nous pouvons toutefois citer encore la sépulture n° 11 dont le squelette, inhumé également sur le dos, les deux avant-bras croisés au niveau de la partie supérieure de l'abdomen, était assez bien conservé. La tête était calée par une grosse pierre. Il sera également étudié par le D^r Lacroix dans les prochains mois.

Une autre sépulture mérite encore particulièrement d'être citée, celle qui porte le n° 23. Nous l'avons trouvée dans le fond de la tranchée, en faisant des sondages, à 1 m. 10 de profondeur. Il s'agissait d'une inhumation en pleine terre, avec bornes. 5 pierres (en craie de Villedieu) la délimitaient : 3 du côté gauche du squelette, depuis l'épaule jusqu'au milieu du tibia ; 2 du côté droit, dont 1 vers l'épaule et l'autre vers le tibia. Le corps, d'une longueur de 176 cms, reposait sur un lit de sable. Les ossements avaient une teinte noire sur leur face inférieure. On se trouve ici à la hauteur habituelle de la nappe d'eau, ce qui explique peut-être cette couleur vraisemblablement due à l'oxydation. Les pierres, à ce niveau, présentaient aussi cette teinte noirâtre sur leur face intérieure.

Le corps, couché sur le dos, avait les bras allongés, mais l'avant-bras gauche remonté, la main sous le menton, et l'avant-bras droit croisé sur l'abdomen. Le squelette était également dans un bon état de conservation et pourra être étudié.

Avant de clore notre chantier, pour cette année, nous avons voulu sonder le terrain entre la tranchée et l'étang. Des sarcophages ayant été mis au jour dans l'étang, nous pouvons, à juste titre, penser que la nécropole s'étend sur toute cette parcelle de terrain, soit environ 2.500 m². De l'autre côté de la tranchée, en direction du Loir, nous n'avons encore rien pu déceler.

Le sondage ne tarda pas à faire apparaître un morceau de pierre blanchâtre qui, bien dégagé, se révéla être un nouveau sarcophage en craie de Villedieu. Le coffre, en deux parties, était pratiquement intact. A l'intérieur, quelques ossements d'enfants et rien d'autre, un assez grand nombre de dents de lait, ce qui nous fait penser qu'il y eut là plusieurs jeunes enfants inhumés.

Nous avons décelé à l'extérieur du sarcophage cinq sépultures en pleine terre, dont nous n'avons pas tenu compte dans l'étude des pourcentages d'inhumations en pleine terre, par rapport aux inhumations en sarcophages, le travail de dégagement n'étant pas terminé.

Ces inhumations étaient toutes situées vers la tête du sarcophage : une seule vers le Nord, dont nous n'avons pu à ce jour dégager que le crâne, qui était celui d'un jeune adolescent. Nous avons trouvé, en nettoyant ce crâne, un très petit morceau de tissu que nous ferons analyser. Sur le côté Sud du sarcophage : 4 inhumations, dont 3 encore d'enfants, ont été fouillées. L'une était à l'angle du coffre, côté tête, l'autre à 22 cms et la troisième à 70 cms légèrement écartée du sarcophage ; quant à la quatrième, plus profonde, et également à 22 cms de la tête, sous la seconde, nous n'avons pu, faute de temps, dégager que le crâne d'un sujet un peu plus âgé que les autres.

Nous ne ferons pas de déductions trop hâtives sur ces dernières fouilles. Il nous faudra pousser plus avant nos investigations pour savoir s'il s'agit d'un endroit de la nécropole où l'on inhumait principalement les enfants.

Au pied de ce sarcophage, qui porte le n° 25, se trouve un autre sarcophage que nous n'avons pas encore dégagé et qui, peut-être, nous confirmera ou nous infirmera dans cette hypothèse.

Nous vous avons parlé du mobilier, des ossements, nous voudrions vous indiquer, avant de terminer, que nous avons trouvé, également, dans certaines sépultures, quelques dents d'animaux. Il s'agit de :

— 2 dents de sanglier dans le n° 5, une dans le n° 3 et une dans le n° 11, et une dent de petit ruminant dans le n° 9. Nous sommes vraisemblablement là en présence d'un rite funéraire.

Nous nous sommes tenus à la narration de ce que nous avons fait, sans dégager de conclusions générales ou particulières pour une sépulture. Les fouilles sont trop peu avancées pour des conclusions générales, quant aux autres, elles sont plus du domaine des spécialistes à qui nous nous efforcerons d'apporter, dans les meilleures conditions possible, les matériaux qui les intéressent chacun dans sa technique.

Nous pouvons parler très rapidement de l'orientation des tombes. Nous l'avons relevée à la boussole pour chacune d'elles. Nous avons constaté que l'orientation générale était Est-Ouest, la tête à l'Ouest, la face tournée en direction du soleil levant. Si nous prenons 90° l'orientation Est-Ouest,

nous avons 7 sépultures qui sont parfaitement orientées, 4 entre 80° et 90°, c'est-à-dire 10° vers le Nord, une dizaine d'autres sont décalées de 10° à 27° vers le Nord et nous en avons 2 à 95°, soit 5° vers le Sud, une à 108°, c'est-à-dire 18° vers le Sud, et une autre à 112°, soit 22° vers le Sud, toujours par rapport à l'orientation normale les pieds vers l'Est.

La tranchée de terrassement, qui a été creusée suivant un axe Nord-Ouest - Sud-Est, est limitée au Nord-Ouest par un petit bosquet. Cette tranchée, qui est longue de 140 mètres, longe un petit buisson, situé à 80 mètres au Sud-Est du bosquet. Le cimetière semble s'arrêter à ce buisson, aucun sarcophage n'apparaissant au-delà. La distance entre la première et la dernière sépulture, dans la tranchée, est d'environ 70 mètres.

A l'intérieur de ce dernier buisson, nous avons trouvé une énorme pierre haute de 0 m. 90 et ayant une circonférence de 4 m. 10 à la base. S'agit-il d'un monument mégalithique ou d'une borne du cimetière ? Nous nous proposons de fouiller en cet endroit-là pour essayer de répondre à cette question.

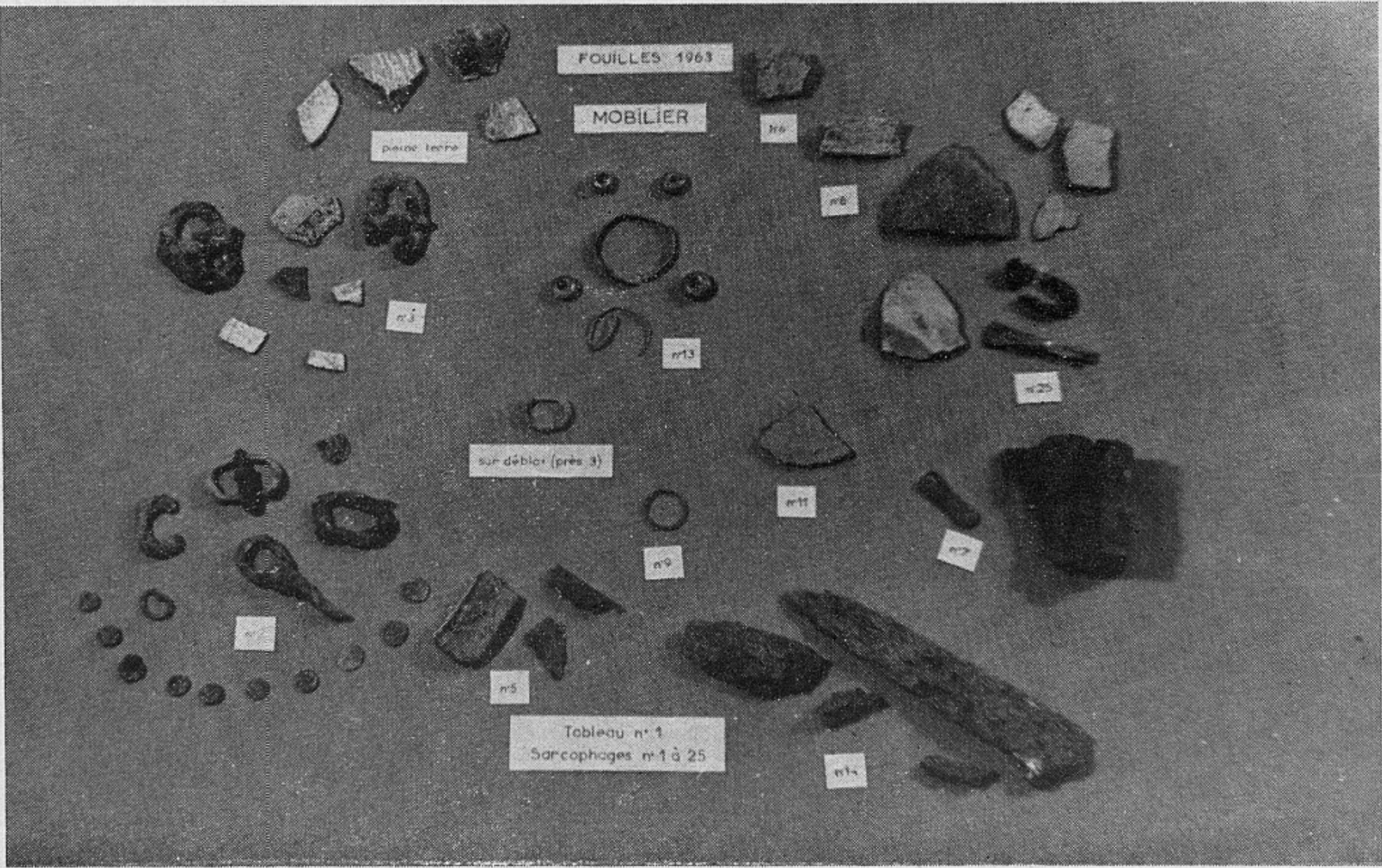
En résumé, nous avons fouillé 26 sépultures — nous éliminons volontairement et provisoirement les 5 inhumations en pleine terre auprès du sarcophage n° 25, car ce travail n'est pas encore terminé, et nous groupons, avec le n° 5, l'inhumation en pleine terre du squelette d'enfant trouvé juste au-dessus du sarcophage.

Nous avons 20 sépultures en sarcophage, dont 3 grès roussard, et 7 sarcophages en deux parties — tous en craie de Villedieu. 17 sépultures sont uniques, 5 renfermaient deux squelettes, sur 3 nous ne pouvons nous prononcer, l'absence d'ossements ou les quelques ossements recueillis ne le permettant pas. Nous avons 5 sépultures d'enfants et une sépulture, la n° 25, avec très certainement plusieurs enfants. Tous les corps, dans les sarcophages, reposaient sur un lit de gravillon et souvent nous avons trouvé du charbon de bois au-dessus et dans les sarcophages.

Dans la plupart des sépultures où il manquait une partie des ossements, nous pouvons penser à une destruction par lyse, ou dans certains endroits à une disparition par remaniement du sol, également à une violation de sépultures.

Le mobilier est très rare et même inexistant pour les sépultures en pleine terre. Il se décompose comme suit :

— 6 boucles de ceinturons, dont 2 en bronze et les autres en fer ; 1 passe-ceinturon en bronze ; 1 agrafe en bronze ; 1 bracelet et 1 anneau en bronze ; 10 pièces de monnaies en



Ensemble des objets découverts lors des fouilles du mois d'août
Les n°s renvoient aux sarcophages

bronze ; 4 perles en verre ; 2 morceaux de scramasax en fer et 3 objets non identifiés.

Nous pouvons ajouter quelques débris de poterie et 1 morceau de tuile à rebord.

Nous avons recueilli 5 dents d'animaux : 4 de sangliers et 1 de petit ruminant (chèvre ou mouton).

Nous avons noté que la profondeur des sépultures en sarcophage variait de 35 à 100 cms (mesures prises au fond des sarcophages), avec 14 sépultures à moins de 80 cms, alors que les sépultures en pleine terre se situent entre 80 et 110 cms.

Nous avons constaté que tous les couvercles des sarcophages étaient, soit abîmés et très souvent cassés en morceaux dans le coffre du sarcophage, soit complètement disparus.

Dans le cadre des travaux effectués nous ne pouvons que nous contenter de ce résumé, à partir duquel nous ne pouvons faire que des hypothèses, sans tirer de conclusions.

Sommes-nous en présence à Saint-Lubin-des-Prés d'une population autochtone ayant subi des influences de voisinage, ou d'une population à prédominance germanique ? Il est actuellement impossible de se prononcer.

Nous ne devons pas oublier, également, que cette nécropole n'est pas un cas isolé dans le Vendômois. M. Salin considère cette région comme très particulière et très intéressante. Il conviendrait de l'étudier méthodiquement. Dans la seule région proche de Fréteval nous citerons les cimetières de La Colombe (qui a déjà fait l'objet de fouilles importantes), d'Oucques, et puis rappelons ce fameux « Champ des Cercueils » à 1.000 mètres de Saint-Lubin. De l'autre côté du Loir, près de l'emplacement de Saint-Cyr, on mentionne des sarcophages qui auraient été mis au jour : le fait reste à vérifier. Et puis, plus près de Vendôme, il y a Naveil, où des fouilles importantes avaient été faites autrefois par M. Quenieux, à Tourteline.

Il nous a fallu et il nous faudra encore beaucoup de patience, beaucoup de minutie pour mener à bien la tâche que nous avons entreprise. Il faut également une équipe parfaitement homogène, où chacun apporte, sans arrière-pensée, sa contribution totale, dans la mesure de ses moyens, à l'œuvre commune. Nous avons certainement eu la chance de former cette équipe et c'est peut-être pour cela que tous ceux qui se sont penchés de près sur ce que nous avons déjà fait n'ont pas hésité à s'engager pour nous appuyer et nous aider au maximum. C'est là, pour nous, le meilleur des encouragements.

Étude du squelette supérieur de la sépulture n° 5

DOCTEUR M. LACROIX

L'ostéologie médico-légale parvient à faire parler un squelette, tirant de l'examen méthodique des pièces osseuses des renseignements sur leur origine humaine, la race, le sexe, la taille, l'âge, les caractères individuels, la cause et la date de la mort.

L'école lyonnaise de médecine légale a adapté ces méthodes générales à l'étude des squelettes du Haut Moyen-Age, fréquemment découverts au cours des fouilles. C'est la méthode que nous employons.

I. — *Détermination de la race.*

La race est définie par les caractères anthropologiques de la tête. Les principaux de ces caractères sont les indices céphaliques : horizontal, vertical et transversal ; l'indice facial supérieur, l'indice nasal et le prognathisme.

1°) L'indice céphalique horizontal est représenté par le rapport :

$$\frac{\text{Diamètre Transverse Maximum (E.E')} \times 100 \text{ (en mm.)}}{\text{Diamètre Antero-Postérieur Maximum (G.Si)}}$$

Diamètre Antero-Postérieur Maximum (G.Si)

$$\text{soit : } \frac{150}{176} \times 100 = 85 \text{ ————— Brachycéphale}$$

(Crâne arrondi : type Européen)

2°) La recherche de l'indice céphalique vertical :

$$\frac{\text{Hauteur du Crâne (B.Br.)} \times 100}{\text{Diamètre Antero-Postérieur Maximum (G.Si)}}$$

$$\text{soit : } \frac{135}{176} \times 100 = 76 \text{ ————— Orthocéphale.}$$

(Crâne de type européen moyen)

3°) Pour l'indice céphalique transverse :

$$\frac{\text{Hauteur du Crâne (B.Br.)} \times 100}{\text{Diamètre transverse Maximum (E.E')}} \\ \text{soit : } \frac{135}{150} \times 100 \quad 90 \text{ ————— Tapinocéphale.}$$

(Crâne large du Français d'origine « gauloise ».)

4°) L'indice facial supérieur est déterminé par le rapport :

$$\frac{\text{Hauteur Nasio-Alvéolaire (Nr.P.)} \times 100}{\text{Diamètre bizygomatique maximum (Z.Z')}} \\ \text{soit : } \frac{81}{125} \times 100 \quad 65 \text{ ————— Dolichofacial.}$$

(Face haute et étroite de l'Européen du Centre.)

5°) L'indice nasal :

$$\frac{\text{Largeur Nasale maximum (Nm.Nm')} \times 100}{\text{Hauteur nasale (N.N1.)}} \\ \text{soit : } \frac{22}{47} \times 100 \quad 47 \text{ ————— Leptorhinien.}$$

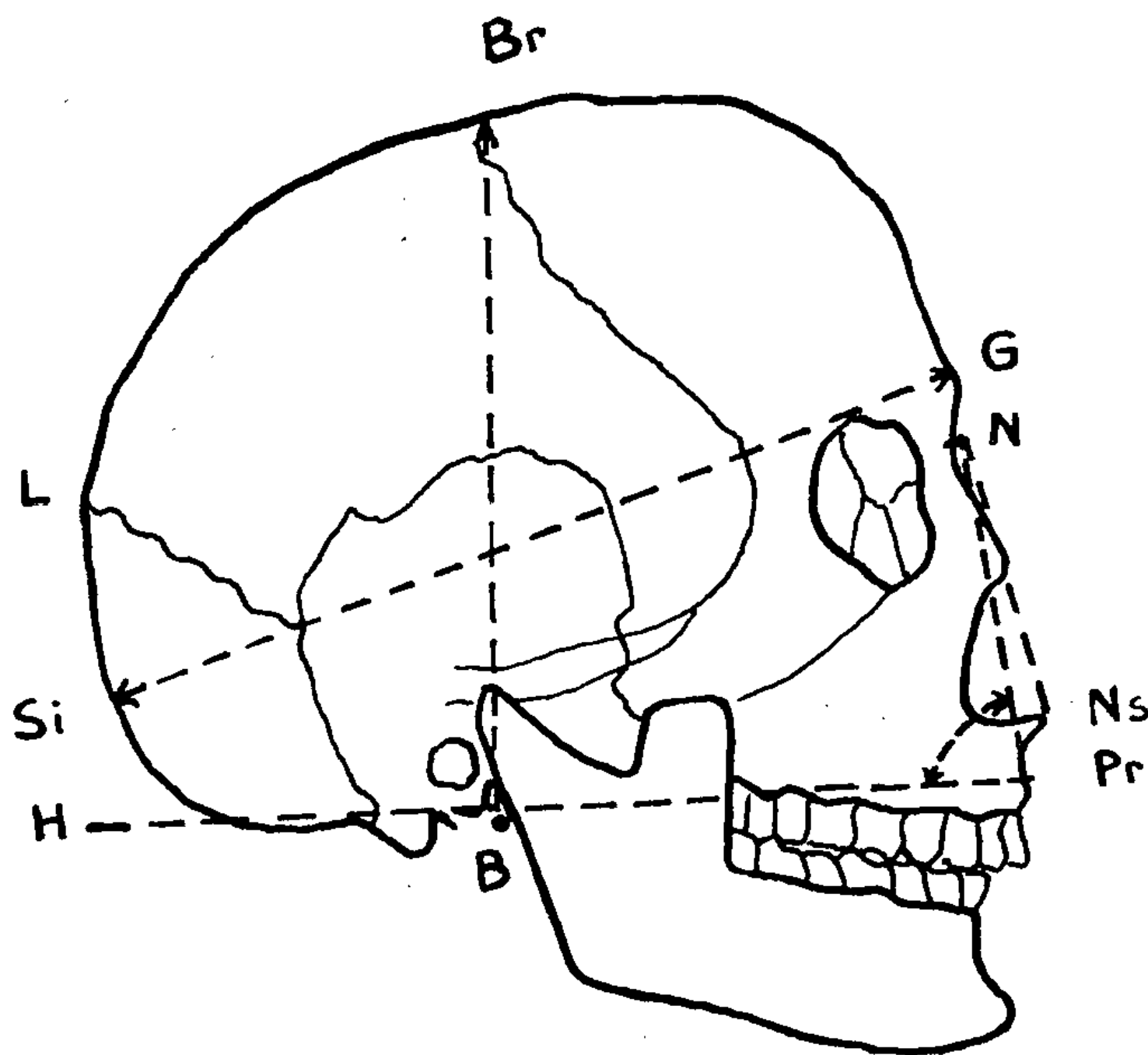
(Nez long, étroit, caractéristique de la race blanche.)

6°) Prognathisme facial supérieur (ou profil de la face) :

mesuré par l'angle N. Pr. H. que forme la ligne Nasio-Prosthion avec le plan horizontal de Broca.

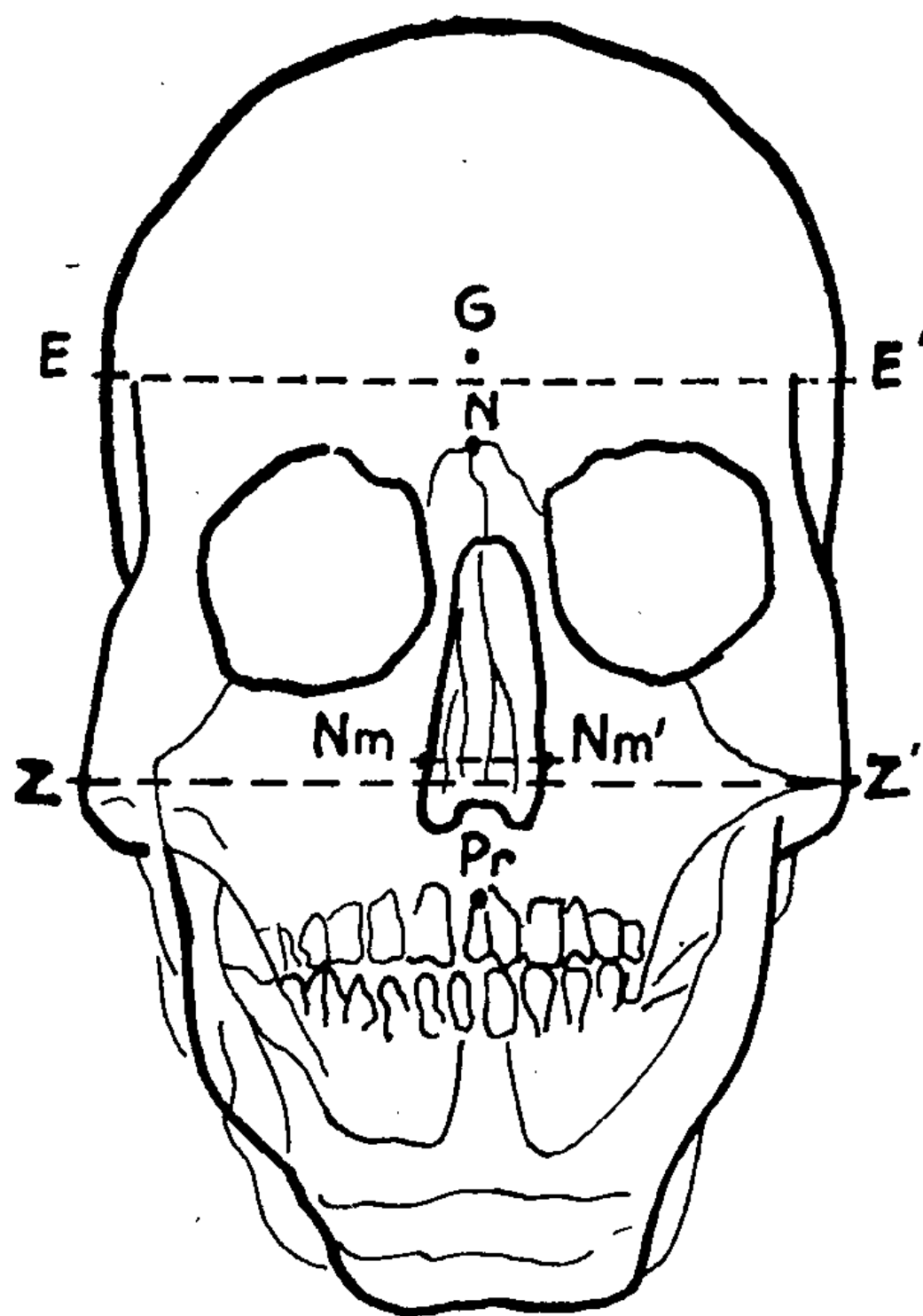
L'angle facial est ici de 83° : orthognathe — signant l'appartenance à la race blanche.

La confrontation de ces indices nous permet d'affirmer que le squelette étudié appartenait à un sujet de race blanche pure, de type européen et pourrait correspondre à un Français actuel. Il est à noter que ces indices correspondent à ceux des squelettes féminins le plus souvent découverts en France, avec une fréquence d'autant plus grande que l'on se rapproche des invasions germaniques. (Comme si les envahisseurs — dolichocéphales — avaient pris leurs épouses dans la population autochtone — brachycéphale).



N. Pr. H. - Angle de prognathisme facial supérieur.
 N. Pr. - Ligne Nasio-Prosthion.
 N. - Nasion. Br. - Bregma. L. - Lambda
 Pr. - Prosthion. L. - Diamètre antéro-postérieur maximum.
 G. Si. - Diamètre antéro-postérieur maximum.
 B. Br. - Hauteur du crâne.
 N. Ns. - Hauteur nasale.
 Pr. H. - Plan horizontal de Broca.

E.E' - Diamètre transverse maximum.
 Z.Z' - Diamètre bizygomatique.
 Nm. Nm' - Largeur nasale maximum.
 N. - Nasion.
 Pr. - Prosthion.
 Z. - Zygion.



II. — *Détermination du sexe.*

La détermination du sexe est déduite des résultats d'examen du bassin, des fémurs, du crâne, qui ont des caractères sexuels bien différenciés.

Le bassin, représenté ici par les deux os iliaques et le sacrum, fait apparaître les particularités suivantes, très caractéristiques du sexe féminin :

— la grande échancrure sciatique se présente sous un angle aigu : son grand axe, horizontal, est perpendiculaire au bord externe du sacrum ;

— le sillon préauriculaire, situé en avant de la partie antéro-inférieure de l'articulation sacro-iliaque, est large et profond ;

— le diamètre de la cavité cotyloïde mesure 47 mm. (supérieur à 52 mm. chez l'homme) ;

— le trou obturateur est de forme triangulaire.

La tête du fémur droit présente un diamètre vertical de 42 mm., le col de 28 mm. (pour 47 et 34 chez l'homme).

Le grand diamètre vertical de la tête humérale est aussi caractéristique avec 42 mm. (48 mm. chez l'homme).

Les clavicules sont longues de 142 mm. (166 mm. chez l'homme).

Le crâne est une pièce du squelette où les divergences sexuelles sont plus difficiles à distinguer : nous constatons ici que les apophyses mastoïdes sont peu développées ; l'articulation fronto-nasale est courte ; les bosses sourcilières sont effacées mais les rebords orbitaires sont tranchants. Toutes ces constatations affirment l'appartenance au sexe féminin.

III. — *Détermination de la taille.*

Elle repose sur l'existence de corrélations constantes entre la longueur des os longs et celle du corps. (Plusieurs tables anthropométriques ayant été établies, nous avons utilisé celle de Rollet — qui a la réputation d'être plus exacte que celle de Manouvrier).

<i>Os mesuré</i>	<i>Longueur en mm. + correction</i>	<i>Taille en cm.</i>
Fémur droit :	432 + 7 = 439	164
Tibia droit :	350 + 5 = 355	163,5
Péroné droit :	350 = 350	163
Humérus droit :	302 + 5 = 307	160
Cubitus droit :	252 = 252	169
Radius droit :	232 + 3 = 235	172
Fémur gauche :	433 + 7 = 440	164
Tibia gauche :	351 + 5 = 356	164
Humérus gauche :	301 + 5 = 306	160
Cubitus gauche :	249 = 249	168
Radius gauche :	229 + 3 = 232	170

Les longueurs osseuses de la table de Rollet sont relatives aux os frais, encore pourvus de cartilage épiphysaire. Pour les os secs, il faut ajouter à la longueur mesurée 7 mm. pour le fémur, 5 mm. pour les tibia, humérus, 3 mm. pour le radius.

Les os droits sont plus longs que les gauches au membre supérieur, ce qui est normal pour un sujet droitier — et les avant-bras sont plus longs par rapport à l'ensemble : caractère familial.

La taille moyenne, arithmétique, du sujet est de 165 cm (sujet allongé — soit 163 cm pour un sujet debout).

Nous avons ensuite vérifié ce chiffre par application de formules récentes (Dupertuis et Hadden) et nous avons trouvé des chiffres approchants (162,2 à 163).

Nous pouvons donc admettre 163 cm debout.

IV. — *Détermination de l'âge.*

L'ossification complète du squelette indique une femme adulte et l'étude de diverses surfaces articulaires permet de préciser l'âge du décès.

— Les vertèbres dorsales ont un corps qui présente encore la structure radiaire, visible seulement de 19 à 28 ans (âge où débute l'usure du plateau).

— Les facettes articulaires sterno-claviculaires montrent un aspect uniformément mamelonné et rugueux, typique à 20 ans, se transformant à partir de 25 ans, par usure, en une surface semi-mamelonnée.

— L'extrémité interne de la clavicule est soudée : la suture se fait à 22 ans.

— Le sternum présente 4 parties séparées : moins de 30 ans.

— Procédant de la même manière pour les surfaces articulaires du sacrum, des côtes, du bassin, l'absence de synostoses des sutures de la voûte crânienne, nous pouvons conclure à un âge de 23 à 25 ans au moment du décès.

L'étude de la dentition montre l'existence de 32 dents en parfait état de conservation, régulièrement plantées et ne présentant aucune lésion. Ce qui nous permet d'exclure, dans les antécédents de la défunte, quelques maladies qui auraient provoqué des dystrophies : toxi-infections graves, tuberculose, maladies infectieuses sévères de la petite enfance.

V. — Causes de la mort.

Aucune des causes de mort mises en évidence par l'étude de 400 squelettes du Haut Moyen Age n'a pu être retrouvée ici : ce qui nous permet d'éliminer les chapitres de la Traumatologie Cranio-Maxillo-Faciale, des Membres et de la Colonne vertébrale.

— Pas trace d'ostéite-ostéomyélite-périostite ou tuberculose osseuse.

— Pas de maladie rhumatismale (ce qui est normal pour un sujet aussi jeune). Pas de dysembryogénies. Pas de troubles de la structure osseuse (ostéose fibro-kystique ou rachitisme).

— Aucune mutilation judiciaire tant *in vivo* que *post mortem*.

Nous nous permettons seulement de faire remarquer que la mortalité féminine est très grande à l'époque étudiée, avec un maximum autour de 25 ans.

Le professeur Sauter, directeur de l'Institut d'Anthropologie de Genève, dit que cette plus forte mortalité correspond à l'âge obstétrical et qu'elle doit être imputée aux infections post-partum.

Aussi n'est-il pas sans intérêt qu'un squelette de nouveau-né à terme ait été découvert dans la sépulture 5, placé en pleine terre, au-dessus du sarcophage de la jeune femme précédemment étudiée. Mais rien ne nous autorise pour l'instant à dire qu'il existe un lien de filiation entre les deux.

OUVRAGES EN VENTE AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

Cloître de l'Abbaye, à Vendôme

- **Bulletins de la Société**, depuis 1862, prix selon l'année.
- **Tables méthodiques du Bulletin** (1862-1911 et 1912-1926), ensemble 5 F
- **Etude Biographique sur M. Hte de la Porte**, par M. Richard de la Hautière, Vendôme 1868 2 F
- **Cahier du Tiers Etat Vendômois aux Etats Généraux de 1614**, Vendôme 1872 2 F
- **Chartes Vendômoises**, publiées par l'abbé Métais, Vendôme 1905 (en cahiers non brochés, sans couverture) 15 F
- **Cartulaire de Marmoutiers pour le Vendômois**, Par M. de Trémault, Vendôme 1893 (en cahiers non brochés, sans couverture) 15 F
- **Mémoires de Bellanger de Lespinay**, Vendômois sur son voyage aux Indes Orientales (au cours duquel il donna Pondichéry à la France), publiés par H. Froidevaux, Vendôme 1875 6 F
- **Catalogue raisonné des Basidiomycètes** qui croissent autour de Mondoubleau, par L. Legué, Vendôme 1908 6 F
- **Promenades aux bords du Loir**, par J. Alexandre, 1910 1 F
- **Quelques particularités sur la vie de Ronsard**, par Rémy Fouquet, Saumur 1937 3 F
- **Ronsard. Les Fêtes du IV^e Centenaire à Vendôme**. Vendôme 1924 4 F
- **Mémoires de Marie du Bois**, sieur de Lestournière et du Poirier, valet de chambre de Louis XIII et Louis XIV, publiés par L. de Grandmaison, Vendôme 1936 8 F

(S'adresser sur place au Gardien du Musée ou par correspondance au Bibliothécaire de la Société. Le port est toujours en plus.)